

## ARSÈNE HOUSSAYE

### LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN — MADAME VÉNUS — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A EMS

10e édition. — 4 vol. in-8° cavalier, avec 4 portraits, 20 fr.

### HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

### MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5e édit. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

### LE ROI VOLTAIRE

5e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

### HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 volume in-8 cavalier. — Portraits

### VOYAGE A MA FENÊTRE

1 volume in-8 cavalier. — 5e édition. — Gravure de Johannot

### NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 volume in-8 cavalier — Portraits

### HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 volume in-8. — Portraits

### MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e édition. — 1 volume grand in-8

### PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10e édition. — Gravures de Flameng

### LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7e édition. — 1 volume in-18

### HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 volume in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

### POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8. — Gravures

---

Paris. — Imp. L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

ARSÈNE HOUSSAYE

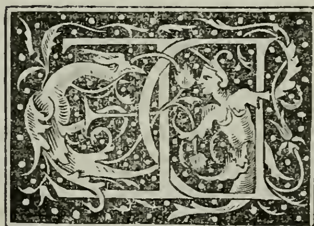
# LES PARISIENNES

## I

## LE JEU DES FEMMES

La Parisienne est le huitième péché capital, mais son amour est le huitième sacrement.

LES GRANDES DAMES.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLXIX

## *A PAUL DE SAINT-VICTOR*

*Cher ami,*

*La belle étude que vous avez écrite sur les* Grandes Dames *a répandu sur mon livre une lumière toute sympathique. C'est bien peu vous remercier que de vous dédier ce nouveau roman. Vous y trouverez le tableau des passions du Paris d'aujourd'hui, que vous connaissez bien, parce que vous aussi vous regardez le spectacle du monde avec les yeux du philosophe et du peintre.*

*Vous avez dit des* Grandes Dames *que leur histoire serait lue dans cent ans comme des mémoires intimes du dix-neuvième siècle. J'espère que vous retrouverez dans les* Parisiennes *des peintures tout aussi vraies et tout aussi invraisemblables des mœurs contemporaines.*

*Je vous serre cordialement la main,*

*ARSÈNE HOUSSAYE.*

# LIVRE I

## LE DUEL DE LA VIE ET DE LA MORT

*La vie et la mort sont toujours sur le champ de bataille. C'est l'amour qui porte les coups.*

VIEILLE LÉGENDE.

*L'homme n'est pas libre — pas même libre de mourir. — Il s'imagine obéir à sa volonté, mais il obéit à sa destinée.*

BOSSUET.

*Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.*

LA ROCHEFOUCAULD.

*Il s'en faut que l'innocence trouve autant de protections que le crime.*

VAUVENARGUES.

*Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle, même soleil, même terre, même monde;*

*mêmes sensations; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain. Il y aurait quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme, cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article; né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre, il consentirait peut-être à vivre toujours.*

La Bruyère.

*Une belle femme sans pudeur est comme une bague d'or au museau d'une truie.*

Salomon.



MADAME DE [illegible]



# I

*Pourquoi Georges d'Aspremont fit son testament et arma son pistolet.*



E pistolet était toujours là. Georges d'Aspremont le reprit pour la troisième fois.

Il se regarda dans la glace comme pour se dire adieu. En voyant sa belle tête pâle et attristée, il pensa au mot d'André Chénier : « Il y avait quelque chose là ! »

Et comme si déjà l'âme se séparait du corps, il murmura :

— Après tout, nous nous retrouverons peut-être sous cette figure-là dans un autre monde.

Il n'avait ni la beauté d'Antinoüs, ni la beauté martiale de Hoche, ni la beauté féminine de Raphaël et de Lamartine, — à vingt ans, — mais les femmes le trouvaient beau, avec son profil un peu fier, sous sa moustache brune, sous son expression amoureuse, sous je ne sais quel grand air qui lui donnait un talon de bottine de plus, quoiqu'il fût déjà très-haut sur pied.

Pourquoi levait-il à vingt-huit ans son pistolet sur son front?

Je n'ai pas le temps à cette heure de vous répondre. Il trouvait que les cartes de sa vie étaient devenues mauvaises, il ne pouvait pas changer de cartes, il aimait mieux quitter le jeu.

Il relut un testament qu'il venait d'écrire :

« *Moi, Léon-Georges d'Aspremont, je*
« *déclare mal mourir, mais avec les senti-*
« *ments d'un chrétien. Je pourrais faire*
« *beaucoup de phrases pour prouver qu'il*

« *faut plus de courage devant la mort que*
« *devant la vie, mais je suis un homme de*
« *trop bonne compagnie pour faire une con-*
« *férence. Je lègue mes dettes à mes amis,*
« *si mes créanciers se souviennent de moi.*
« *Je prie monsieur le curé de la Madeleine,*
« *qui fut mon ami, de dire une messe basse,*
« *très-basse, pour le repos de mon âme.* »

Et quand Georges d'Aspremont eut relu ces douze lignes, il murmura :

— On a toujours tort de se relire, car on voudrait toujours recommencer, comme on voudrait recommencer sa vie pour se corriger. Tant pis! mon testament restera tel qu'il est, d'autant plus que je ne déshérite personne.

Il se promena dans sa chambre comme s'il avait oublié quelque chose.

— Pardieu! dit-il, j'ai oublié de déjeuner. Eh bien! non, il ne sera pas dit que je mourrai à jeun.

Il s'était levé tard, il était sept heures du soir, il décida qu'il dînerait comme Louis XVI, après sa condamnation.

Il voulait une dernière fois se retrouver à cette Maison d'Or où il avait tout perdu, sa jeunesse, sa fortune, et sa volonté, cette seconde fortune.

D'Aspremont s'habilla. Il s'étonna d'avoir passé toute une journée dans un débraillé du coin du feu.

— Quoi ! pensa-t-il, j'allais mourir sans la dernière toilette.

Il sonna son valet de chambre.

— Je vous avais dit que je partais à sept heures.

Georges d'Aspremont avait caché son pistolet.

— Monsieur le comte ne part pas?

— Je partirai plus tard. Je vais dîner à la Maison d'Or. Vous viendrez me chercher à minuit.

— Oui, monsieur le comte. Et si on vient demander monsieur le comte?

— Vous direz que je suis parti.

— Si on apporte des lettres à monsieur le comte?

— Vous direz de faire suivre.

— Monsieur le comte n'a pas dit où il irait?

D'Aspremont ne répondit pas.

— Là est la question! Où vais-je? murmura-t-il. Enfin, dans quelques heures j'aurai ouvert la porte de l'autre monde.

Sur un signe, le valet de chambre s'était retiré, le comte reprit son pistolet et fouilla dans sa poche.

— Cinq louis! dit-il, c'est bien cela. Je voulais qu'on me trouvât cinq louis dans ma poche pour prouver à mes contemporains que je ne mourais pas faute d'argent.

Il salua et sortit.

Qui saluait-il? Je ne sais. Sa vie peut-être, un souvenir, une image, une ombre du passé.

Il demeurait rue Taitbout; il alla droit à la Maison d'Or, sans détourner la tête. Mais arrivé sur le boulevard, comme tout le monde s'arrêtait pour voir passer la belle duchesse de Montefalcone, célèbre depuis huit jours dans le beau monde parisien, il se laissa prendre par la curiosité aussi bien que tous ceux qui passaient là.

Devant cette beauté radieuse, il lui vint cette idée qu'il était triste de s'en aller quand de pareilles femmes restaient sur la terre.

Par un de ces hasards que les athées eux-mêmes appellent providentiels, les yeux du comte et ceux de la duchesse se rencontrèrent.

Pourquoi le regarda-t-elle plutôt qu'un autre dans cette foule agitée qui la dévorait du regard?

Je ne sais. Sans doute parce qu'il était le seul qui fût digne d'être regardé.

Il jaillit de leurs yeux un éclair d'orage.

## II

### *Le dernier coup de cartes.*

Cependant le comte avait franchi le seuil de la Maison d'Or.

— Dans ma mauvaise fortune, dit-il, je n'espère même pas rencontrer un ami, mais enfin, à défaut d'un homme, je prendrai une femme. Au lieu de mourir comme Socrate, je mourrai comme Alcibiade. Ah! si cette belle duchesse qui vient de passer avait pu me donner seulement une heure, comme je m'en irais gaiement dans l'autre monde!

Dès qu'il eut monté l'escalier, il demanda

s'il n'y avait pas là quelques femmes dépareillées.

A la Maison d'Or, au Café Anglais, au Petit Moulin Rouge, il y a toujours une femme sur la carte. On trouve cela avec les crevettes. Honni soit qui mal y pense : on ne porte pas la femme sur l'addition.

On répondit à Georges d'Aspremont que mademoiselle Lucia jouait du piano au numéro 6.

C'était une quasi comédienne qui cherchait un théâtre, mais qui avait déjà un public. Elle devait jouer d'ailleurs de plus grands rôles dans la vie que sur la scène. On la surnommait Tournesol, parce qu'elle se tournait vers l'or comme le tournesol vers le soleil.

D'Aspremont la connaissait bien, il alla à elle et inquiéta avec elle le piano en lui offrant à dîner.

Quoiqu'elle fût venue pour cela, elle fit quelques façons, mais comme il menaçait d'en appeler une autre, elle se mit à table.

Le vin de Champagne est jaseur; la demoiselle parla beaucoup. Le comte l'inter-

rompit souvent pour parler à son tour; il était dix heures quand on servit le dessert.

— Vous allez me ruiner, dit le comte en voyant une corbeille de fruits cueillis avant l'heure dans les serres du château de Ferrières.

Et quand le garçon fut sorti, il prit dans sa poche son pistolet et le posa sur la table.

— Après cela, reprit-il, j'ai si peu de temps à vivre!

— Qu'est-ce que ce bijou? demanda mademoiselle Tournesol toute souriante pour cacher son émotion ou plutôt sa curiosité.

— Cela? c'est la mort! Je me trompe : c'est la vie éternelle.

— Et contre qui vous battez-vous?

— Contre moi-même, car je n'ai pas de plus grand ennemi que moi-même. Aussi, je ne me bats pas à dix pas, ni à cinq pas, je me bats à bout portant.

Georges appuya le canon sur sa tempe.

On frappa à la porte.

C'était le valet de chambre qui avait décidé le facteur à apporter à la Maison d'Or une lettre à cinq cachets.

— N'avais-je pas dit que j'étais parti ? s'écria le comte furieux.

— Oui, monsieur le comte, mais une lettre à cinq cachets, je ne voulais pas la faire suivre comme les autres.

D'Aspremont se résigna à signer sur le livret.

— Revenez à minuit, dit-il à son valet de chambre qui sortait avec le facteur.

Quand la porte fut refermée, le comte souleva la lettre et la rejeta dédaigneusement sur la table.

— Quoi ! vous ne la décachetez pas? lui demanda la demoiselle.

— A quoi bon? dit-il. Tu ne sais donc pas que ces lettres-là ne sont que des railleries de la fortune? Autrefois les lettres étaient chargées d'argent, aujourd'hui elles sont chargées de malédictions. Ce sont les créanciers maintenant qui chargent les lettres. Sais-tu ce qu'il y a dans celle-ci ? quelque facture à payer.

— Vous êtes bien sûr de cela?

— Je n'en doute pas, car je n'attends plus rien de bon sur la terre. Mon père est mort jeune, ma mère l'a suivi de près ; j'ai une

sœur au couvent qui m'a donné il y a deux ans tout ce qu'elle avait; j'ai une tante qui m'a prêté vingt-cinq mille francs, qu'il me faudra rendre à son petit-fils. Je ne trouverais pas à cette heure à emprunter vingt-cinq louis. Tu vois bien que ce n'est pas la peine d'ouvrir cette lettre.

Lucia porta une main curieuse sur les cachets.

— Un A et un M, dit-elle.

— Amen, dit-il. Ces initiales ne me rappellent rien; n'attristons pas par quelque fâcheuse nouvelle la dernière heure que nous allons passer ensemble.

— La dernière heure!

Le comte montra son pistolet.

— C'est sérieux, dit-il, j'ai signé ma mort pour minuit. Je paierai à échéance, je ne veux pas me laisser protester.

Mademoiselle Tournesol regarda d'Aspremont avec curiosité.

— Et moi? dit-elle.

— Toi, c'est autre chose, tu as tant d'échéances à payer à l'amour que tu ne dois rien à la mort. A minuit moins cinq minutes,

tu me diras adieu, et tu iras à un autre spectacle.

On changea de conversation. Le comte redevint tendre; il dénoua les beaux cheveux de Lucia et s'en fit un collier pour la mieux embrasser. Joli tableau à mettre en sonnet.

On mangea une pêche dans la même assiette; on but du vin du Rhin dans le même verre.

Minuit sonna.

D'Aspremont ressaisit son pistolet.

— Adieu, ma chère Lucia; tu es restée ici cinq minutes de trop.

Et comme elle ne voulait pas se lever, il se leva lui-même, la prit par le corsage et l'emmena vers la porte.

Mais elle se dégagea comme un oiseau et revint à la table.

— Tu veux encore une pêche? lui dit-il.

— Mieux que cela, répondit-elle.

Et elle prit la lettre.

— Je ne veux pas que tu te tues avant d'avoir lu cette lettre.

Elle brisa les cinq cachets d'une main nerveuse.

— Eh bien! lis! lui dit-il, tu vas être bien attrapée.

Lucia déplia deux papiers. Le premier était une lettre, le second un testament.

Elle lut la lettre :

Paris, le 28 février 1867.

« Monsieur,

« Prenez quelque patience et lisez-moi jus-
« qu'au bout.

« J'étais un fabricant de cachemires fran-
« çais, si bien français qu'ils étaient vendus
« pour des cachemires de l'Inde, mais à mon
« insu. J'ai travaillé tout un demi-siècle,
« depuis l'âge de quinze ans jusqu'à l'âge de
« soixante-cinq ans. Je ne voulais d'abord
« que douze mille livres de rente pour me
« retirer des affaires, mais le siècle s'est fait
« gourmand, j'ai jugé qu'il me fallait bien
« vingt-quatre mille francs de rente pour vivre
« en bon bourgeois de Paris. Peu à peu, j'ai
« eu l'ambition du millionnaire. Qu'est-ce
« qu'un million ? J'ai voulu un autre million.
« Cela m'a conduit à soixante-cinq ans, car

« j'ai traversé la révolution de 1830 et la
« révolution de 1848. J'ai surtout traversé
« toutes les privations. Mais je ne veux pas
« parler de mes déboires.

« Or, à soixante-cinq ans, je me suis trouvé
« n'avoir plus de dents ni de passions pour
« manger ma fortune.

« Je suis seul, je n'ai pas eu le temps de
« me marier ni de faire souche.

« J'ai tenté de vivre comme tous ceux qui
« vivent après avoir vécu comme tous ceux
« qui ne vivent pas. Mais je n'avais pas la
« science de vivre. J'ai acheté un hôtel, j'ai
« acheté un château, j'ai eu des chevaux et
« des femmes, mais tout cela ne m'amusait
« pas. J'avais acheté un sérail, mais où était
« le sultan?

« Je me suis aventuré aux voyages. Je ne
« comprenais rien ni aux monuments des
« arts, ni aux monuments de la nature, car je
« ne suis pas initié, ayant à peine appris à
« lire pour ne pas ouvrir un livre, à écrire
« pour faire des lettres de crédit.

« C'est en voyageant sur le Rhin que je
« vous rencontrai à Bade. Vous m'avez séduit

« de prime abord par votre air d'homme de « bonne compagnie. Ah! si j'avais pu acheter « votre figure et votre jeunesse !

« Ne vous rappelez-vous pas que je vous « suivais toujours des yeux, soit au trente-et- « quarante, soit au spectacle ou à la prome- « nade ? Je prenais un vif plaisir à vous voir, « comme si je me fusse vu moi-même passer « dans la vie. Tudieu ! comme vous y alliez ! « Cavalcades, dîners en plein vent, jeu d'en- « fer, et quelle belle gaieté même contre la « mauvaise fortune ! Décidément il faut ne « pas savoir compter pour savoir dépenser. « Ah ! les plus riches ce ne sont pas ceux qui « amassent. Avec mes deux millions, je m'a- « perçus que je n'étais qu'un pauvre diable.

« J'aurais voulu vous parler, mais j'avais « peur que mes sympathies fussent mal « reçues.

« On me racontait vos prouesses. Vous étiez « entouré des plus jolies femmes, vous aviez « un cortége d'amis, Turenne, Ezpéleta, Ga- « liffet, Massa, qui sais-je? On avait laissé ses « titres à Paris. Je n'osai pas risquer ma figure « de l'autre monde dans cette fête perpétuelle.

« — A la bonne heure, me disais-je tous « les soirs, voilà un homme qui sait vivre !

« Je regrettais de n'avoir pas d'enfant ; j'au- « rais voulu que vous fussiez mon fils. Je « faisais d'amères réflexions sur ma vie rouil- « lée dans l'argent. Je me disais : — Qui donc « dépensera mes deux millions ? Quoi ! j'aurai « travaillé si longtemps pour rien ! Quoi ! je « laisserai ma fortune à des arrière-cousins « de Normandie qui plaideront pendant cent « ans sur ma succession.

« Un jour pourtant, j'eus le courage de « m'avancer vers vous. Vous avez eu pour « moi un regard charmant, vous vous êtes « arrêté avec une grâce parfaite, et vous m'a- « vez offert votre cigare, croyant que je vou- « lais du feu pour allumer le mien.

« Dans ma stupide timidité, je pris votre « cigare, j'allumai le mien, mais je n'osai pas « vous dire un mot

« Aujourd'hui que je suis presque mori- « bond, j'ai le courage de la parole. Et encore « c'est parce que je vous écris.

« Je viens vous prier de faire honneur à « ma signature. Vous trouverez ci-contre mon

« testament. Il est irrévocable; je veux que « ma fortune passe dans les mains d'un galant « homme qui aura l'art de la dépenser. Il faut « que mes écus fassent bonne figure.

« Et sur le seuil de l'éternité, comme on « dit, permettez-moi de vous embrasser cor-« dialement.

« Amédée Marvillé. »

— C'est de la folie, s'écria Georges d'Aspremont, qui ne comprenait pas encore bien.

Les femmes ont l'intelligence bien plus rapide. Lucia se récria :

— C'est de la folie, dis-tu? Mais cet homme parle comme un sage. Tu ne vois donc pas qu'il veut revivre en toi?

Le comte lisait rapidement le testament, qui ne contenait que ces quatre lignes :

« Je, soussigné, Amédée Marvillé, chef de « l'ancienne maison Marvillé et C^e^, demeu-« rant à Paris, rue du Colysée, n° 21, déclare « instituer pour mon légataire universel M. le « comte d'Aspremont, demeurant à Paris, rue Taitbout, n° 66, à la charge par lui de

« faire poser sur ma tombe une pierre où il « inscrira son nom à côté du mien.

« Telles sont mes dernières volontés.

« Ce 27 février 1867.

« Amédée Marvillé. »

Par ancienne habitude, le testateur avait ajouté : Et C[e]; mais il avait passé un trait de plume sur ce mot.

Lucia sauta au cou de Georges d'Aspremont :

— Quel bonheur ! te voilà riche.

Et elle ajouta en le couvrant de baisers :

— Et moi aussi, n'est-ce pas ?

Elle voulut saisir le pistolet qu'il avait toujours dans les mains.

— Chut ! dit-il. Tout cela n'est peut-être qu'une comédie.

Il sonna et demanda un fiacre.

— Où vas-tu ?

— Je vais voir M. Marvillé pour lui dire qu'il place bien mal son argent.

A ce moment, le valet de chambre du comte entrait.

— Je ne partirai pas aujourd'hui.

— A demain, n'est-ce pas? dit mademoiselle Tournesol.

— Peut-être. Quoi qu'il arrive, prends ces cinq louis pour t'acheter une robe rouge si je meurs.

Mademoiselle Tournesol regarda dédaigneusement les cinq pièces d'or.

— Cinq louis! dit-elle en parlant de haut: que veux-tu que je fasse de cela?

— Tu les donneras à Rosa ou à Berthe. Après cela, si tu n'en veux pas...

Lucia avait déjà mis les cinq louis dans sa poche.

— Tu ne te tueras pas et tu viendras me voir demain.

— Demain! je n'ai jamais connu ce mot-là, dit M. d'Aspremont.

Il serra la main de Lucia et s'éloigna rapidement.

— Demain, reprit-il, si je vis, ce n'est pas de ce côté-là que j'ouvrirai les yeux.

Pensait-il à la duchesse de Montefalcone?

## III

*Des millions qui n'ont rien à faire.*

Quand Georges d'Aspremont arriva rue du Colysée, l'hôtel était tout sens dessus dessous, parce que M. Marvillé venait de mourir.

Dans l'après-midi, sentant ses forces diminuer, il avait voulu que la lettre, écrite depuis deux jours déjà, fût mise tout de suite à la poste.

Le comte demanda à être introduit dans la chambre mortuaire. Il s'agenouilla, prit la main du mort et la baisa.

— Il est trop tard, dit-il. S'il eût vécu, je me fusse dégagé de sa volonté. Il est mort, que sa volonté soit faite.

Et comme s'il faisait un sacrifice, Georges d'Aspremont déposa son pistolet sur la cheminée.

— Ne pas mourir ! dit-il tristement comme un homme qui a perdu le courage de vivre.

Il était pareil à ces voyageurs qui ont vu le rivage et qui reprennent la mer, quelles que soient les tempêtes, sans avoir crié : *Terre !* D'Aspremont ne connaissait-il pas toutes les mers de la vie ? A quoi bon sillonner encore l'émeraude de l'Océan et l'azur de la Méditerranée ?

Cependant il était revenu devant le lit du mort.

— Pauvre homme! dit-il en regardant la face sereine du mort. Dieu lui donne dans un autre monde les joies qu'il n'a pas eues dans celui-ci !

Georges d'Aspremont éprouva un pieux contentement à ordonner de belles funérailles pour que l'âme de ce brave homme assistât au moins à une chose bien faite.

Il décida que la cérémonie se ferait à la Madeleine ; mais le mort n'était pas de la paroisse ; il fallait que le curé de Saint-Phi-

lippe du Roule donnât son passe-port. Il y avait là une ambassade délicate : d'Aspremont résolut d'aller lui-même trouver l'abbé de Bory, qui y mit toute la bonne grâce d'un homme bien né. D'Aspremont ne voulut pas d'ailleurs que l'église perdît son droit d'aubaine.

Il y eut une fort belle messe en musique à la Madeleine par les artistes de l'Opéra.

Ce fut une grande surprise dans Paris quand on vit le comte, qu'on n'avait jamais remarqué aux enterrements, conduire le deuil dans tout un cortége de gens du haut commerce parisien.

Au Père Lachaise, le comte ne prononça pas de discours, mais il jeta de l'eau bénite sur le cercueil avec une gravité religieuse qui émut tout le monde. On se demandait à quel titre il faisait tout cela.

On n'en revenait pas le lendemain en apprenant qu'il était le légataire universel de M. Marvillé.

— A quel titre? se demandait-on.

Nul, hormis lui et quelques philosophes du boulevard, ne voulut comprendre cette spiri-

tuelle idée d'un homme qui avait voulu que ses louis d'or jouassent un beau rôle dans la vie parisienne, puisqu'il n'avait pas pu être de la fête.

Beaucoup d'avares lèguent leur fortune à des mains crochues, pour qu'ils la gardent avec fureur. M. Marvillé ne voulait pas donner dans ce travers. Il espérait que ses cinquante années de travail feraient le bonheur d'un galant homme au moins durant quelques saisons.

Or, que fit le comte des deux millions et demi ?

Il commença par élever un tombeau fastueux, qu'on peut admirer au Père Lachaise, non loin du tombeau du duc de Morny.

Ce fut son deuil.

Il donna à Tournesol de quoi porter le deuil en rose.

Il paya ses dettes, — à peine cent mille francs ; — il se rejeta dans les folies de sa jeunesse, mais pourtant avec plus de retenue. Il avait vu de si près la mort qu'il avait appris à respecter la vie.

D'Aspremont ne voulait pas d'ailleurs se

montrer indigne de ce brave homme qui l'avait sauvé d'une mort presque lâche.

Désormais il y avait en lui deux hommes : un fou ou plutôt un affolé des joies de la vie et un sage qui regardait faire le fou. Mais le sage arrêtait souvent le fou, si bien que le fou devint trop sage.

Il s'éveilla un matin en se rappelant cette belle figure de la duchesse de Montefalcone, qui lui était apparue toute rayonnante comme dans un songe funèbre.

— L'aimer et mourir, à la bonne heure! Mais mourir sans l'avoir aimée, c'eût été trop bête.

Il se leva et il alla questionner un de ses amis, Monjoyeux, un de ces Parisiens qui savent tout, parce qu'ils sont partout et qu'ils ont mille yeux.

— Tu y songes trop tard, mon cher; il y a cinq minutes qu'elle est amoureuse de ton ami Prémontré.

— Qui t'a dit cela?

— Prémontré. Il sort d'ici. Tu sais que je joue déjà les rôles de confident. Je m'aperçois que je suis d'ailleurs indigne de mon rôle,

puisque je ne garde pas mieux les secrets d'État que les confidents de tragédie.

— Cinq minutes !

— Pas beaucoup plus. Ils se sont parlé aujourd'hui pour la première fois dans une promenade matinale, elle en amazone, lui sur Lucifer, ce beau cheval alezan brûlé qu'il a payé dix mille francs à Cora. Il avait encore en arrivant ici les lèvres toutes barbouillées de miel. Tu sais que c'est un rêveur, un néo-platonicien, un Werther. Que veux-tu ! il y a des femmes qui aiment dans le bleu.

D'Aspremont se tordait la moustache d'une main nerveuse :

— Adieu, mon cher Monjoyeux.

Il murmurait entre ses dents : « J'ai manqué le train de la mort, est-ce que je vais manquer le train de la vie ? »

— Que fais-tu de tes millions, ô homme heureux? lui demanda son ami.

— Mon cher, j'ai de quoi acheter le bonheur, mais je ne le trouve pas.

# IV

## *Mademoiselle Colombe.*

D'Aspremont sortait un matin de Saint-Philippe du Roule : il vit entrer une jeune fille habillée à la diable pour l'amour de Dieu. Une petite robe de laine brune trop courte qui montrait des bottines trop grandes. On eût dit que ni la robe ni les bottines n'avaient été faites pour cette jeune fille. Ses cheveux blonds mal retenus, — le coiffeur n'avait jamais passé par là, — inondaient son cou.

On voyait du premier regard la virginité de l'âme et du corps. Celle-là allait à l'église

pour Dieu lui-même, ou plutôt pour la Mère de Dieu, qu'elle connaissait mieux, comme ces Italiennes qui ne se sont jamais agenouillées que devant la Madone.

Elle était jolie sans le savoir; aucune image amoureuse n'avait encore troublé l'azur de ses grands yeux. C'était la candeur dans toute sa pureté.

D'Aspremont la regarda sans l'offenser, car elle ne vit pas qu'il la regardait. Elle entra dans l'église, elle s'approcha pieusement du bénitier, elle prit de l'eau bénite et elle fit le signe de la croix avec une grâce naïve.

Pour la première fois peut-être, d'Aspremont fut touché par une image vivante de la dévotion.

— C'est beau d'aimer Dieu comme cela, dit-il.

La jeune fille s'était agenouillée devant une chaise : elle priait. Pour qui priait-elle? N'avait-elle pas la clef du paradis?

En la voyant si belle dans sa piété, en voyant transparaître une âme heureuse dans cette figure étrangère aux orages, d'Aspre-

mont pensa que jamais les joies de l'amour, fussent-elles inouïes, ne rempliraient son cœur comme cette prière matinale.

La jeune fille se leva, s'inclina doucement vers l'autel et s'en alla. Elle reprit de l'eau bénite et fit son quatrième signe de croix, car elle en avait fait deux étant à genoux.

D'Aspremont n'avait jamais suivi une femme dans la rue, si ce n'est du regard. Il aurait voulu suivre celle-là, mais elle était trop jolie; il craignait qu'une mauvaise pensée ne retombât sur elle.

— Et pourtant, dit-il, ne serait-ce pas une bonne action que de lui donner une robe et des bottines!

Il lui eût semblé doux de partager un peu avec elle les millions de M. Marvillé, sans lui rien imposer. Mais il était assez philosophe pour comprendre que, puisque cette jeune fille était heureuse en Dieu, elle n'avait besoin de rien.

Cinq minutes après, comme il retournait rue du Colysée, il retrouva la jeune fille à deux pas de l'hôtel du mort. Elle achetait des pommes à la porte d'une fruitière.

Cette fois, elle le remarqua et elle rougit. Elle ne s'inquiétait pas qu'on la vît entrer à l'église, mais elle était confuse d'être surprise à croquer une pomme.

Combien d'autres qui auraient saisi cette occasion pour montrer de si belles dents!

Quelques jours après, d'Aspremont n'avait pas oublié cette jeune fille, quand il la retrouva dans l'escalier de mademoiselle Lucia.

— Quelle est donc cette belle enfant que je viens de rencontrer? lui demanda-t-il.

— Ne m'en parle pas, dit mademoiselle Lucia, qui était contre sa coutume dans un jour d'expansion, ce petit chiffon-là, c'est ma sœur.

Elle se reprit.

— Ma sœur du second lit.

— Il y a donc eu beaucoup de lits dans ta famille?

— Ne rions pas; je suis furieuse. Figure-toi que mademoiselle est fière comme une princesse. Elle ne veut pas mettre mes robes, elle aime mieux aller toute nue. Si elle vient ici, c'est pour obéir à ma mère qui est malade et qui n'a pas le sou; car pour elle, elle

aimerait mieux crever de faim que de s'humilier.

— Elle est charmante, dit d'Aspremont; je l'ai vue à la messe, elle m'a converti.

— Oh! pardieu, c'est la colombe du Saint Sacrement. Quand on lui a donné ce beau nom de Colombe, on ne croyait pas pourtant en faire une sainte du calendrier. Voilà ce que c'est : moi, je joue les Colombines, et elle joue les Colombes.

— Elle s'appelle vraiment Colombe?

— Aussi vrai que je ne m'appelle pas Lucia. Elle est née le jour de sainte Colombe, la veille de la Saint-Sylvestre.

— Que fait-elle?

— Mademoiselle enlumine des gravures de modes, des invitations à dîner et des images de saints, ce qui lui donne jusqu'à vingt-cinq sous par jour, — en attendant mieux, — car j'espère bien qu'elle finira par faire argent de sa figure.

D'Aspremont regarda Lucia avec fureur.

— Argent de sa figure! s'écria-t-il.

Il se contint pour ne pas jeter Lucia à ses pieds.

— Quoi! tu as une sœur qui est un ange et tu en rougis!

— N'y a-t-il pas là de quoi en être fière?

— Oui! si tu n'étais pas pervertie comme la dernière des drôlesses. Mais tu ne sens donc pas que quand ta sœur vient ici, elle sanctifie ce mauvais lieu en y apportant un parfum d'innocence! Tu devrais l'adorer, ta sœur.

— Oui, la dorer sur toutes les coutures, dit Lucia qui ne voulait pas être sérieuse. Ah çà! mon cher, d'où viens-tu? Tu me fais mourir de rire!

D'Aspremont était déjà à la porte.

— Dites-moi donc, monsieur l'héritier, vous ne m'avez toujours pas donné ma part de la succession.

D'Aspremont chiffonna trois ou quatre billets de mille francs et les jeta dédaigneusement à Lucia, qui ne s'offensa pas pour si peu.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que si ton premier mouvement est mauvais, ton dernier est bon.

Quand d'Aspremont descendit dans la rue,

il revit Colombe qui s'était attardée avec une autre jeune fille qu'elle venait de rencontrer.

Il s'avança vers elle comme s'il voulait lui parler.

— Non! dit-il en rebroussant chemin, il faut que je fasse quarantaine avant d'aborder l'innocence.

# LIVRE II

## UNE AVENTURE AMOUREUSE

### AU PARC DES PRINCES

*L'âme verse des voluptés plus enivrantes que les lèvres les plus amoureuses.*

PLATON.

*Il entre beaucoup de sympathie dans l'amour, une inclination dont les sens forment le nœud. Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. La même femme peut leur plaire par des endroits opposés. Je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme : les uns l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts; et il se peut faire encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas. N'importe, on s'attache à l'idée qu'on se plaît à s'en figurer; ce n'est même que cette idée que l'on aime.*

*Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes auxquelles il*

*n'a jamais parlé, comme à la messe ou au sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie, et qui même lui paraît telle. Quelle est la raison de cela? C'est que chaque beauté exprime un caractère tout particulier; et celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'est donc le caractère qui nous détermine quelquefois; c'est donc l'âme que nous cherchons. Or ce n'est pas aux sens que l'âme est agréable, mais à l'esprit; ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal, et si celui des sens lui était opposé, nous le lui sacrifierions. Voilà l'amour pur.*

VAUVENARGUES.

*Il n'y a d'amitié entre les femmes que si l'amour a passé chez elles.*

DIDEROT.

*L'amour est aveugle. Or c'est par les yeux que nous sommes pris, c'est par les yeux que nous sommes désenchantés.*

HENRI HEINE.



# I

*La duchesse Bianca de Montefalcone.*



IANCA était une de ces belles Milanaises qui ont eu leur histoire dans Léonard de Vinci. C'est encore l'Italie par la ligne et par le soleil, mais la réverbération de la neige des Alpes a blanchi la figure, les brumes des lacs voisins ont adouci et fondu les contours; l'œil n'est plus métallique ni velouté comme à Naples et à Rome, il est humide et profond, il prend les couleurs des fontaines et des nues. Si vous vous

attardez dans les promenades de Milan, vous retrouvez bientôt l'expression inquiétante de ces divines et cruelles Hérodiades qui ont été le triomphe de Léonard.

Il a voulu, le premier parmi les Italiens, vaincre la femme du Nord, c'est-à-dire la peindre dans toute sa grâce fuyante, dans tout son charme pénétrant, dans sa fascination et sa curiosité.

L'Italienne du Midi, la femme du soleil, est toute nue; elle se révèle à première vue, sa figure est l'expression de son âme. L'Italienne du Nord est trois fois femme, elle a écouté les causeries du Serpent, ses yeux ont l'éloquence de la Bible. La Joconde peinte à Florence était une Milanaise; aujourd'hui, c'est une Parisienne par excellence, elle trône au Louvre, elle a sa cour, que dis-je, ses amoureux.

La duchesse de Montefalcone, née à Milan, était aussi une Parisienne, mille fois plus Parisienne que beaucoup de celles qui naissent à Paris.

Qu'est-ce qu'une Parisienne? C'est une femme qui a passé sous l'arbre de la science.

Or cet arbre-là étend ses rameaux partout, hormis sur la plupart des quartiers de Paris. Faites-vous présenter à une étrangère venant de Russie, d'Autriche, d'Italie ou d'Espagne, vous reconnaîtrez tout de suite une Parisienne, car c'est l'âme qui fait la femme. La femme naît deux fois. Peu importe son premier berceau! La vraie naissance est celle de l'esprit; à cette seconde naissance, la mère berce sa fille dans un berceau d'or, où toutes les fées parisiennes viennent l'initier aux malices, aux coquetteries et aux modes. Les belles étrangères sont déjà Parisiennes avant de franchir la frontière de France. Combien de Parisiennes nées à Paris qui se sentent des provinciales quand elles font leur entrée dans le monde !

Les Milanaises sont des Parisiennes depuis que Léonard de Vinci a fait de la cour des Sforza la capitale du monde avec le génie des arts pour auréole. Toutes les passions du quinzième siècle, toutes les voluptés, toutes les poésies, tous les luxes avaient fait élection de domicile en cette Cour encore barbare, déjà raffinée.

Ce fut la vraie école des femmes : le premier rayon de la Renaissance frappa leur front, elles comprirent leur rôle, elles condamnèrent le grossier despotisme du moyen-âge pour ériger le despotisme de la beauté et de l'esprit. Jusque-là on avait adoré la femme pieuse qui s'humiliait au pied de l'autel, qui s'enchaînait dans le devoir du mariage, qui cachait sa vie devant les berceaux. Mais la femme s'indignait de son joug, l'heure des révoltes était venue; on l'avait asservie par l'amour, elle voulait régner impérieusement. Léonard de Vinci, dénouant tous les liens, dans son amour profond de la nature, provoqua l'avénement de la femme dans la Renaissance; il comprit que toute la force était dans la grâce. Voyez les figures peintes par ses devanciers, voyez celles qu'il a peintes; entre celles-ci et celles-là, il y a tout un monde : c'était la nuit, c'est la lumière.

Depuis la Renaissance, la femme a régné dans toutes les capitales, mais Paris a été son vrai royaume.

Et voilà pourquoi la duchesse de Montefalcone, née à Milan, était une Parisienne.

Elle n'était pas née fille de duchesse. Son père le comte d'Arcossi possédait une des plus belles terres de la Lombardie. Elle avait vécu ses jeunes années à Milan et sur le lac Majeur, passant du palais du Corso à la villa des Marbres, amoureuse des beaux-arts, musicienne comme la musique, avec les curiosités de la femme même avant d'être jeune fille.

Sur le lac Majeur plutôt qu'à Milan, elle avait soulevé le rideau de la vie parisienne, parce que deux grandes dames de la plus haute diplomatie étaient venues se réfugier dans ce paradis perdu, après une aventure trop bruyante. On est hospitalier en Italie, on ouvre sa porte sans bien lire les certificats de vertu. La mère de Bianca accueillit les Parisiennes dépaysées qui caressèrent beaucoup la jeune fille et qui lui firent une si belle critique de Paris qu'elle n'eut plus qu'une idée : Aller vivre à Paris !

Cette même année, le duc de Montefalcone, qui déjà l'avait vue à Milan, la rencontra tous les soirs sur le lac. Lui aussi parlait déjà de Paris; selon lui, s'il n'y avait de beaux

étés que sur le lac Majeur, il n'y avait de beaux hivers qu'à Paris. Il demanda sa main.

Bianca s'imagina qu'elle l'aimait, parce qu'elle aimait Paris ; c'était lui qui devait la conduire à la terre promise : elle donna sa main.

Le duc n'était pas d'ailleurs le premier venu ; il s'était battu en toute bravoure à Magenta, quoique au fond il n'eût pas obéi à un principe ; il s'était battu pour se battre, ne sachant pas bien si l'Italie du lendemain vaudrait l'Italie de la veille. Il avait la beauté trop régulière des Italiens de race, chevelure noire abondante, yeux d'aigle, teint bruni ; mais cette tête, qui eût bien fait sur un plus grand corps, l'écrasait, lui qui était petit ; aussi n'avait-il pas cette belle désinvolture qui est une des séductions des Italiens.

Quand il marcha à l'autel, la duchesse le trouva bien petit : il était trop tard. Tout en s'agenouillant, elle se demanda comment elle n'avait pas mieux mesuré la taille du duc. C'est qu'il avait le grand art de se montrer toujours à cheval, ou couché dans sa gondole, ou renversé sur un canapé ; s'il était debout,

il ne tenait pas en place, pour ne pas donner le temps à l'œil de juger sa hauteur.

La jeune duchesse fit d'amères réflexions; elle s'était un peu laissée séduire à l'idée d'épouser un duc, quoique sa mère lui eût représenté qu'il avait à peine de quoi lui acheter l'anneau nuptial. Mettrait-il au moins le bonheur dans la corbeille de mariage?

Le mariage aurait pu, après tout, faire naître l'amour : on a vu cela quelquefois; mais le lendemain des noces, Bianca s'avoua à elle-même qu'elle avait mal joué son jeu, quoique les cartes fussent pour elle : la beauté, l'esprit, la fortune.

Bianca était désolée de voir qu'avec ses hauts talons, il n'arrivait pas à être aussi grand qu'elle. Elle avait rêvé, la belle romanesque, que la femme en s'appuyant sur l'homme doit lui poser le front sur les lèvres.

Elle pleura et but ses larmes avec une amère volupté comme pour s'enivrer du poison de sa douleur.

— Pourquoi pleures-tu? lui dit sa mère qui la surprit dans les larmes.

— C'est de bonheur, maman!

Le duc ne demanda même pas à la duchesse pourquoi elle pleurait. Il ne doutait pas que ce ne fût de bonheur.

Tout n'était pas désespéré : il lui restait Paris.

Paris ! le beau pays pour celles qui n'ont que le souci de leur éventail, et qui se jettent les yeux fermés dans les aventures plus ou moins platoniques. Paris ! avec la liberté de courir le beau monde allègrement ailes déployées à toutes les fêtes. Mais Paris avec du plomb dans les ailes, Paris avec un mari jaloux, — jaloux sans amour, — un fat sans brio, qui, lui aussi, devait être de toutes les fêtes, Paris avec les chaînes de fer du devoir, — car l'amour seul change le fer en or, — c'est une prison, c'est un purgatoire sinon un enfer.

Puisque la nature avait refusé la taille au duc de Montefalcone, pourquoi ne lui avait-elle pas donné une grande âme ? Les hommes ne sont ni grands ni petits parce que l'homme moral seul existe. Qu'est-ce que l'homme physique ? Un habit plus ou moins bien ajusté pour l'âme. Alors Bianca, fière de son mari,

eût marché le front haut parmi toutes ces femmes qui portent la royauté fragile de la mode.

Elle apparut pourtant avec beaucoup d'éclat dans le monde parisien ; elle fut recherchée à la Cour, chez les princesses impériales, chez les ambassadeurs, chez les ministres ; elle fut partout accueillie avec des caresses. Le duc s'imaginait volontiers que c'était grâce à son titre ; il ne savait pas qu'à Paris la figure passe avant le blason parce que la beauté est le premier titre de noblesse, puisqu'il est signé par Dieu lui-même.

## II

### *Une mauvaise rencontre.*

Pourquoi la duchesse de Montefalcone ne passa-t-elle pas la belle saison sur le lac Majeur où sa mère l'attendait? La villa n'avait jamais été plus riante, les gondoles étaient toutes pavoisées.

C'est que la tristesse envahissait Bianca, c'est qu'elle portait une âme inquiète, c'est que Paris avec toutes ses féeries n'avait pu lui donner les joies du cœur.

Elle voulait cacher sa vie; pour rien au monde elle n'eût montré à ses amies de Milan l'amer désenchantement qui déjà pâlissait sa figure.

Elle avait pourtant une confidente au lac Majeur, mademoiselle de Marcy, une Française devenue Italienne. Bianca n'avait rien dit à sa mère qui avait passé trois mois d'hiver avec elle aux Champs-Élysées, mais elle avait écrit ces vingt lignes à son amie :

« *Carissima,*

« *Tu me parles de mariage! tu m'effraies.*
« *Tourne trois fois ta langue dans ta bouche*
« *avant de dire non, mais surtout avant de*
« *dire oui. Tourne trois fois autour de ton*
« *amoureux avant d'avoir une opinion. Crains*
« *les idées toutes faites; ce sont les robes de*
« *marchandes à la toilette qui vont à tout le*
« *monde mais qui ne vont jamais bien. Le*
« *mariage a cela de terrible qu'il met sou-*
« *vent deux ennemis en présence. Et quand*
« *on songe que le mariage dure si long-*
« *temps! des minutes qui sont des heures!*
« *des heures qui sont des jours! — et la nuit!*
« *— des jours qui sont des années, des années*
« *qui sont des siècles! On dit que c'est le pa-*
« *radis, mais je t'avouerai que j'ai là, sur ma*

« *table, l'*Enfer *du Dante, pour me consoler.*
« *Carissima! carissima! le mariage sans*
« *l'amour c'est une impiété.*

« *Pas un mot à ma mère, elle mourrait de*
« *chagrin, et il faut qu'elle vive pour que je*
« *vive. J'irai te voir à l'automne. Jure-moi*
« *que tu seras heureuse mariée ou non.* »

« Bianca. »

La duchesse de Montefalcone cachait donc son chagrin comme d'autres cachent leur bonheur.

Le duc ne voyait là que des vapeurs et des caprices de jeune mariée. Quelque figure que fît sa femme, il jugeait que c'était la figure d'une femme heureuse.

Comment n'eût-elle pas été heureuse, en effet, avec un tel mari, qui, grâce à son haut luxe, était recherché par toutes les mondaines et surtout par les demi-mondaines?

Un jour que la duchesse s'ennuyait de faire le tour du Lac, elle ordonna à son cocher de la promener au hasard, çà et là.

Ce fut ainsi qu'elle découvrit le Parc des Princes. Elle descendit de sa calèche pour

marcher un peu dans ce pays inconnu même des Parisiennes.

Le Parc des Princes est un pan de la robe du bois de Boulogne coupé il y a quelques dix ans.

Une compagnie anglo-française avait acheté les trois à quatre cent mille mètres de cette étoffe verte pour y dessiner des chalets, des villas idéales, presque des châteaux en Espagne.

C'est une solitude toute parisienne, à deux pas du lac, à deux pas du champ de courses de Longchamp, à deux pas d'Auteuil. On est à la porte de Boulogne, on n'est pas bien loin de Saint-Cloud, on entend presque le bruissement de la Seine aux rives de Billancourt.

La compagnie se ruina, mais son œuvre sera féconde. On a bâti aux quatre coins du Parc des Princes des palais, des hôtels, des châteaux, des maisons rustiques où les Parisiens pur-sang s'imaginent volontiers qu'ils sont en pleine nature. Il ne leur manque guère pour cela que de la terre : au Parc des Princes il n'y a que du sable. Mais on a si bien travaillé que ce sable devient fertile; les chênes,

qui avaient tous la figure du pommier tant leurs racines mouraient de soif dans les cailloux, montrent déjà des branchages plus robustes depuis que l'eau artificielle les vient arroser. J'ai vu un vrai potager qui rappelle la Touraine; j'ai vu une flore toute épanouie dans un parc nain. La princesse Yousoupoff y cultive les jardins de la Reine de Saba. La belle Jeanne aux yeux pers s'y endort dans un champ de roses.

L'été c'est un pays charmant; les merles, qui aiment la belle compagnie, y sont les hôtes familiers des jardins; les rossignols, en virtuoses orgueilleux qu'ils sont, viennent chanter leurs airs sur le saut-de-loup qui sépare le bois de Boulogne du Parc des Princes. Les enfants courent dans les avenues, les belles romanesques traînent dans leurs jardinets des queues de robes blanches qui couvriraient toute leur pelouse. C'est l'image de la vie dans son luxe et dans son sourire; la misère, avec sa robe courte, n'a jamais hanté cette belle solitude. Ce qui ne prouve pas que le bonheur ait élu domicile au Parc des Princes; mais il semble, en voyant toutes ces char-

mantes images, que les larmes y sont moins amères; on se rappelle ce pays des contes persans où les pleurs se changeaient en perles et où, tout naturellement, les femmes ne pleuraient que pour se faire des colliers et des bracelets. Mais ce sont de vraies larmes amères comme partout, que la passion fait couler au Parc des Princes.

Comme la duchesse passait devant une petite maison turque perdue dans un jardin de Saadi — une orgie de roses — elle vit sortir par la grille de Jeanne aux yeux pers le prince Rio, tour à tour le prince sérieux et le prince charmant, qui avait été un de ses adorateurs dans les grandes fêtes de l'hiver.

— Ma chère duchesse, vous vous perdez ici.

— Et vous, mon cher prince?

— Où allez-vous?

— Je ne sais pas.

— Puisque je vais au même endroit, nous pouvons marcher ensemble.

Le prince, qui savait bien la géographie de ce pays vierge encore, l'initia à tous les détours du labyrinthe.

La duchesse était ravie. C'était par une de ces fraîches et rayonnantes journées de mai où la nature amoureuse répand toutes les forces invisibles des printanières voluptés. On sent que la vie vous prend au cœur, on aspire à la passion, on veut fuir le rivage pacifique, on cherche des yeux le premier navire venu pour s'embarquer, même s'il y a un point noir dans les cieux. Il y a des jours où la tempête vous appelle.

Naturellement la duchesse avait souri aux propos amoureux du prince Rio sans le prendre au sérieux. Elle le savait amoureux trois fois, amoureux par le cœur, amoureux par l'esprit, amoureux par la curiosité. D'ailleurs elle ne songeait pas elle-même qu'elle pût donner son cœur à d'autre qu'à son mari. Elle savait déjà que le duc ne l'aurait jamais, mais elle se résignait à vivre sans amour.

— Ma chère duchesse, lui dit le prince, vous devriez venir ici passer trois mois d'été. Vous n'imaginez pas comme on est heureux sous ces arbres ! A deux pas les merles et les grues qui font le tour du lac. Ici les vrais oiseaux du bon Dieu.

— Le duc s'ennuierait.

— Il ferait le tour du lac pendant que je viendrais parler de l'Italie avec vous.

— Si j'habitais le Parc des Princes, je ne recevrais pas de princes.

— Est-ce la démocratie de l'amour? C'est égal, louez toujours cette villa.

Le prince avait sonné.

C'était dans la grande avenue; la duchesse regardait un hôtel d'une bonne figure dans un petit parc de cinq arpents, tout épanoui d'arbres variés, avec des arbustes rares, des massifs de fleurs, une pelouse idéale et une pièce d'eau où un saule pleureur trempait mélancoliquement ses cheveux verts.

C'était la villa du Saule pleureur.

— Eh bien! oui, c'est dit! murmura la duchesse à première vue, je viendrai ici.

On lui demanda quinze mille francs pour l'été. Elle ne marchanda pas. Elle avertit qu'elle viendrait le lendemain, un vendredi. Elle aimait le vendredi, parce qu'un vendredi qu'elle chevauchait au Bois, la plus souple et la plus belle des amazones matinales, elle avait rencontré un cavalier blond,

dont les grands yeux bleus bordés de cils noirs lui étaient restés dans l'âme. Ce n'était qu'un rêve, mais il y a des rêves qui passent et qui reviennent, — un de ces vagues rayons d'amour qui annoncent le soleil les jours de pluie.

— Adieu, prince, dit la duchesse en s'approchant de sa calèche, nous nous reverrons au Parc des Princes.

— Mais vous dites que vous ne recevrez pas les princes?

— Vous laisserez votre titre dans votre coupé.

Comme elle l'avait dit, la duchesse vint le vendredi avec tout son monde, même son mari qui la trouvait folle, habiter cet hôtel surnommé l'hôtel au Saule pleureur.

La nouveauté amuse l'esprit des femmes, surtout quand le cœur n'est pas amusé.

Bianca retrouva quelques jours de vraie joie dans ce cadre nouveau.

Mais ce n'était pas encore le cadre du bonheur.

Le duc n'était venu qu'à regret, il jugeait qu'il n'aurait plus la même liberté de faits et

gestes. La villégiature enchaîne le mari. Il s'était déjà familiarisé à la vie des clubs et des coulisses. Qui sait s'il n'y avait pas quelque Phryné filant de la soie pour lui?

Cette Phryné, c'était mademoiselle Lucia.

Mais ce que la duchesse aimait dans la solitude, c'était la solitude. Elle n'eut pas de peine à faire comprendre à son mari qu'elle serait désolée de l'arracher de ses habitudes de plaisir à outrance.

Il s'étonnait bien un peu de cet amour de la retraite, mais il jugeait que c'était sa manière d'aimer. Il lui fallait les rêveries du silence. Aussi ne fit-il pas de façons pour la quitter deux fois par jour, après le déjeuner et après le dîner. Il lui arrivait bien çà et là de la conduire à l'Opéra, sauf à la laisser seule tout un acte sans parler des entr'actes. Le samedi ils dînaient ensemble chez une ambassadrice à la mode, mais les autres jours la duchesse était seule avec son piano, ses livres, ses roses et son saule pleureur.

Tous les matins elle écrivait à sa mère. L'art d'écrire est l'art de cacher sa pensée. Mais sous le masque des phrases, la mère

voyait dans le cœur de sa fille, elle pleurait et priait Dieu, disant d'ailleurs que tout s'arrange, même les mariages sans amour; elle ne savait pas, elle qui avait été heureuse, que dans les mariages sans amour les choses ne s'arrangent que si l'amour vient avec un amant.

La duchesse ne sortait presque jamais de son jardin. Le dimanche, elle faisait atteler pour aller à la messe à Boulogne. Le vendredi, toujours le vendredi, elle se hasardait au Bois sans s'avouer que les deux yeux bleus voilés de cils noirs l'appelaient autour du lac.

Mais elle ne les retrouvait pas.

Fut-ce pour cela qu'après avoir abandonné l'amazone, elle la reprit un jour pour battre le Bois aux heures du matin? Mais elle rentrait chaque fois plus mélancolique encore.

Le prince Rio vint la voir un jour.

— Ma chère duchesse, lui dit-il, je suis désolé de vous avoir conseillé une saison ici; vous vous ennuyez, je n'en doute pas.

— Vous n'êtes pas poli, prince, car si je m'ennuie c'est parce que je vis avec moi-même.

— Je ne veux pas dire cela, car je suis sûr que vous êtes un livre très-curieux, très-savant, très-imprévu.

— Non, je suis un miroir, tout passe sur moi, je ne garde rien.

— Vous vous calomniez; si jamais je deviens amoureux de vous, je suis sûr que je tomberai dans des abîmes sans nombre.

— Qu'est-ce que ce pathos? Pourquoi ne pas me comparer à l'Océan? Prenez tout de suite une cloche à plongeur.

La duchesse essaya de railler et de rire, mais elle ne put masquer l'expression de tristesse qui s'imprimait de plus en plus sur sa figure.

Le prince promit de la revoir souvent, mais il n'avait déjà pas le temps de jeter le mouchoir à son odalisque de la maison turque.

D'ailleurs il savait bien, quoiqu'il se crût irrésistible, que la duchesse n'était pas de ces femmes qui ramassent le mouchoir du sultan.

## III

*Qu'il n'y a pas de solitude contre l'amour.*

Bianca se sentait plus isolée que jamais, quand, une après-midi qu'elle faisait la sieste dans son hamac, elle fut distraite dans sa somnolente rêverie, par le passage d'un cavalier. Elle souleva la tête : c'était lui.

Quoiqu'elle fût séparée de l'avenue, quoiqu'elle fût ombragée par un chêne, elle vit luire ces deux beaux yeux qui devaient être désormais sa lumière.

Quel était ce cavalier ?

Vous l'avez tous connu ces dernières années, au Bois, aux courses, à l'Opéra, dans le

monde officiel : c'était le comte Charles de Prémontré. Il avait passé au Conseil d'État, il se préparait à la vie politique; il attendait les prochaines élections pour prendre figure. En attendant, il vidait à pleine coupe ses dernières heures de jeunesse, amoureux de toutes les femmes jusqu'au jour où il avait rencontré au Bois la duchesse de Montefalcone.

Cette rencontre avait marqué un jour ineffaçable pour lui comme pour elle. L'amour s'annonce toujours par ces coups imprévus : deux regards se rencontrent, que dis-je, deux regards! deux étincelles, deux éclairs, deux coups de foudre! On est atteint, on est troublé, on est vaincu, mais on s'en va chacun de son côté sans savoir qu'on emporte l'orage en soi. La nuit, le souvenir vous peint la figure entrevue sous une vive lumière avec toutes les auréoles de l'illusion et du mirage. Le lendemain, on cherche partout des yeux, un vague désir vous mord le cœur : on a peur d'aimer.

C'est qu'on aime déjà.

Charles de Prémontré avait ouï parler de la duchesse, mais quoiqu'il eût pu la ren-

contrer dans le monde, il ne l'avait vue qu'au Bois, ce fameux vendredi qui était une date dans leur vie à tous les deux. Il était devenu soudainement amoureux, mais sans se l'avouer.

Un voyage forcé au château de Prémontré, pour un mariage de famille, l'avait retenu quelques semaines loin de Paris. A son retour, il avait battu le Bois sans rencontrer la duchesse; comme elle enfin, il s'était hasardé au Parc des Princes, enfin il avait découvert la belle solitaire rêvant dans un hamac.

Naturellement, il retint son cheval; quand il fut au bout de la grille, il revint sur ses pas, puis il rebroussa chemin, puis il passa encore, et toujours les yeux dans les yeux de Bianca. Elle avait voulu détourner les siens, mais vaincue par cette passion inconnue qu'elle n'avait pas songé encore à dompter, elle but ce miel du regard avec volupté.

Le cavalier ne pouvait pourtant pas se croire à l'auberge du tourne-bride, il lui fallut bien reprendre sa course à travers le Bois, mais il se promit de ne plus se tromper de chemin.

En effet, le lendemain à la même heure, la

duchesse reconnut au loin le bruit des pas du cheval du jeune comte. Elle lisait un roman, elle aurait pu s'éloigner de la grille, elle s'en rapprocha.

Ce fut le même jeu que la veille : le cavalier flatta son cheval qui avait arrêté presque subitement, il regarda la duchesse, la duchesse le regarda ; il leur sembla que cela ne pouvait être autrement ; s'il ne fût pas venu, si elle n'eût pas été là, c'est cela qui n'aurait pas été naturel.

Le troisième jour, même comédie : on se connaissait depuis trois siècles, on se parlait avec les yeux, on se comprenait, quoique pourtant on voulût se dire mille choses à la fois.

Ce langage des yeux ! c'est le langage divin, parce qu'il parle au corps et à l'âme.

Le troisième jour, sur le soir, le prince Rio vint voir la duchesse. Elle était toute rayonnante.

— Je ne vous reconnais pas, lui dit-il.

— Ni moi non plus, je ne vous reconnais pas.

— Que s'est-il donc passé ?

— Rien. Ce Parc des Princes, c'est le paradis. Voyez donc comme les roses fleurissent dans ce parterre ! N'entendez-vous pas le rossignol qui chante là-bas ?

— Oui, je vois ces belles roses et j'entends le rossignol, dit le prince avec un fin sourire.

Il posa des points d'interrogation, mais il ne trouva que le silence. C'était un malin, il murmura en s'en allant :

— C'est son esprit qui est un champ de roses et c'est l'amour qui fait chanter le rossignol.

Il faut rendre cette justice à la femme, qu'elle est heureuse aux aubes de l'amour, sans aspirer aux violences du soleil. Quoiqu'elle ait des bras elle aussi pour étreindre son rêve, elle peut vivre dans la joie de son âme sans ouvrir les bras. Platon écrivait plutôt son catéchisme de l'amour pour la femme que pour l'homme.

La villa du Saule pleureur est avoisinée de terrains plantés où des chalets attendent des constructions plus sérieuses.

Un matin, en déjeunant, — c'était le quatrième jour, — le duc dit à la duchesse :

— Il paraît que nous avons un voisin. On m'a dit qu'un monsieur, qui s'appelle Prémontré, a loué un chalet pour y chanter le ranz des vaches.

— Quel malheur! dit la duchesse, il va chasser mes rossignols.

Comme les murs de clôture ne sont pas très-élevés au Parc des Princes, le balcon du chalet était un excellent observatoire pour voir le jardin de la villa du Saule pleureur.

Dès que le duc eut déjeuné, il sauta dans son coupé et partit pour Paris. Dès que le duc fut parti, la duchesse prit un livre et s'en alla lire sous les arbres.

Elle ne tourna pas précisément le dos au chalet. Charles de Prémontré jouait sur le balcon avec un grand épagneul très-jeune et très-fou, qui jappait, bondissait, se roulait avec mille gentillesses canines.

Tout en jouant avec son chien, le jeune homme ne regardait pas son chien.

Il alluma un cigare. Comme il rencontra à la première bouffée le regard de la duchesse, — elle s'était avancée vers le mur mitoyen — il lui demanda d'un air assez dégagé pour un

amoureux, s'il lui était permis de fumer dans un tel voisinage.

On n'eût pas mieux dit à quelque fille galante.

La duchesse ne songea pas à s'indigner, mais elle ne répondit pas.

Il continua à fumer et poursuivit sur le même ton :

— Je n'ai pas eu l'honneur, madame, de vous être présenté, mais ce Parc des Princes est presque un salon, je me sens tout inquiet de fumer devant vous.

La duchesse ne voulait pas encore répondre, mais elle ne put s'empêcher de dire avec son air hautain :

— Monsieur, vous êtes chez vous.

Le jeune homme ne manqua pas de prendre la balle au bond.

— Chez moi, madame ! Je m'y sens si peu que je me crois chez vous. Les branches de vos arbres viennent jusqu'à mon chalet.

— Monsieur, je les ferai couper.

— Oh ! madame, ne commettez pas ce sacrilége. Je n'ai loué ce chalet que pour les arbres. Et puis, songez, il y a peut-être des

nids là-haut ; je ne serais donc venu ici que pour jeter la désolation.

— Qui sait ? pensait la duchesse.

Elle ne disait plus rien.

— Madame, reprit Charles de Prémontré, je vous demande pardon très-respectueusement d'avoir bravé tous les usages en osant vous parler par delà ce mur. Mais je suis un homme bien élevé. Si vous le permettez, je me ferai présenter au duc de Montefalcone pour qu'il me fasse l'honneur de me présenter à vous-même.

La duchesse ne voulait plus répondre, mais il lui était impossible de garder ici le silence.

— Non, monsieur, ne faites pas cela.

Elle ne s'indignait pas du voisinage, mais elle ne voulait pas que ce jeune homme entrât chez elle, surtout présenté par son mari. Il lui semblait que tout son rêve s'effacerait, si le duc touchait la main de l'amoureux.

— Pourquoi, madame? demanda Charles de Prémontré.

— Parce que je me suis réfugiée ici dans une solitude absolue. Je ne veux recevoir âme qui vive.

La duchesse s'inclina gravement et tourna la tête pour ne plus la retourner.

Elle était effrayée de cette conversation en plein vent, elle se promit de ne plus s'approcher du chalet.

Le comte ne pouvait contenir sa joie. Elle avait beau s'en aller drapée dans sa dignité, elle lui avait parlé, donc elle lui parlerait encore.

Son cœur débordait, il rentra dans le chalet et se mit à écrire une lettre. Naturellement, c'était une lettre passionnée, une de ces lettres qu'on écrit toujours et qu'on n'envoie jamais, une confession qu'on fait au papier ou à soi-même, une expansion du cœur à l'esprit. Il la recommença dix fois et se trouva de plus en plus illisible.

— Décidément, dit-il, je suis encore moins bête quand je parle que si j'écris. Je parlerai.

Une lettre d'amour, c'est bon à écrire à une cuisinière, mais à une duchesse! Que lui dira-t-on qu'elle ne sache? quelle éloquence s'élèvera à la hauteur de son esprit? C'est toujours ce naturaliste qui dépouille la nature

pour la flétrir dans son herbier, ou le chasseur de papillons qui ne les attrape que pour les piquer dans un cadre.

Un bon point à Charles de Prémontré pour n'avoir pas écrit à la duchesse de Montefalcone. Des hommes d'esprit, — il y en a sur le pavé de Paris, — mais des amoureux d'esprit! ils ne courent pas les rues.

Huit jours durant, Bianca se tint parole, elle ne s'approcha pas du chalet. Elle se tint plus souvent chez elle, très-résolue à combattre son cœur.

Il en est toujours ainsi : on commence par se jeter dans les bras du devoir; mais après la première étreinte, on se trouve glacé. La passion vous dit que faire le bien pour faire le bien, c'est une duperie si on a travaillé contre soi-même, eût-on travaillé pour son salut. La récompense divine est si loin quand les tentations du démon sont à votre porte!

Voilà pourquoi la duchesse reprit ses promenades dans le parc, voilà pourquoi elle se rapprocha du chalet.

Elle ne fut pas peu surprise de voir qu'on avait bâti contre le mur mitoyen, à l'endroit

le plus touffu du jardin, un petit cabinet de verdure qui n'avait que faire là. C'était tout naturellement une construction toute rustique, avec des branches noueuses; les lierres, la vigne vierge, les volubilis ensevelissaient cette chaumière en miniature, comme si elle était là depuis des années. A Paris on improvise tout, même des arbres demi-centenaires. On avait donc pu improviser ce cabinet de verdure en moins de temps qu'il n'en faut à un oiseau pour bâtir son nid.

Bianca comprit bien que c'était une embuscade dressée contre elle. Le comte lui prouva bientôt qu'elle ne s'était pas trompée.

Le soir même, comme elle passait contre le mur, toute à ses rêves sans penser que l'amoureux pût être là, il tomba à ses pieds une poignée de roses blanches qui répandirent dans l'espace une adorable odeur. Elle marcha sur les roses avec un singulier sentiment de volupté; elle aurait mieux aimé les toucher de la main que du pied, mais on fait ce qu'on peut.

Charles de Prémontré pencha la tête :

— Madame la duchesse !

Elle continua à marcher, il continua à parler. Il osa tout dire.

— Madame la duchesse, je meurs de vous aimer ! Et pourtant Dieu m'est témoin que cet amour c'est ma vie.

Elle marcha plus lentement.

— Je vous aime ! je vous aime! je vous aime !

Il fut effrayé d'avoir si bien dit. Il eût voulu retenir ces mots qui venaient de brûler ses lèvres.

Bianca allait tourner l'allée, mais comme signe d'adieu elle leva tête ; tout fut perdu. Elle s'arrêta soudainement, car elle avait vu ces beaux yeux couleur du temps qui étaient les maîtres de sa vie.

— Chut ! dit-elle, les arbres ont des oreilles.

— Non, vous êtes seule !

— Eh bien ! je vous entends, c'est trop.

— On n'aime donc pas en Italie?

— C'est en France qu'on n'aime pas !

— Je le croyais avant de vous voir, mais aujourd'hui pour moi l'amour est toute la vie. J'ai abandonné pour vous ma famille et mes amis. Il ne me reste que mon cheval et mon chien.

La duchesse était revenue sur ses pas.

— Le matin, pendant que vous dormez, je monte à cheval et je cours le Bois en passant vingt fois par le chemin où je vous ai rencontrée.

— Le matin! je ne dors pas, murmura Bianca.

— Si vous ne dormez pas, que ne vous promenez-vous à cheval?

— Avec vous, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas cela, mais où serait donc le grand malheur si je vous rencontrais?

— Mon cheval se cabrerait.

Bianca avait beau se révolter contre les hardiesses toutes parisiennes de Prémontré, elle ne pouvait se dérober à sa fascination.

Une bouffée de vent dans les feuilles fit trembler la duchesse.

— C'est le vent qui passe, dit Prémontré.

— Le vent qui passe, murmura Bianca. Adieu, car si je disais un mot de plus le vent qui passe irait le redire à mon cœur. Mon cœur c'est ma conscience.

Et elle s'éloigna en toute hâte.

Pendant huit jours encore Bianca s'enferma

dans sa chambre avec des migraines, des vapeurs, des méditations.

Mais elle ne lisait pas les méditations des Pères de l'Église. Elle s'enfonçait dans sa passion comme le voyageur aventureux qui n'a pas craint de s'engager dans la forêt. Chaque pas qu'il hasarde le perd davantage. Il va, il va toujours jusqu'au Château du Silence où il ne trouve son chemin qu'en donnant son âme au diable.

Ainsi marchait la duchesse. Plus elle croyait s'éloigner de Charles de Prémontré et plus elle allait vers lui.

## IV

*Promenade amoureuse.*

Or, un matin, la duchesse de Montefalcone et Charles de Prémontré se rencontrèrent chevauchant tous les deux dans l'avenue des Acacias. Elle était seule, il était seul. Le jeune homme salua, la jeune femme s'inclina vaguement. Elle voulut passer outre, mais il tourna bride et mit son cheval au diapason du sien. Elle prit la première allée à droite, il ne prit pas la première allée à gauche. Et comme elle s'impatientait :

— C'est fatal, dit-il, mon cheval n'en dé-

mordra pas; il suivra le vôtre avec une obstination digne d'un meilleur sort.

Que pouvait dire la duchesse sinon : « Passez votre chemin? »

Elle aima mieux ne rien dire.

On apporterait le paradis plus ou moins perdu au milieu de Paris, que les Parisiens ne manqueraient pas de dire qu'on gâte leur vieux Paris. Ils le disent quand ils passent devant la tour Saint-Jacques, où fut la rue de la Vieille-Lanterne, un square aujourd'hui où certes on n'eût pas trouvé Gérard de Nerval accroché à un arbre par les rôdeurs de nuit. Il faut voir comme les Parisiens parlent, avec le dédain des montagnards, des cascades du bois de Boulogne là où naguère ils ne trouvaient que du sable et des arbres rabougris.

Je commence à croire fermement que le Parisien n'aime les monuments, les arbres, les fontaines que dans les décors de l'Opéra. On lui parle toujours de l'avenir, mais il est pardessus tout l'homme du passé; il aime mieux rebrousser chemin que de marcher en avant. Victor Hugo a beau lui prédire les merveilles politiques du vingtième

siècle, il lui répond par Notre-Dame de Paris.

Tous ceux qui aiment les chevaux et les bois ont pourtant la bonne foi d'avouer qu'ils sont pour les métamorphoses du bois de Boulogne. Nous avions le parc de Versailles, mais nous n'avions pas Regent's Park ; la nature a mis le pied dans Paris, elle y verse abondamment par le miracle de l'art ses eaux diamantées ; elle y étend ses ramées les plus fraîches. Autrefois chaque arbre du bois de Boulogne, quand vous alliez lui demander un peu d'ombrage, vous disait : « Commencez par me donner un verre d'eau, car je meurs de soif ; » aujourd'hui les cascades, le lac, les étangs, la *serpentine-river*, les rosées naturelles ou factices ont abreuvé les arbres les plus altérés. Aussi le Bois garde-t-il jusqu'à la neige ses panaches verdoyants et ses tapis d'émeraude. L'hiver s'y montre à peine quelques semaines avec son manteau de givre.

La duchesse de Montefalcone aimait beaucoup le bois de Boulogne à l'heure du silence et de la solitude ; elle s'y égarait volontiers, laissant aller son cheval. Et il n'est pas d'avenue

où elle n'eût semé ses rêveries; pas de beaux arbres qu'elle n'eût salués; pas de lac, d'étang et de ruisseau où elle n'eût cherché le Ciel.

Bon gré mal gré il fallut bien que Bianca chevauchât à côté de Charles de Prémontré. Le jeune comte connaissait la géographie du bois de Boulogne par demandes et par réponses. Il lui raconta les légendes de la reine Marguerite, de la Mare aux Biches, du Rond des Mélèzes, de la Croix Catelan, de la Route Sablonneuse, du parc de Bagatelle, du Château de Madrid : tout cela en quelques mots spirituels où il hasardait des teintes sentimentales. Tout ce qu'il disait charmait Bianca. Quand il parlait de son amour pour les images de la nature, c'était comme la traduction des sentiments de la duchesse. L'œil voit bien, mais l'esprit fait mieux voir.

Le jeune comte parla avec éloquence des miracles de l'eau dans le paysage; l'eau amène avec elle son cortége d'herbes aquatiques, de mousse, de roseaux, de fontinales, de nénuphars. Elle a mille voix, elle tombe, elle ruisselle, elle murmure, elle sommeille. Comme a dit un homme d'esprit : « L'eau

empêche la nature de laisser tomber la conversation parce qu'elle a toujours quelque chose à dire. »

La duchesse, qui ne voulait pas parler, laissa échapper ce mot :

— Et même quand l'eau ne dit rien, elle parle du ciel : voyez plutôt ces nuages.

On était devant le lac.

— Est-ce que vous aimez les nuages?

— Oui ; ce sont des chars aériens où je m'embarque pour le ciel, mais d'où je tombe tout attristée sur la terre.

— Et pourtant la terre est la vraie patrie. Pourquoi aspirer là-haut, quand tout est si beau en bas?

— Qui est-ce qui est si beau?

— Tout ce que je vois. Vous, votre cheval, ce lac, ces arbres, ces biches, ces fleurs. Toutes les formes et tous les tons. Le Beau est de ce monde.

— Le Beau peut-être, mais le Bien?

— Le Beau et le Mal, vous avez peut-être raison. Mais si la nuit conduit au jour, le Mal conduit au Bien.

Vint à passer une de ces mariées qui pro-

mènent leur couronne d'oranger à midi et demi au Bois, comme si elles allaient s'encarnavaliser avec tout leur attirail bourgeois.

Charles de Prémontré ajouta :

— Comme le mariage conduit à l'amour.

— Je ne comprends pas, murmura la jeune femme.

— Je veux dire, hasarda le comte, qu'il n'est pas impossible que cette jeune mariée que vous voyez là n'aime un jour son mari... je me trompe, son amant.

— Ah ! c'est comme cela que le mariage conduit à l'amour !

On fit un long silence. Les chevaux partirent au galop comme poussés par un même éperon.

On arriva d'un trait à la cascade de Longchamp. On s'arrêta. On admira ces nappes d'argent qui se brisent en cascatelles avec des millions de perles et de diamants sous leurs remous d'écume et de bruine.

— Voyez, madame, les beaux iris prismatiques.

— Oui, ce sont des jeux de lumière comme le bonheur n'est qu'un jeu d'imagination.

— Chut! ne parlons pas du bonheur, il s'en irait.

La duchesse chercha des yeux en souriant:

— Vous êtes bien heureux d'être heureux, vous!

— C'est que je ne demande au bonheur que des minutes au lieu de lui demander des siècles. Le bonheur, c'est un oiseau bleu qui chante adorablement, mais en toute liberté; si on le met en cage il ne chante plus.

— Si je comprends bien, l'oiseau bleu vient de chanter?

— Oui, parce que je vous ai rencontrée, parce que je suis là avec vous, ne sachant pas bien ce que je dis, tant ma joie m'enivre. Vous rappelez-vous cette héroïne de roman qui disait : « Je suis si heureuse que je voudrais mourir? » Eh bien ! moi, je dis la même chose, quoique je ne pose pas pour le sentimentalisme.

La duchesse avait rougi et pâli, sa blancheur était plus blanche, tout en s'empourprant çà et là.

— Eh bien! moi, dit-elle, je voudrais être métamorphosée en une de ces petites plantes

qui vivent dans la cascade, en millepertuis ou en campanule; je vivrais dans ces blancheurs cycnéennes, bravant le soleil dans le diamant éternel de l'eau.

— Prenez garde, madame, ce que vous dites là est fort poétique, mais vous voilà dans un des cercles de *l'Enfer* du Dante; or, vous n'avez pas péché, vous n'avez pas droit à l'enfer.

— Tout le monde a sa part d'enfer comme sa part de paradis.

— Ma part de paradis, c'est l'amour que j'ai pour vous.

— Vous voyez bien, monsieur, que vous croyez à ma part d'enfer.

Le comte et la duchesse étaient comme deux combattants, deux virtuoses de l'épée qui se frappent sans cesse en retenant le coup du cœur. Chaque fois que le comte était sur le point de toucher la duchesse par quelque mot de sentiment, elle parait le coup par un trait d'esprit.

Et pourtant elle était atteinte profondément; elle avait beau sourire pour cacher sa blessure, elle aussi portait le bonheur en croupe,

mais ce bonheur l'effrayait en l'enivrant.

— Adieu! dit-elle tout à coup à Charles de Prémontré.

— Adieu! Pourquoi?

Elle était déjà partie; son cheval, une brave bête qui la comprenait, avait pris le galop vers le champ de course pour regagner le Parc des Princes par Boulogne.

Le jeune homme comprit qu'il ne devait pas la suivre.

— Étrange femme! dit-il; si elle n'était pas romanesque, comme je perdrais mon temps!

Et devenu pensif :

— Après tout, je perdrai peut-être mon temps, mais qu'importe? Depuis que je suis amoureux d'elle, je me sens meilleur, l'atmosphère est plus pure : je ne retomberai plus sur le fumier de la vie parisienne.

Il suivait la duchesse à distance :

— Quelle femme! dit-il tout ému encore, quelle beauté et quel esprit! C'est une adoration! Pourquoi a-t-elle été donner tout cela à cet Italien?

Et quand il fut près d'arriver chez lui :

— Après tout, quand un mari n'est pas

l'amant de sa femme, c'est qu'elle ne lui a rien donné. Il n'y a que l'amour qui fasse le mariage.

Charles de Prémontré parlait comme La Bruyère.

La duchesse était rentrée, elle avait doucement flatté son cheval, elle était montée en toute hâte.

Pourquoi faire?

Pour pleurer.

Les jours passèrent. La duchesse ne pouvait vaincre son amour.

Le duc ne travaillait pas à reconquérir ou plutôt à conquérir sa femme, tant il se courbait sous le despotisme de sa maîtresse.

Or, on sait que cette maîtresse était mademoiselle Lucia, devenue demi-comédienne aux Bouffes-Parisiens, celle-là qu'on avait surnommée Tournesol et qui avait soupé à la Maison d'Or avec d'Aspremont. C'était une fille d'esprit qui n'avait jamais senti battre son cœur, qui avait l'ambition des hautes courtisanes et qui menaçait déjà d'amonceler des ruines autour d'elle.

Bianca savait que son mari se prosternait aux pieds de cette fille.

## V

*Pourquoi les murs sont-ils mitoyens?*

Le duc de Montefalcone croyait sa femme imprenable par sa vertu, mais surtout par sa fierté. Qui donc oserait parler d'amour à cette beauté de marbre? Qui donc se hasarderait sur ces hauteurs escarpées que couronne la neige? Il savait, d'ailleurs, que depuis l'hiver où tant d'admirations s'étaient humiliées devant elle, la duchesse avait vécu toute solitaire dans le recueillement et la méditation.

— Cette femme, disait-il, c'est une âme encore plus qu'une femme.

Pour lui, qui aimait à éparpiller sa vie et

son cœur, il se trouvait le plus heureux homme du monde. Dédaigneux de poursuivre son idéal dans les régions du rêve, tout aux biens visibles de la terre, content de bien dîner, fier d'être recherché dans les coulisses des petits théâtres, traînant dans tout Paris les illusions surannées d'un don Juan de contrebande, ses amis d'un jour réprouvaient sa manière de vivre quoiqu'ils vécussent comme lui; mais ses amis étaient moins fous, puisqu'ils n'avaient pas à la maison cette adorable beauté qui s'appelait Bianca. Tous s'étonnaient de voir que le duc vivait si loin de la duchesse par le cœur et par l'esprit. Quand il s'enorgueillissait de quelque trouvaille parmi les « cocottes », ces messieurs ne pouvaient s'empêcher de lui dire :

— Elle serait à peine digne de coiffer la duchesse — comme femme de chambre.

Les maris ont cela d'admirable qu'ils ne gardent jamais leur femme par les vraies sentinelles du mariage — le cœur et l'esprit; — ils ne font rien de beau ni de bien pour conserver l'honneur de la maison, mais s'ils sont trahis ou sur le point d'être trahis, ce n'est

jamais eux-mêmes qu'ils accusent; ils opposent à l'ennemi une jalousie brutale comme ces défenseurs d'une place forte qui feraient eux-mêmes des brèches en pointant mal.

Le duc de Montefalcone était quelque peu inquiet depuis qu'il avait un voisin. Quoiqu'il remportât des victoires parmi ces demoiselles, il n'était pas passé maître en l'art des conquêtes parisiennes. Il ne savait pas bien comment on peut attaquer une grande dame; il lui paraissait impossible que Bianca écoutât les impertinences du comte de Prémontré; mais dans son ignorance absolue de la science amoureuse dans le beau monde de Paris, il jugeait qu'après tout ce jeune homme avait bien pu venir se planter au bout de son jardin pour « chanter la chanson d'amour à madame ».

— Qu'est-ce donc que ce sauvage qui baye aux corneilles là-bas sous les arbres? demanda un jour le duc à sa femme.

— Sans doute un rêveur, répondit-elle d'un air distrait.

— Que diable peut-il faire tout seul au Parc des Princes?

— Il n'est peut-être pas tout seul.

— Est-ce un homme bien né?

— Je ne sais pas.

— Je l'ai rencontré sur un fort beau cheval, il m'a paru avoir grand air. Il faut que je lui parle.

— Quelle idée! S'il est venu chercher ici la solitude, c'est qu'il a ses raisons pour cela. Vous connaissez le proverbe milanais : « Il ne faut jamais frapper à la porte de celui qui s'est caché. »

On sait déjà que la duchesse ne voulait pas que le duc et le comte se rencontrassent. Elle se disait que s'ils se parlaient c'en était fait de son rêve. Elle ne savait pas jusqu'où elle irait dans cette chère folie, mais elle condamnait, par dessus tout, ces femmes qui prennent pour amants les amis de la maison, les camarades de leur mari : c'était à ses yeux le plus lâche des adultères, parce que c'était la double trahison. La femme veut bien avoir honte d'elle-même, elle ne veut pas avoir honte de son amant.

Cependant, le duc tenait à ses idées; peut-être sans se l'expliquer comprenait-il le senti-

ment de sa femme. Son voisin lui semblerait moins dangereux dès qu'il lui aurait touché la main. L'amour n'est pas toujours déloyal.

Sans vouloir insister auprès de Bianca, le duc prit lui-même la résolution d'aller frapper à la porte du comte de Prémontré. Le prétexte? Un Italien babillard en a mille, il ne lui en fallait qu'un. N'étaient-ils pas voisins? N'est-ce pas un droit primordial de franchir le seuil de quiconque vient s'abriter sous les mêmes arbres?

Quand le duc se présenta à la grille du chalet, il vit un jardinier qui coupait des roses pour faire un bouquet. Il lui donna sa carte en le priant de la faire passer au comte.

Le jardinier revint bientôt disant que son maître était désolé de ne pas recevoir M. le duc de Montefalcone, mais que le bon Dieu lui-même, s'il revenait sur la terre, ne serait pas reçu.

Le comte connaissait bien les idées de la duchesse : pour rien au monde il n'eût laissé pénétrer son mari.

Le duc, furieux, rebroussa chemin sans

aller se vanter à la duchesse de sa déconvenue.

— Après tout, dit-il, je suis rassuré ; puisqu'il ne veut recevoir personne au monde, il ne recevra pas ma femme, si elle s'avisait de perdre la tête.

Le duc ne pouvait s'imaginer qu'à Paris, si les murs sont mitoyens, c'est parce qu'on passe par dessus.

## VI

*Géographie du Parc des Princes.*

Charles de Prémontré, quoiqu'il n'eût dit à aucun de ses amis où il s'était réfugié, se décida pourtant à confier sa retraite à son ami d'Aspremont dans une lettre qui peignait plutôt l'état du Parc des Princes que l'état de son âme. Sans le vouloir pourtant, il confessait qu'il était amoureux de Bianca. Mais d'Aspremont le savait bien :

« Tu veux savoir dans quelle thébaïde je
« me suis réfugié. Au bout du monde, à trente
« minutes de Paris, au Parc des Princes.

« Je m'ennuyais de toujours vivre le lende-
« main comme la veille. Assez du jeu des
« cartes, du jeu des courses, du jeu des
« femmes.

« Mais les femmes on les trouve partout,
« même dans les thébaïdes.

« Soyons d'abord paysagiste.

« As-tu une passion à vaincre, un système
« philosophique à créer, de l'argent à égarer?
« viens au Parc des Princes.

« Voilà quelques points géographiques pour
« te retrouver dans cette forêt d'Ariane :

« Le bois de Boulogne, qui semble si connu,
« cache encore, cependant, quelques-uns de
« ses cantonnements aux promeneurs du di-
« manche. Ces honnêtes philistins s'arrêtent
« naïvement à la route départementale qui,
« traversant Auteuil par la rue de la Fontaine,
« passe devant la gare du chemin de Ceinture,
« et, sortant des fortifications au travers du
« Bois, va rejoindre Boulogne pour desservir
« Saint-Cloud, Garches, le Butard, la Marche.
« Ils dépassent rarement la mare d'Auteuil
« vers l'est; à l'ouest, en sortant du champ de
« course, ils reprennent la route de l'Espé-

« rance ou retournent au rond-point Morte-
« mart. Seuls les Parisiens qui montent à
« cheval pour eux et non pour se montrer,
« traversent la route devant la grille de
« Boulogne. Seuls, ces chevaliers du Bois le
« connaissent, l'aiment et y viennent rêver
« quand les gens des chars s'encaquent pour
« faire leur tour du lac et pour être des gens
« du monde.

« Voici la région mystérieuse et sacrée. Ici
« plus de profanes; les cavaliers se sentent
« chez eux; ils mettent leurs chevaux au pas,
« et, suivant qu'ils sont tendres ou gais, soli-
« taires ou en joyeuse compagnie, ils pas-
« sent rêveurs, la tète légèrement penchée,
« ou causent à haute voix comme en rase cam-
« pagne. Ils sont presque au Parc des Prin-
« ces. Voici le saut-de-loup, voici la haie en
« fer de cette oasis mystérieuse, ancienne
« pignada où les princes d'Orléans allaient
« chasser le lapin.

« Presque toutes les maisons du Parc, cons-
« truites par des individualités parisiennes,
« sont plus ou moins accentuées suivant la
« fantaisie du propriétaire. Car c'est dans la

« maison hors les murs que se donne car-
« rière la folie ou plutôt l'idéalité de chaque
« caractère; dans ces folies, il y en a de par-
« faitement raisonnables, très-bien conçues,
« très-bien exécutées; d'autres sont moins
« heureuses, mais aucune n'est purement
« bête.

« La plus belle appartient à la princesse
« Yousoupoff. C'est un hôtel aussi composite
« que la maison construite par Hiram Doodle,
« dans *les Pionniers* de Cooper. Il y a un peu
« de tout, des colonnes, des vases, des grottes,
« une très-belle salle moyen âge revêtue de
« tapisseries, des salons Louis XVI et une
« salle à manger composite.

« Au seuil est incrusté, pour porter bonheur
« au logis, le fer de cheval trouvé, talisman
« révéré des Slaves. Celui-ci a sa légende : un
« jour que la princesse était emportée à fond
« de train par un vigoureux attelage, l'un des
« chevaux, en galopant, lança son fer déta-
« ché d'un pied de derrière au travers de la
« glace de la voiture. Le projectile, passant
« près du front, frôla les cheveux et s'amortit
« sur le capitonnage du coupé. Jamais talis-

« man ne s'imposa d'une façon plus directe, « car sur ce fer à cheval les cailloux avaient « gravé un mot : DEO.

« Je vais tous les jours faire des armes ou « étudier les armes avec Édouard de Beau- « mont dans sa fabrique de porcelaines où il « a un musée d'armes précieuses. Tout le « monde t'a parlé de sa célèbre maison per- « sane si tapageuse aux regards. L'artiste « faïencier a tourné fort spirituellement la « défense de faire dans le Parc aucun com- « merce; car cette maison orientalement pra- « tique est tout simplement une fabrique et « un magasin de vases et de carreaux peints.

« A côté, cachée dans de grands pins, « quelle est cette filature normande, ce cot- « tage de Kensington, ou ce pavillon de « la belle Gabrielle? Cette jolie maison rouge « est le fromage de Hollande dans lequel mé- « dite un rat retiré du monde parisien, M. Tur- « gan, qui n'aime plus l'odeur du papier pu- « blic. A l'intérieur, c'est le fac-simile d'un « vieux château des bords de la Vienne. Pla- « fonds élevés, vieilles tapisseries, meubles « blasonnés par le temps, rehaussés de grands

« vases hospitaliers aux plantes tropicales.
« C'est la retraite du sage qui s'est sauvé de
« la politique pour aborder le rivage de la
« philosophie. Je vais le voir quelquefois,
« mais sa solitude est trop illustrée d'amis
« qui écrivent.

« Si tu vas par la grande avenue des Princes,
« tu verras, près de l'hôtel Yousoupoff, un
« véritable nid dans les sapins et les chênes.
« C'est la maison turque de madame Jane-
« Bey. Le toit est arrondi en coupole, dominé
« par une longue plume qui forme girouette :
« La plume au vent, c'est ma devise, » disait
« aussi la dame de céans. — Elle aurait mieux
« fait de dire : « La plume à l'encrier ; » car
« personne mieux qu'elle n'a jamais su tour-
« ner une lettre ou d'amitié franche ou d'a-
« mitié amoureuse. Tu la connais bien. Te
« souviens-tu de sa devise : « *Ni oui ni non.* »
« Aussi a-t-elle fait un beau chemin dans le
« Parc des Princes.

« Tu as connu la belle baronne Ramès qui
« nous a initiés au vrai rayonnement des
« blondes avant les blondes factices, parce
« qu'elle avait une toison d'or naturelle. Elle

« aussi a bâti ici. Sa table était célèbre par « sa porcelaine de Saxe, ses menus, ses grands « vins et ses convives. Ce fut à cette table « hospitalière qu'un de ses amis lui dit un « jour qu'elle se plaignait de mal parler le « français : — Allons donc! l'amour vous a « appris le français! — Non, répondit-elle, « c'est le Français qui m'a appris l'amour.

« Est-ce tout? Non. Il y a ici Reine, rayon- « nante, et Mathilde, à l'agonie. Puis madame « Pradier, puis celles qu'on ne connaît pas « encore.

« Mais la vraie figure du Parc des Princes, « c'est Bianca.

« Qu'est-ce que Bianca? Une duchesse « italienne qui ressemble aux femmes de « Léonard de Vinci, à la Joconde et à la « Léda tout à la fois, avec un accent plus « fier.

« C'est le même regard plus profond que les « cieux, plus profond que la mer, plus profond « que l'âme des pécheresses.

« Par malheur, Bianca n'est pas une pé- « cheresse.

« Elle est blanche comme son nom, comme

« la neige des Alpes, comme les cygnes du « lac Majeur.

« Pas un mot de plus.

« Tu dirais que je l'aime.

« Ton ami,

« CHARLES DE PRÉMONTRÉ. »

On imprime ici cette lettre telle quelle, non sans avoir supprimé quelques personnalités trop personnelles.

On remarquera que les amoureux d'aujourd'hui ne ressemblent guère aux amoureux d'il y a un quart de siècle. Quelle que soit leur passion, ils ne font pas une phrase; même s'il sont atteints profondément, ils cachent leur blessure par un sourire railleur.

— C'est égal! dit d'Aspremont avec une pointe de jalousie, Prémontré aime bien cette femme « blanche comme la neige des Alpes ».

Il répondit à son ami par ce seul mot :

— Bienheureux les amoureux, le royaume du ciel est à eux!

. . . . . . . . . . . . . . .

## VII

*Les fraises.*

Comment Charles de Prémontré et Bianca se trouvèrent-ils un matin tout près de la mare d'Auteuil, sous les grands chênes et les grands hêtres qui sont les rois du bois de Boulogne? Rois trois fois séculaires, puisqu'ils sont contemporains de François Ier; arbres admirables avec leurs bras au ciel, leurs fronts moussus et crevassés, leurs ramures gigantesques; pays natal de tous les merles d'alentour. En 1815, devant toutes ces majestés d'un autre âge, les ennemis, qui avaient porté sur tout le bois leur hache sa-

crilége, la jetèrent avec une respectueuse admiration. Avant les métamorphoses du Bois, c'était là que venaient se cacher, sous les nids chanteurs, les amoureux mélancoliques; aujourd'hui ils dédaignent la mare d'Auteuil pour la grande cascade.

Voilà pourquoi le comte et la duchesse y trouvèrent la solitude. C'était aux heures déjà brûlantes du matin, quand les cavaliers sont rentrés, quand les voitures ne sont pas encore venues. A peine passait-il çà et là une paysanne d'Auteuil ou de Boulogne, un dénicheur de grives, un écolier en école buissonnière; mais pas un seul indiscret.

Aussi Prémontré et Bianca se croyaient-ils chez eux, dans le petit sentier de la Fontaine, effeuillant les branches tombantes comme ils faisaient des rêveries de leur âme.

Ils s'étaient rencontrés, — comme par hasard, — près de la grille du Bois. La duchesse lisait un roman; le comte fumait un cigare. Quand ils se saluèrent, Charles de Prémontré jeta son cigare.

— Pourquoi ne fumez-vous plus? dit la duchesse.

— Parce que vous continuez à lire votre roman.

Elle sourit et ferma le livre.

— Je ne vous demande pas où vous allez.

— Vous avez raison, parce que je n'en sais rien.

— Ne trouvez-vous pas que la chaleur est accablante aujourd'hui? J'ai pensé que sous ces grands arbres on devait respirer un peu d'air vif.

— Oui, le soleil n'a pu dévorer ici toute la fraîcheur matinale; il y a de la forêt vierge dans ce petit coin-là.

On parla voyages. Chacun raconta ses impressions de chaud et de froid en Italie, où il y a des glaciers et des volcans.

Tout en écoutant la duchesse, d'Aspremont admirait cette adorable désinvolture sous la mousseline nuageuse du matin. Elle agitait son ombrelle comme elle eût fait d'un éventail. Sa traîne s'accrochait aux aubépines; d'un coup sec de son ombrelle elle déchirait la traîne ou l'aubépine sans plus de souci pour l'une que pour l'autre.

Tout à coup la duchesse poussa un petit cri.

— Des fraises!

Elle se pencha, heureuse comme une enfant, pour les cueillir. C'était le cri de Jean-Jacques devant la pervenche.

Charles de Prémontré se pencha aussi. Mais il n'y avait que deux fraises : elles étaient déjà cueillies.

— Que vous êtes gourmand ! dit la duchesse en agitant les deux fraises sous les yeux du comte.

— La vraie gourmandise, dit-il, ce n'est pas de manger, c'est de cueillir.

— Vous avez raison, dit Bianca; tout pour les yeux, rien pour les lèvres.

— Oh ! belle platonicienne, vous allez donc jeter les fraises au vent?

— Non, nous allons les partager.

Et elle offrit une fraise à Prémontré.

— Pas celle-ci, l'autre.

Elle tendit la seconde fraise.

— Non, le partage est inégal; je veux des deux.

Elle offrit les deux fraises.

— Je vous vois venir, dit-elle; mais je ne veux pas!

— Vous avez compris! Coupez chacune des fraises de vos dents blanches, ce sera le partage de frères.

— Vous appelez cela le partage de frères?

— Le partage d'amoureux, si vous voulez.

— Après tout, ce sont des bucoliques, des jeux de l'âge d'or; je ne veux pas me faire prier.

Elle ouvrit la bouche pour bien montrer ses dents, ce couteau de neige qui allait couper la pourpre de la fraise. On aurait pu compter trente-deux perles fines, deux colliers plus resplendissants encore sous l'humidité des lèvres.

Ce fut charmant à voir. En passant, la bouche avait légèrement baisé la fraise.

Charles de Prémontré aurait voulu se barbouiller les lèvres avec sa part du festin.

— Quelle adorable surprise! dit-il en baisant les deux fraises mordues. Je ne demanderais à Dieu, pendant toute ma vie, qu'un pareil déjeuner.

Il y eut un divin silence. On se regardait avec amour; on faillit tomber dans les bras l'un de l'autre. Mais la duchesse comprit le

danger et elle s'écria avec un rire forcé, comme pour s'armer contre le sentiment :

— Ah! oui, je connais cela. Un pareil déjeuner, à la condition d'avoir déjà mangé du rosbeef et du jambon d'York, arrosés d'une bouteille de Château-Yquem.

— Savez-vous ce que cela prouve, madame? C'est que le corps a ses appétits comme l'âme, c'est que tout est dans tout, c'est que la nature a ses éloquences comme le ciel, c'est que l'amour n'est l'amour que s'il aime par les bras et par les lèvres comme par les yeux et par l'âme.

— Chut! dit la duchesse, ce n'est pas là mon catéchisme.

— Eh bien! madame, apprenez-moi votre catéchisme.

— Voici mon premier article de foi : Il ne faut cueillir les fraises que quand elles sont mûres.

— Mais mûriront-elles?

— Vous n'avez donc pas vu qu'elles étaient en fleur!

Là-dessus la duchesse se retourna brusquement et rouvrit son livre.

— A quand la seconde leçon de catéchisme? demanda Prémontré.

— Adieu, dit-elle résolûment. Demandez cela au nuage qui passe.

Il comprit qu'il ne lui fallait pas dire un mot de plus.

Il pensa qu'il était au moins étrange qu'un homme comme lui, un viveur au jour le jour avec les belles de nuit, se trouvât si heureux d'en être à questionner les nuages.

## VIII

*L'échelle de l'amour.*

Un jour la duchesse se hasarda sur l'échelle double du jardinier. Ce n'était pas précisément pour écheniller les arbres ni pour couper les branches mortes. Elle voulait voir de plus près le jardin du chalet. Elle ne voulait pas s'avouer que c'était pour voir de plus près Charles de Prémontré. Or elle ne fut pas plutôt sur l'échelle que le comte se précipita sur le piédestal de verdure, son observatoire de tous les jours. Ils étaient ainsi à la même hauteur, au même diapason, à deux pas l'un de l'autre.

L'amoureux tendit la main, la duchesse donna la sienne comme elle eût fait à un voisin de bonne compagnie.

Mais comme ce n'était pas à un voisin qu'elle donnait la main, elle la retira soudainement avec une vive rougeur sur la joue.

Et ce mouvement fut si brusque qu'elle faillit tomber de l'échelle, aussi le comte se précipita dans le jardin de la duchesse comme s'il voulait la recevoir dans sa chute.

— Prenez garde, dit-il, vous n'êtes pas habituée à de pareilles ascensions.

— Qu'avez-vous fait? dit-elle avec effroi en voyant le comte chez elle.

Prémontré monta de l'autre côté de l'échelle.

— Ne craignez rien, dit-il, il n'y a que les oiseaux qui nous voient.

Les femmes les plus retenues pardonnent volontiers les premières hardiesses des amoureux; il y en a même qui ne se fâchent pas pour les dernières.

La duchesse sourit.

— Est-ce que nous allons faire une longue séance sur cette échelle? Voilà une singulière

manière de recevoir son monde. Vous parlez des oiseaux, nous voilà perchés comme des merles. Descendez, ou je descends moi-même.

— L'amour, dit Prémontré souriant aussi, est une échelle double. Quand un amoureux monte, l'autre descend; on n'est jamais au même échelon.

— Si, monsieur, quand l'un monte pendant que l'autre descend : on finit par se rencontrer.

A cet instant, comme Prémontré avait avancé sa tête, il toucha de ses lèvres les cheveux de la duchesse.

Bianca descendit deux échelons à la fois.

Il la retint par la main.

La duchesse avait un œil sur son hôtel et un œil sur Charles de Prémontré. Les domestiques déjeunaient à l'office, nul ne pouvait la voir; elle était devenue moins sévère envers elle-même : elle laissa sa main dans celle du comte. C'était laisser son âme, son cœur, sa vie.

— Si vous étiez meilleure voisine, dit Charles de Prémontré, si vous ne vous défendiez de moi par les grilles chardonnées comme

les châteaux inabordables, je descendrais tout doucement le soir dans votre parc et je me promènerais avec vous pour vous dire les choses les plus inattendues.

— Les plus inattendues ! Je sais tout ce que vous me diriez.

— Vous croyez que je vous débiterais des lieux communs comme on ouvre une boutique : vieux habits, vieux galons. Dieu merci, mon esprit n'est pas si fripé que cela.

La duchesse regarda le comte. Elle lut dans ses yeux qu'en effet ce n'était pas là une âme vulgaire qui ne parle que pour ne rien dire.

— Ce soir, reprit-il, bon gré mal gré je descendrai. Que craignez-vous ? Je ne suis pas un voleur de grand chemin, je n'attaquerai pas la malle-poste pour lui prendre son trésor. Votre vertu, madame, est si haut placée, qu'elle est hors d'atteinte. Ce sera une causerie plus ou moins sentimentale au clair de la lune : Werther et Dorothée.

— Il y a peut-être encore des Dorothées, mais il n'y a plus de Werthers.

La duchesse avait dégagé sa main et descendait l'échelle.

— A ce soir, n'est-ce pas? dit le comte en la brûlant du regard.

— Non, dit Bianca, demain.

Il lui semblait, qu'en retardant d'un jour, elle était moins coupable, puisque c'était un sacrifice de plus à son devoir.

Mais une fois encore Charles de Prémontré lui dit :

— A ce soir.

## IX

*Le Spectre.*

Le soir, dès que Bianca fut seule, elle monta dans sa chambre comme pour se recueillir. Irait-elle au bout du Parc comme elle l'avait presque promis au comte? Se hasarderait-elle avec lui par cette belle soirée où les étoiles parlaient d'amour?

Un orage venait de traverser le ciel, les éclairs sillonnaient encore le firmament, Bianca n'était pas encore décidée à descendre au jardin quand elle passa le peigne dans ses cheveux.

— Je n'irai pas, dit-elle.

Mais elle mentait à elle-même, car elle répandait sur ses joues et sur son front un léger nuage de poudre de riz.

Voulait-elle qu'il la trouvât plus pâle encore ?

Elle avait apporté un bougeoir, elle n'avait pas pris la peine d'allumer les girandoles qui l'éclairaient quand elle s'habillait à sa cheminée.

A quoi bon s'inquiéter à cette heure de sa beauté ?

Le bougeoir ne répandait donc qu'une pâle lumière dans la chambre. La duchesse se voyait à peine dans la glace.

— Voyons ! irai-je ? se demanda-t-elle en se regardant.

Son cœur battait avec force.

Comme la glace était vis-à-vis sa psyché, elle vit sa figure reproduite à l'infini.

— Comme je suis blanche ! murmura-t-elle.

Elle était blanche par le visage comme par la robe, une robe de mousseline ample et longue, nouée d'un ruban rouge à la ceinture.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup.

Elle ferma les yeux avec épouvante.

Au milieu de toutes ses images que lui montraient les deux miroirs, elle s'était vue morte, traînant un linceul — un spectre — et pourtant c'était bien elle-même.

Comme elle avait tous les courages, elle prit héroïquement le bougeoir et le leva pour mieux voir.

Toujours le spectre ! toujours le linceul ! avec un flot de sang au sein !

Elle tomba presque évanouie sur son fauteuil en poussant ce cri :

— Je n'irai pas !

Le bougeoir alla s'éteindre sur le tapis.

La femme de chambre qui montait l'escalier accourut :

— Madame la duchesse a appelé ?

— Oui, dit la duchesse en souriant pour cacher sa terreur.

Elle se leva, saisit le flambeau de la femme de chambre et se retourna vers la glace.

— Je suis folle ! murmura-t-elle.

Elle prit son flacon et son éventail.

— Je vais respirer dans le jardin, dit-elle.

Si, par hasard, on vient me demander, je n'y suis pas.

Elle n'y était pas en effet. Elle rencontra bientôt le comte de Prémontré qui l'attendait. Il lui parla : elle n'entendit pas et ne répondit pas. Il lui prit la main, elle s'enfuit. Le cœur étouffait l'esprit.

— Enfin! dit-elle en rentrant dans sa chambre. Quand je pense que je ne puis plus me défendre que dans une citadelle. Je ne me reconnais plus.

Elle se jeta plutôt qu'elle ne s'agenouilla devant son crucifix.

Que dit-elle à Dieu?

Que lui dit Dieu?

## X

### *Jour de joie et jour de deuil.*

Le lendemain tout le monde se réveilla heureux au Parc des Princes : le duc de Montefalcone, la duchesse de Montefalcone et le comte de Prémontré.

A Paris Lucia elle-même était heureuse au milieu des jalousies qui grimaçaient autour d'elle.

A quelle heure ? car le bonheur, c'est hier et demain, — un rayon qui passe, — une minute qui s'envole, — une mélodie de l'âme qui ne dure pas plus longtemps que la sonnerie d'une

pendule. Et encore la pendule qui sonne minuit sonne souvent plus d'un coup de trop.

Il était midi, tout le monde était heureux : quand sonna minuit, tout le monde avait la mort dans l'âme.

Hormis pourtant mademoiselle Tournesol, qui, au contraire, était heureuse et qui avait multiplié le bonheur autour d'elle.

Mais expliquons toutes ces énigmes.

Ce jour-là, Dieu avait donné à la terre une de ces adorables journées toutes de soleil, de brises odorantes, de bruits amoureux, où la nature, les mains pleines de fleurs encore, pleines de fruits déjà, chante dans ses joies luxuriantes la chanson des roses et des raisins.

Dans ces journées-là, on a beau s'en défendre, quelque dépossédé qu'on soit de toutes les passions, on est saisi et entraîné par l'hymne universel, comme ces promeneurs qui n'ont pas de but et qui se laissent prendre par la musique militaire. Au premier bruit des cymbales, ils sont réveillés de leur torpeur, ils ne résistent pas à la flûte, les voilà qui marchent au pas et qui chantent eux-mêmes l'air qui éclate sur leur passage.

Cette belle journée avait jeté ses aiguillons sur le cœur du comte de Prémontré et de la duchesse de Montefalcone. Vingt fois ils étaient descendus dans leur jardin comme pour secouer le nuage magnétique, ou plutôt pour s'y perdre et pour savourer les vagues ivresses.

Bianca avait voulu lire, mais quel livre valait, ce jour-là, le livre de sa vie?

Charles de Prémontré avait voulu écrire, faire des armes, étudier Machiavel ou Joseph de Maistre; mais, comme la duchesse, il rejetait tout, parce qu'il ne trouvait de bonheur qu'en lui-même.

Quand on trouve le bonheur en soi-même, ce n'est pas parce qu'on s'y trouve, c'est parce qu'on y trouve l'image aimée. — Toi, c'est moi, — moi, c'est toi, — vieille chanson toujours nouvelle.

Bianca avait fait un doux signe de tête au comte penché à son balcon, pendant que lui-même baisait avec passion un bouquet de fleurs rustiques cueilli la veille, à deux, dans le chemin des Fontaines, cet adorable sentier perdu où on avait mangé des fraises.

C'était déjà beaucoup de baiser ces fleurs consacrées, mais ce n'était pas assez pour ce cœur impatient qui parlait tous les jours de l'héroïsme de sa patience. Trois mois d'amour platonique! cela s'est vu partout, hormis à Paris.

Plus que jamais, le jeune homme avait du feu dans les regards, la duchesse tressaillit et chancela. Elle se promit de ne pas le voir ce jour-là.

Aussi ce fut en vain qu'une heure après il la supplia, par des signes télégraphiques de prendre son ombrelle, et d'aller se promener sur le chemin des Fontaines; elle secoua la tête et lui envoya dans la brise un *non* très-accentué. Et, contente d'avoir eu du courage, elle remonta chez elle pour être plus forte. Il lui semblait que chaque arbre de son jardin était comme cet arbre de la science du Paradis perdu où sifflait le serpent.

On sonna à la grille. C'était la marquise Firini, une Italienne de ses amies, qui était venue passer quelques semaines à Paris et qui venait lui demander à dîner.

La duchesse éprouva un vif chagrin de

n'être plus seule avec ses rêveries, mais elle ne pouvait mettre son amie à la porte.

Elles allèrent s'asseoir sous le saule. Le comte fumait sur son balcon ; il fut quelque peu surpris de voir cette nouvelle venue. C'était un vif contraste à la duchesse, une Italienne de Naples, très-petite, très-brune, très-gaie. Un éclat de rire. Elle n'était d'ailleurs jolie que la bouche entr'ouverte avec ses dents de neige et ses lèvres de pourpre ; toute sa figure était dans ses yeux et dans sa bouche. Cheveux de jais mal plantés, oreille rouge, cou bruni, narines mouvantes ; c'était l'image de la vie à la surface ; tout corps, point d'âme. Elle parlait avec une volubilité invraisemblable. Il ne lui fallut pas deux minutes pour dire à la duchesse qu'elle était bien heureuse de vivre dans ce petit palais, sous les arbres, et bien malheureuse d'être confinée dans une pareille solitude. Toutes les idées passaient en elle comme toutes les images en un miroir. Elle croyait à tout, elle ne croyait à rien, excepté au diable, car elle en avait peur : le diable était sa seule conscience.

La duchesse, pour passer le temps, écou-

tait celle qui se disait son amie parce qu'elle l'avait vue trois ou quatre fois à Florence avec mademoiselle de Marcy au temps des grandes fêtes royales.

Que trouva-t-elle en ce cœur ? Comme dans le cœur de toutes les femmes : la contradiction.

La Napolitaine se confessa à la Milanaise comme on se confesse à une amie ; mais la Milanaise était trop fine pour ne pas comprendre ce qu'on ne disait pas par ce qu'on disait. Elle avait devant elle une de ces Parthénopéennes qui devaient mourir en Dieu pour avoir trop aimé les hommes.

— Quel plaisir, ma chère, trouvez-vous donc dans la compagnie des hommes ? Ce sont nos ennemis naturels. Leur amour tue le cœur s'il ne tue l'âme.

— Quel plaisir, ma chère, trouvez-vous donc à vivre avec vous-même ? car je sais que votre mari n'est pas à votre portée. On vous a mariée comme on place deux portraits de famille qui ne se regardent pas. C'est mon histoire. Pour moi, je vous avoue que je ne m'amuse pas plus avec moi-même qu'avec

mon mari. Voilà pourquoi j'écoute les billevesées de ces messieurs ; vous savez que j'ai un peu de sang royal dans les veines : il me faut une cour. Celui-ci, ou celui-là, pourvu qu'il chante, qu'il parle, qu'il rie.

— Mais les devoirs du mariage ?

— Qui vous dit qu'on les viole ? La préface de l'amour vaut mieux que l'amour lui-même.

— Vous savez donc que le livre est ennuyeux ? demanda insidieusement la duchesse.

— Oui, par ouï-dire.

Mais la Napolitaine avait répondu comme une femme qui ne parle pas par ouï-dire.

La duchesse continua ses interrogations.

— Si vous faites bon marché du devoir, si vous vous moquez un peu des autres, vous avez le souci de vous-même, la dignité de votre conscience !

— Ma conscience devant Dieu ! Dieu nous a jetées dans le tourbillon du péché pour nous donner la soif du repentir ; vous savez bien que les mieux placées là-haut sont celles qui auront pleuré. Rassurez-vous, je sais ce que je me dois à moi-même, je sais qu'il ne faut

faire au diable qu'une petite part; aucun homme n'a le droit de dominer ma fierté. Pour ce qui est des femmes, je m'en moque, excepté de vous, ma belle duchesse.

On sonna le dîner. Le duc était rentré sans dire gare; il vint au-devant des deux femmes, il offrit son bras à la Napolitaine, tout en lui débitant des plaisanteries demi-mondaines.

Les Parisiens ont encore deux styles pour parler aux femmes des deux mondes; les étrangers n'en ont qu'un.

Le dîner fut très-gai, du moins à la surface; le brio italien courut sur la nappe; on n'était que trois : quiconque eût entendu de la salle voisine eût jugé qu'on était douze. La duchesse se recueillait çà et là dans la douce pensée qu'aussitôt le dîner le duc emmènerait la Napolitaine à Paris. Elle retrouverait donc sa chère solitude.

En effet, vers huit heures et demie, on vint avertir que les chevaux attendaient.

Le duc de Montefalcone ne voulait jamais que ses chevaux attendissent, quand il devait quitter sa femme pour aller voir mademoiselle Lucia.

— Adieu, duchesse, dit-il en baisant la main de Bianca.

Et il donna gaiement le bras à la marquise Firini.

On avait pris le café dans le petit salon. La duchesse y demeura quelques minutes encore, se demandant si elle monterait dans sa chambre ou si elle ferait le tour du jardin.

Naturellement, elle se dirigea vers sa chambre, mais elle fit le tour du jardin.

Elle fut presque surprise de ne pas voir le comte de Prémontré.

Il était allé dîner à Paris ; il y avait une première représentation au Palais-Royal ; il y était entré, ne trouvant pas qu'une stalle de cent francs fût payée trop cher pour s'arracher à cette passion de plus en plus envahissante qui ne le menait à rien.

L'ingrat ! il était heureux sans le savoir.

Mais à peine la toile se fut-elle levée, pour prouver que la comédie est au Palais-Royal et que le baron Lassouche est son prophète, que Prémontré fut pris de ce que j'appellerai le mal du pays. Il sortit en toute hâte, sauta dans un fiacre et se fit conduire au

Parc des Princes, en promettant cent sous de pourboire.

Il n'était pas neuf heures qu'il ouvrait la porte de son jardin.

Bianca était à son troisième tour de promenade, quand il monta l'escalier en spirale du cabinet de verdure.

Que dit-il à la duchesse? Que lui répondit-elle? Pourquoi franchit-il le mur mitoyen? Devaient-ils donc ce soir-là faire une seule âme de deux âmes en un de ces doux et chastes baisers qui sont à l'amour ce que les embrassements furieux sont à la volupté?

Bianca croyait qu'ils s'aimaient trop haut pour descendre des sphères idéales; l'amour avait pris leur cœur : mais, en eux, c'était plutôt l'âme qui cherchait l'âme.

Et pourtant il y avait un orage au ciel. Le feu de la nuée couvrait le Parc des Princes.

## XI

### *Qu'est-ce que l'amour?*

Cependant le duc de Montefalcone avait retrouvé Lucia dans les coulisses des Bouffes-Parisiens, où elle lui avait tenu ce divin langage :

— Mon petit chat, je suis si heureuse de te voir que je vais chanter comme un ange. Dépêche-toi d'aller m'écouter à l'orchestre et de me commander un bouquet.

Le duc avait obéi.

Pendant qu'il s'évertuait à se prouver à lui-même que Lucia chantait bien, un jeune comique de je ne sais quel théâtre était venu

tenir ce langage non moins divin à Lucia :

— Ma petite chatte, tu sais que je soupe avec toi; tu enfermeras ton duc milanais dans ton armoire à robes pour lui faire croire qu'il est ton amant de cœur.

Quand le duc revint dans les coulisses avec un bouquet gigantesque qu'il n'avait pas osé faire jeter sur la scène pour ne pas faire jeter une épigramme à sa maîtresse, elle lui dit avec mille caresses :

— Mon petit chat, je suis bien désolée; il y a demain une répétition à onze heures, je ne sais pas mon rôle; si je soupe aujourd'hui, je chanterai mal, demain on me retirera mon rôle; or, je t'aime beaucoup, mais je suis trop comédienne pour sacrifier un rôle à un amant.

Cet air de franchise toucha le duc.

— Eh bien! ma chère petite, je vais au Café Anglais; viens me voir en allant te coucher, on fera sans doute un baccarat, tu me prendras une poignée d'or et tu me porteras bonheur. J'ai dit.

Et le duc s'en alla après avoir barbouillé ses lèvres sur le bras de Lucia.

— Peut-on tromper un pareil homme! dit une de ses amies à la comédienne.

Comédienne pour rire s'il en fut.

— Sais-tu pourquoi tu n'as pas d'amant? dit-elle à l'ingénue.

— Non.

— C'est parce que tu n'en as jamais eu deux à la fois.

Et elle poursuivit par cette pensée digne d'un moraliste en jupons :

— L'amour, c'est une calèche à deux chevaux, l'un entraîne l'autre.

A onze heures, Lucia, qui ne jouait pas dans la dernière pièce, s'en alla à peine débarbouillée pour prendre une poignée d'or au Café Anglais. Elle rencontra le duc dans l'escalier.

— On ne joue pas, lui dit-il, je suis furieux, j'ai perdu ma journée.

— Eh bien! dit la comédienne pour l'apaiser, viens me réveiller demain matin vers la dixième heure, je te chanterai mon rôle et tu ne perdras pas ta journée.

— Tu ne veux pas souper?

— Non, Dieu m'en garde! Adieu.

— Bonsoir.

Le coupé du duc ne devait le prendre selon son habitude qu'à deux heures du matin. Il fit comme le comte de Prémontré, il sauta dans un fiacre en criant :

— Au Parc des Princes.

Il était onze heures et demie quand il débusqua dans la grande avenue.

Il y avait longtemps qu'il n'était rentré si tôt. Comme c'était l'homme du monde le plus infatué de soi-même, il s'imagina qu'il allait faire une douce surprise à la duchesse. Il paya son fiacre à la porte du Bois, il suivit l'avenue des Princes à pied, il jugea que tout le monde serait couché : c'était la coutume de la maison. Vers dix heures, la duchesse se retirait dans sa chambre, se déshabillait lentement et se mettait au lit avec quelque livre aimé. Une femme ne se couche jamais seule.

Le duc était-il encore çà et là le mari de sa femme? Je ne sais. La duchesse lui avait fait comprendre qu'elle n'ignorait pas ses hauts faits avec ces demoiselles des coulisses. Mais, loin de s'indigner, elle avait paru très-indulgente, disant que c'était une des lois du

beau monde d'être le mari de toutes les femmes hormis de la sienne. Le duc avait réclamé en jurant sur Dieu que s'il vivait un peu dans les folies parisiennes, il n'y portait pas son cœur, mais Bianca lui avait dit qu'elle n'était pas jalouse. N'aimant pas son mari, elle ne voulait pas qu'il l'aimât.

Ce soir-là, rebuté par Lucia, le duc voulait-il tenter l'aventure chez sa femme? Il s'avouait bien que ce n'était pas une chose toute simple ; sans doute, il faudrait supplier comme un amant, se jeter à genoux ou prendre la place d'assaut ; mais n'avait-il pas appris à jouer la comédie chez mademoiselle Lucia?

Ce qui est certain, c'est qu'il ouvrit la grille avec son passe-partout sans plus faire de bruit qu'un voleur nocturne. Il se disait que peut-être la duchesse n'avait pas fermé sa porte, il rentrerait à pas de loup, il la réveillerait sous un baiser, ce qui serait une bonne entrée de jeu.

## XII

### *Le dernier baiser.*

Tout dormait dans la maison. Le duc alluma une allumette pour monter l'escalier ; il s'arrêta avec émotion devant la porte de la chambre de la duchesse.

Sans doute elle dormait, puisqu'il n'entendait rien. Il ouvrit la porte, il ne vit que la nuit. Peu à peu cependant la pâle lumière du ciel lui montra les rideaux.

Il fit quatre pas en retenant son souffle, il se pencha, croyant voir la tête de Bianca : ses lèvres rencontrèrent l'oreiller.

Si quelqu'un fut étonné, ce fut lui ; car il ne

supposait pas qu'au lieu de se coucher chez elle, elle fût allée se coucher chez lui.

Il n'était pas patient, il frappa du pied avec colère.

— Après cela, dit-il, cette Bianca est si romanesque! elle est bien capable de se promener dans le jardin pour rêver aux étoiles!

Il s'approcha de la fenêtre. Quoique la lune fût cachée par les nuées de l'orage qui passait sur le Bois sans éclater, il reconnut la forme blanche de la duchesse.

Il regarda bien. C'était elle, grande, souple, inclinée.

Il regarda bien encore. Que pouvait-elle faire debout à cette heure à demi-cachée par ce massif de noisetiers et de lilas, sous ce chêne feuillu?

Il découvrit que devant la femme il y avait un homme. Que dis-je devant la femme? L'homme appuyait la femme sur lui, c'était sur son épaule qu'elle penchait la tête; les deux têtes se touchaient; Bianca se détournait, mais elle laissait dans les ondes de ses cheveux les lèvres enivrées du comte de Prémontré.

Beau groupe à peindre ou à sculpter pour Cabanel ou pour Cavelier. Horrible spectacle pour un mari.

Le duc de Montefalcone, qui était un homme d'action, faillit sauter par la fenêtre; il roula dans l'escalier et courut à son fumoir, où il avait une panoplie déjà célèbre parmi les amateurs.

Ce fumoir était aussi une salle d'armes. Le duc prit à sa panoplie deux épées anciennes apportées de Milan, après quoi refrénant sa colère pour ne pas faire envoler les amoureux, il fit un détour dans le jardin afin de les mieux surprendre.

— Oh! murmura-t-il d'une voix intérieure; si je pouvais les frapper tous les deux du même coup!

Il avait dans l'âme tous les poisons de la jalousie et de la colère.

Je ne sais si l'éclair sillonna la nue, mais il crut voir du sang dans le ciel.

Il se précipita.

Ce fut alors que deux cris traversèrent l'espace.

Que se passa-t-il? un drame étrange que

Bianca seule pourrait vous dire et qu'elle vous dira peut-être.

Si on se fût approché on eût entendu ces mots :

— C'était votre amant.

— Non, ce n'était pas mon amant ; mais plût à Dieu qu'il l'eût été !

Qu'est-ce qu'un amant? Le dictionnaire dit que c'est un homme qui aime une femme. L'amant, c'est le dominateur du corps ; on peut être l'amant d'une femme sans l'aimer. Charles de Prémontré adorait Bianca, mais il n'était pas son amant. Et pourtant il était le dominateur de son âme, il donnait la vie à son cœur. Il lui eût ordonné de mourir pour lui qu'elle fût morte ; mais il lui eût dit de vivre avec lui qu'elle n'aurait pas voulu.

Ce qui la charmait dans cet amour, cette belle romanesque, c'était sa lutte contre elle-même. Son amour lui était cher, mais elle ne voulait pas aborder au rivage dans la peur de souiller sa blancheur altière.

Et puis, quand on porte comme un pur diamant cette rare fierté que donnent la beauté, la noblesse et l'intelligence, comment

s'humilier, même sous l'amour? La duchesse de Montefalcone ne se pardonnait déjà point de s'être humiliée sous le mariage.

Quand elle vit le comte de Prémontré mort à ses pieds, elle pleura de vraies larmes; elle s'agenouilla en face de son mari, et, le bravant par un de ces regards qui sont des coups de poignard, elle prit la main de celui qui respirait peut-être encore, elle s'inclina au-dessus de son front et lui donna vaillamment le baiser d'adieu.

Le duc de Montefalcone rugit. Pourquoi ne la tua-t-il pas?

C'est qu'il était à moitié tué lui-même.

## XIII

*La Sultane des Roses.*

Quand ce drame éclata, entre onze heures et minuit, au Parc des Princes, un coupé venait d'arriver avec quelque bruit devant la petite maison turque.

C'était un coupé sans armoiries, conduit par un cocher sans livrée; mais les chevaux, par leur allure, par leur fierté, par leurs piaffements, disaient éloquemment qu'ils venaient d'une bonne maison.

Un prince plus ou moins byzantin — le prince Rio — était descendu du coupé. Il venait de disparaître sous les arbres de cette

villa fantastique, harem invraisemblable, qui ne renfermait qu'une seule odalisque. Il est vrai qu'elle était jolie comme une femme de Mahomet et qu'elle avait de l'esprit comme toutes les femmes du sérail.

Elle avait elle-même un sérail, un parterre de roses qui ne vivaient que pour elle. Elle les arrosait de ses mains blanches, elle leur parlait amoureusement, elle s'enivrait de leur parfum, elle ne permettait jamais qu'un profane y touchât.

On l'appelait la Sultane des Roses, ce qui rappelait d'ailleurs qu'un de ses idolâtres avait écrit un conte sous ce titre-là.

Les curieux du Parc des Princes, ceux qui n'étaient pas encore couchés, se hasardaient dans l'avenue.

Or là n'était pas le drame. Mais ce fut l'arrivée du prince qui éveilla l'attention.

En effet, ceux qui s'étaient aventurés dans l'avenue sous prétexte de promenade au clair de lune entendirent alors à cent pas de là, plus loin peut-être, deux cris terribles, un cri d'homme et un cri de femme.

Il n'y a pas au Parc des Princes de voleurs

de grand chemin. Jusque-là aucun drame n'y avait éclaté; c'étaient les mœurs de la rose et du rossignol; on s'y reposait de tout, même des passions. On les laissait dans le tumulte de Paris avec le souci des affaires.

Or, il n'y avait pas à en douter, c'était le cri d'un amoureux et d'une amoureuse.

— A moins, dit un des curieux de l'avenue, que ce ne soit une femme qui batte son mari.

Les cris avaient été si déchirants que le prince Rio et son odalisque, égarés sous les arbres de leurs kiosques nocturnes, s'approchèrent de la grille avec curiosité. Mais déjà les promeneurs couraient vers le petit parc d'où le bruit était venu.

Sans doute le drame ne dura qu'un instant, car on n'entendit plus rien, sinon des bruits de portes qui se ferment.

La lune, si familière aux tragédies nocturnes, frappait toute la façade de la villa du Saule pleureur.

C'était bien sous les arbres qui ombragent cet hôtel que les deux cris avaient éclaté dans le silence.

— C'est au fond du jardin, dit une voix.

— C'est dans la chambre à coucher de la duchesse, dit une autre.

Or la chambre à coucher de la duchesse ne donnait pas sur l'avenue.

On écoutait, on n'entendait rien; on regardait, on ne voyait rien.

— Après tout, dit un des plus curieux, cela ne nous regarde pas; quelque querelle de ménage, un mari qui bat sa femme.

— Non! Je soutiens que c'est une femme qui bat son mari, car je connais assez le duc et la duchesse pour savoir qu'une pareille femme n'est jamais battue.

— Pourquoi donc cela?

— Parce qu'elle est fière comme le marbre; d'ailleurs, le duc a peur de sa femme.

A cet instant, on vit une lumière qui montait l'escalier et une autre qui courait les appartements.

— Vous voyez que c'est là!

Mais ce fut tout ce qu'on vit. Peu à peu, les curieux s'éloignèrent; on alla se coucher; le prince Rio et l'odalisque se dirent adieu : la lune seule veilla.

Or, le lendemain, les journaux, qui regar-

dent par la fenêtre sous prétexte qu'il ne faut pas abattre le mur de la vie privée, imprimèrent ceci ou à peu près :

« Hier, au Parc des Princes, un gentilhomme étranger et un de nos sportmans les plus à la mode se sont battus à l'épée vers onze heures et demie du soir avec la lune seule pour témoin, comme au siècle passé. Il fallait que le duel fût bien sérieux, puisque le Français a été tué et que l'étranger est gravement atteint de cinq coups d'épée, à la main, au bras et à la figure. Nous dirons peut-être la raison de ce duel étrange; nous pouvons à peine aujourd'hui donner les initiales du mort, M. C. de P —. Deux grandes familles sont dans la consternation. Deux amis de M. C. de P —, ceux qui auraient dû être ses témoins, ont ramené ce matin son corps à Paris, rue de l'Arcade. »

Les deux amis de Prémontré, c'étaient le comte d'Aspremont et Monjoyeux.

Le lendemain, quand le prince Rio revint voir son odalisque en jupes longues, il lui dit :

— Que s'est-il donc passé hier?

— On s'est battu.

— Pourquoi?

— La belle question! c'est toujours la guerre de Troie : une femme entre deux hommes.

— Vous allez me faire croire que cette fière duchesse avait un amant ?

— Galathée en avait bien un ; la croyez-vous donc d'un plus pur Paros que Galathée ?

— Comme vous parlez bien, ma chère Jane !

— C'est que je suis à votre école, mon cher prince.

— Savez-vous bien la vérité sur ce duel ?

— Je sais que l'amant a été frappé, et que le mari, atteint trois ou quatre fois, a une fièvre horrible.

— Et la femme ?

— Elle s'est enfermée à triples verroux. Elle prie, elle pleure, que sais-je ? On m'a dit tout à l'heure que le duc l'avait demandée, mais qu'elle avait répondu : « Dites-lui que je suis plus morte que celui qu'il a tué. »

Le prince Rio dit en souriant à Jane aux yeux pers :

— Êtes-vous bien sûre de n'être pas mariée ?

## XIV

*Que ce n'est pas le temps qui console.*

Quelques jours se passèrent. Le duc de Montefalcone n'était pas atteint mortellement. Dès qu'il se vit à peu près hors de danger, il voulut être transporté à Paris pour se faire soigner par mademoiselle Lucia. On verra bientôt que Lucia fut adorable, croyant qu'il allait mourir. Dès qu'il fut sauvé, elle l'abandonna. Il ne pouvait retourner chez sa femme, il partit pour l'Italie, où il espérait entraîner la duchesse; mais Bianca refusa de l'accompagner, en disant qu'elle voulait vivre et mourir dans sa solitude de sang et de larmes.

Elle y resta longtemps enfermée. Elle ne sortait qu'une fois par semaine, le dimanche, pour aller à la messe en l'église de Boulogne. Elle était toujours vêtue de noir. Elle avait fait couper tous les rosiers de son jardin, ne voulant plus y voir que des violettes. Elle passait ses jours, souvent ses nuits, dans des lectures tour à tour pieuses et romanesques, tantôt toute à Dieu, tantôt curieuse encore des choses de la vie.

Le duc était son épée de Damoclès. S'il revenait elle était décidée à fuir.

On parlait beaucoup de sa fortune, on disait qu'elle avait plus d'un demi-million de revenus. Mais que ferait-elle de ses millions avec son désespoir et ses robes de deuil?

Tout le monde se disait, en la voyant si pâle dans ses vingt-cinq ans : « Elle a donc bien aimé son amant! »

Longtemps on parla de ce duel étrange et terrible. Qui vous dit que ce fût un duel?

Voltaire a dédié un conte au temps qui console. Le temps ne console pas. Les vraies douleurs sont comme les entailles sur le tronc des arbres, qui sont plus profondes chaque

année. Mais l'arbre a beau souffrir, la sève monte encore, les ramées s'épanouissent, les oiseaux chanteurs y viennent faire leur nid.

On vit bientôt reparaître dans son parc la duchesse de Montefalcone, pâle toujours, mais avec cette auréole de la jeunesse qui resplendit sur le front. Elle était plus belle que jamais.

— Que va-t-elle faire? se disait-on tout autour d'elle.

Elle était impénétrable. Si on sonnait à la grille, un laquais répondait invariablement : « Madame la duchesse est partie. »

Vainement répliquait-on qu'on la voyait à l'instant même marcher sous les arbres du parc, une seconde fois le laquais disait : « Madame la duchesse est partie. » Et puis c'était tout. Cependant le prince Rio jura un beau jour à son odalisque qu'il aurait la clef de tous ces mystères. A son tour, il alla sonner à l'hôtel de la duchesse. Dès que la porte s'ouvrit, il entra sans dire un mot, et quel que fût l'obstacle que lui voulût opposer le laquais, il alla droit à un saule pleureur qui ombrageait la désolée. Elle reconnut le prince, il s'inclina et essaya de sourire.

— Ma chère duchesse, j'ai trop d'amitié pour vous pour ne pas vous serrer la main ; frappez, on ne vous ouvrira pas, mais j'ai passé outre.

La duchesse à son tour s'inclina gravement.

— Mon cher prince, vous voulez parler à la duchesse de Montefalcone, vous ne la trouverez pas, vous ne la trouverez plus.

— Je comprends, dit le prince, il n'y a pas que les métamorphoses d'Ovide qui soient vraies : les passions aussi font des miracles. Asseyez-vous donc, duchesse, faites comme chez moi.

La jeune femme ne voulut pas comprendre la plaisanterie, mais le duc s'était déjà assis devant elle sur une chaise de jonc.

— Eh bien! dit-il, puisque la femme que je connaissais n'existe plus, permettez-moi de me présenter à celle que je ne connais pas.

Il se releva à demi pour saluer encore.

— Prince, vous connaissiez l'ancienne, vous ne connaîtrez jamais la nouvelle; si vous n'étiez qu'un homme de fête et de plaisir, — un homme à femmes, — comme on dit dans le beau langage parisien, je ne ferais pas de façons pour vous mettre à la porte ou pour

m'enfuir dans ma maison; mais vous êtes aussi un homme d'étude, je daigne vous donner audience.

La duchesse se tenait toujours debout.

Tout prince qu'il fût, le prince Rio se sentit sous la domination de cette femme hautaine et triste. Il se leva comme malgré lui et s'appuya contre le tronc du saule.

Cette fois, la jeune femme prit à son tour une chaise de jonc pour s'asseoir.

— Ainsi, ma chère duchesse, vous serez impénétrable.

— Impénétrable à moi-même, prince; jusqu'ici j'ai vécu dans le monde sans avoir le temps de descendre dans mon âme, aujourd'hui je vis dans mon âme, un pays que je ne connais pas encore et que je ne connaîtrai peut-être jamais.

— Malheur à l'homme seul! duchesse, ce qui veut dire malheur à la femme seule! On n'est pas un homme sans être doublé d'une femme...

— N'achevez pas. Une femme n'est forte que dans la solitude, parce qu'elle ne s'inspire que de Dieu.

— Voilà un grand mot qui n'est pas à ma portée. Dieu n'inspire pas la femme seule, Dieu l'abandonne à sa folie. Quand Dieu est là, c'est l'amour.

La duchesse tressaillit, mais se contint. C'était la première fois depuis longtemps que ce mot passait sur son cœur.

— Mon cher prince, dit-elle avec un accent glacial, est-ce que vous voulez me conter des galanteries ?

Le prince vit bien qu'il se trompait de route.

— Dieu m'en garde ! je suis devenu un philosophe ; la femme pour moi n'est plus qu'une étude psychologique ou un objet d'art.

Je ne redirai pas tous les mots de cette causerie à deux, sous le saule pleureur, devant cette pièce d'eau grande comme la main que venait effleurer l'hirondelle. Le prince avait voulu savoir quelque chose, il s'en alla comme il était venu. La duchesse, toujours impénétrable, n'avait pas voulu rouvrir la porte du passé, elle ne lui avait rien dit de l'avenir. Pour le railler, voici quel fut son dernier mot :

— Surtout, prince, n'allez pas confier à

votre odalisque tous les secrets de mon cœur.

Quand le prince fut dans la petite maison turque, on lui demanda des nouvelles de la femme blanche tout habillée de noir.

— Elle m'a parlé hébreu, je n'ai pas compris ; c'est une femme qui jouera un grand rôle ou qui mourra à Charenton : je ne lui donnerais pas aujourd'hui l'estampille pour rentrer dans le monde, tant j'ai peur de cette créature-là.

La mère de la duchesse de Montefalcone était accourue d'Italie. Elle passa deux mois avec sa fille, l'interrogeant toujours ; mais Bianca ne voulut rien dire à sa mère.

La duchesse fut presque heureuse de se retrouver seule. Cette âme étrange savourait mieux son chagrin ; elle s'enfonçait plus silencieusement dans ses chères ténèbres.

L'automne était venu, l'automne allait finir, sans apporter une consolation à Bianca. Elle ne pouvait s'imaginer que la vie renfermât encore quelque chose de bon pour elle. Et elle aurait voulu s'abîmer dans la mort.

## XV

## *Un Almaviva en* 1868.

La duchesse de Montefalcone avait décidé qu'elle ne passerait plus la belle saison au Parc des Princes. C'eût été un supplice pour elle de voir le printemps lui ramener ses roses, puisque Prémontré ne serait plus là. Quoique le souvenir, même dans ses tristesses et ses amertumes, verse encore aux âmes blessées son miel poétique, elle ne se sentait pas la force de voir passer les beaux jours un à un, rayon à rayon, dans l'immense solitude d'une âme qui cherche et ne trouve pas.

L'hiver était pour elle un meilleur compa-

gnon; il pleurait de sa douleur. Les vents déchainés du sud-ouest, qui venaient battre ses arbres, qui sifflaient dans ses fenêtres et ses cheminées, ne chantaient-ils pas les symphonies de son désespoir? La neige, qu'était-ce, sinon le linceul qui couvrait son amour sans reproche? Dans le chagrin, il faut une âme sympathique. Bianca n'avait pas d'amis; elle ouvrait ses bras à l'hiver avec expansion. Elle éprouva un étrange plaisir à voir que l'hiver, cette année-là, était plus rude que de coutume : givre, grand vent, grande pluie, gelée, neige, brume, la nature fut pendant quatre mois au lit de mort.

Bianca ne savait pas bien où elle irait au mois d'avril. Peut-être se déciderait-elle à chercher l'oubli au lac Majeur; peut-être se cacherait-elle tout simplement à Paris. On était aux premiers jours de février, elle se décida à dire adieu au Parc des Princes pour les premiers jours de mars.

L'hôtel n'était pas encore loué pour la nouvelle saison; on avait mis un grand écriteau sur la grille. Elle avait d'abord offert de payer trois mois pour être à l'abri des chercheurs

indiscrets ; mais le propriétaire lui avait demandé trois années, disant qu'au premier coup de soleil il pourrait lui arriver la bonne fortune de louer pour un long bail. Elle s'était résignée aux visites, se réfugiant dans sa chambre ou son cabinet de toilette dès qu'on sonnait.

Il y a à Paris toute une série de curieux qui s'en vont à chaque renouveau chercher leur idéal qui à Chatou, qui à Bellevue, qui au Parc des Princes, partout où la fantaisie architecturale a marqué son cachet à l'ombre des grands arbres. Ces gens-là courent pendant un mois ; ils ont beaucoup d'imagination, ils se disent tous les jours comme Archimède : J'ai trouvé. Ils pensent qu'ils seront là ou ici très-heureux ; ils pendront la crémaillère avec leurs amis ; ils cultiveront des fraises, ils cueilleront leurs salades, ils auront une fauvette et un merle. Mais rien ne dégoûte du bonheur comme le bonheur : les chercheurs et les trouveurs se sont tant bercés dans leurs rêves que, le matin venu, ils en ont déjà assez de leur maison ; ils se mettent en campagne pour en trouver une autre. Et ainsi le lendemain,

et ainsi le surlendemain, battant la campagne jusqu'au dernier champignon planté sur l'herbe.

Beaucoup de ces enragés vinrent sonner à l'hôtel habité par la duchesse. Bien que la plupart n'eussent qu'un millier de francs à hasarder pour leur saison, ils ne s'effrayaient pas de ce beau parc et de cette façade majestueuse. Les uns trouvaient l'écurie trop grande ; ils voulaient bien avouer qu'ils n'avaient que deux chevaux. Les autres la trouvaient trop petite ; ils pensaient faire courir à l'automne. Ceux-ci se plaignaient de la distribution du rez-de-chaussée, quoique ce fût un chef-d'œuvre de Vaudoyer ; ceux-là trouvaient le jardin mal dessiné, ce qui faisait dire au concierge :

— Ils se plaignent tous que la mariée est trop belle.

Bianca ne s'inquiétait pas beaucoup de ces visites. Si un indiscret pénétrait dans sa chambre, elle ne détachait pas les yeux de son livre ni de sa broderie. Le plus souvent l'indiscret voulait bien ne pas profaner le sanctuaire.

Un jour, entre deux giboulées, elle vit descendre de phaéton un homme de bonne mine, qui lui parut un locataire sérieux. Il était grand, barbu, désinvolté; il avait l'air de sortir d'une bonne maison ou de chercher une bonne maison.

Deux hommes de mine douteuse le rejoignirent dans le jardin; il leur dit quelques paroles, et les envoya voir les cuisines et les communs. Ils parlaient haut, la fenêtre était entr'ouverte. Il dit au portier que c'était ses gens, ce qui fut une explication pour Bianca.

Cinq minutes après, elle avait déjà oublié cet homme, quand la femme de chambre lui apporta sa carte, où elle lut : « Marquis de Viefville. »

— Qu'est-ce que cela me fait? dit-elle; vous savez bien que je ne reçois personne.

Mais la femme de chambre, qui avait reçu une pièce de cinquante francs du marquis, dit à sa maîtresse :

— Madame, ce monsieur est désolé de vous être désagréable, mais il désire jeter un coup d'œil rapide sur la chambre à coucher et le cabinet de toilette.

— Eh bien! qu'il jette un coup d'œil rapide.

Et la duchesse prit un plaid et descendit dans son salon. En descendant, elle rencontra le marquis dans l'escalier. Il la salua avec une grâce charmante et lui dit quelques paroles pour se faire pardonner. Il parlait bien, elle daigna presque sourire.

Ce fut tout. Les femmes les plus désintéressées s'imaginent volontiers que, dans toute action d'un homme, il se cache un sentiment d'amour. La duchesse n'était pas coquette; elle eût pris en haine toute passion nouvelle, enchaînée encore comme elle l'était dans le charme douloureux du passé; mais elle ne put s'empêcher de croire que le marquis de Vieffville voulait moins pénétrer dans la chambre pour la chambre elle-même que pour celle qui l'habitait.

En effet, celui qui aurait donné encore une pièce de cinquante francs à la femme de chambre pour savoir comment le visiteur avait étudié non-seulement la chambre, mais le cabinet de toilette, n'eût pas douté que, sous le locataire, il y avait un amoureux.

Le marquis regarda tout, la psyché, la chiffonnière, l'armoire à bijoux, le lit à estrade, les armes et les livres épars sur la table.

— Est-ce que votre maîtresse fait des armes ? dit-il en riant à la femme de chambre.

— Oh ! monsieur, c'est un jeu ; madame tire quelquefois un coup de pistolet la nuit pour faire peur aux hibous. Pour ce qui est du poignard, je ne voudrais pas en jouer avec elle.

Le marquis souleva le poignard et le pistolet comme s'il devait un jour avoir une affaire avec la duchesse.

Il promena son regard partout ; il fit cette observation que la serrurerie était bien travaillée.

— Est-ce que vous couchez près de la chambre de la duchesse ?

— Non, monsieur ; madame n'a peur de rien. Il y a d'ailleurs deux chiens qu'on lâche le soir et qui la défendent mieux qu'un régiment de cent-gardes.

Le marquis se pencha à la fenêtre, comme eût fait le beau Léandre, pour savoir s'il pourrait l'escalader un jour que sa passion lui donnerait des ailes.

— Quelle solitude! dit-il; pas une habitation, sinon ce chalet de ce côté de l'hôtel.

— La solitude c'est ce que madame aime: plus elle est seule, plus elle est contente.

Le marquis s'en alla en disant qu'il amènerait sa femme le lendemain.

— Madame, dit la femme de chambre à sa maîtresse, ce monsieur amènera sa femme demain.

— Ah! il est marié? tant mieux! dit la duchesse.

On ne parla plus du marquis. Ce fut à peine si on remarqua qu'il ne vint pas le lendemain.

— C'est étonnant, disait la femme de chambre, cet homme avait pourtant son idée, puisqu'il m'a donné cinquante francs.

La duchesse était une de ces vaillantes natures qui n'ont pas peur des vivants, mais qui, comme Turenne, ont peur des morts. Quoiqu'elle eût adoré son amoureux, quoique en songe il lui fût doux de le revoir, s'il eût donné, quand elle ne dormait pas, des signes de présence réelle, elle eût frissonné et se fût caché la tête sur l'oreiller. Elle était,

comme ces belles de nuit, insensible à la lumière, mais toujours émue au clair de la lune.

Dès que la nuit couvrait la villa, elle était atteinte par ce qu'on appelle le démon de minuit; toutes les hallucinations avaient prise sur elle. Elle avait trop nourri son esprit des ballades allemandes et des légendes du Campo Santo; le chœur des trépassés lui avait chanté ses funèbres litanies; elle avait valsé la valse infernale et elle avait dansé la danse des fantômes.

Aussi la nuit c'était bien moins sa porte qu'elle songeait à fermer que les sombres arcades de son imagination en deuil. Ses chiens aboyaient souvent sans qu'elle y prît garde; si on faisait du bruit dans la maison, elle croyait que c'était ses gens. Mais si, dans sa chambre, elle entendait bourdonner une mouche, travailler une araignée, chanter le vent, crier sa psyché, glisser une jupe, frissonner une page de livre, elle était aux abois. Il ne lui semblait pas douteux qu'une âme en peine errât autour d'elle.

Elle avait beau penser au comte de Pré-

montré, elle avait peur et se blottissait dans son lit.

Or une nuit, — il était bien deux heures du matin, — la duchesse fut réveillée par un bruit inaccoutumé. Il lui sembla qu'un oiseau de nuit battait de l'aile contre la fenêtre.

Presque au même instant, une vitre fut brisée, la fenêtre s'ouvrit, un homme se précipita et vint tomber à genoux devant Bianca en lui saisissant les mains.

— Je vous aime, madame!

Ce mot tomba sur le cœur de la duchesse comme un baiser du serpent; ce fut l'effroi et l'horreur de Lucrèce à la première caresse de Collatin.

Quoique la nuit fût sombre, un peu de lumière entra dans la chambre.

Bianca repoussa cet amoureux inattendu tout en se jetant hors du lit. D'une main elle saisit son revolver et de l'autre son poignard.

Elle dut être belle ainsi, vaillante et fière dans le danger.

L'homme voulut la reprendre dans ses bras, elle le frappa à la main d'un coup de

poignard et lui tira dans les cheveux un premier coup de revolver.

Deux autres hommes accoururent à la fenêtre, comme s'ils eussent été appelés par cette détonation.

— Ne la tuez pas, dit le chef de cette belle équipée.

Il parut se résigner à ne pas poursuivre ses galanteries, car il alla droit à l'armoire à bijoux.

La duchesse eut encore le temps de tirer un second coup de revolver qui atteignit à l'épaule un des nouveaux venus. Mais ces deux hommes s'étant jetés sur elle, l'un furieux de sa blessure, l'autre décidé à tout, elle fut roulée sur le lit, à demi étouffée par le rideau.

Pourquoi n'avait-elle pas crié? Pourquoi? C'est qu'on peut trouver la force de se défendre, mais que les battements de cœur coupent la voix dans ces moments d'angoisse. Pourquoi n'avait-elle pas sonné? Parce qu'elle était brave et qu'elle avait plus de confiance en elle qu'aux autres. Sonner, c'était perdre une seconde; elle avait senti que c'était tout perdre.

Combien resta-t-elle de temps enchaînée dans les bras impitoyables des deux hommes qui ne voulaient ni trêve ni merci? A peine une demi minute.

L'homme blessé à la main leur cria :

— C'est fini !

Il était déjà à la fenêtre, il disparut. Ses deux compagnons le suivirent de près. L'un d'eux avait saisi le revolver, le poignard était perdu dans le lit.

Bianca se releva furieuse, mais désarmée.

Vainement elle courut à la fenêtre, le dernier des trois coquins était déjà descendu.

Elle eut toutes les peines du monde à s'expliquer comment ils étaient montés, car elle ne voyait pas d'échelle.

Elle alla sonner et revint à la fenêtre. Elle revit les trois hommes au delà des bosquets dépouillés, escaladant le mur du chalet.

— C'est étrange! dit-elle en voyant sur le mur le plus grand des trois, il me semble que cet homme est le marquis de Viefville.

La lune perçant un nuage avait frappé cet homme de sa lumière.

Le valet de chambre, qui avait entendu

quelque bruit, quoiqu'il fût dans les mansardes, s'habillait tout en tremblant. Il descendit et rencontra la femme de chambre presque nue, qui n'osait faire un pas.

Bianca alluma deux bougies. Elle vit du sang à son pied.

Elle s'aperçut alors qu'elle s'était coupé le talon sur les débris d'une vitre cassée.

— Courez tout de suite! dit-elle au valet de chambre, les voleurs sont au chalet.

Le valet de chambre courut, mais il n'eut garde de courir de ce côté. Il réveilla le portier, qui s'était grisé la veille; il sortit dans la grande avenue, mais il ne se hasarda pas loin. Il avait ouï dire qu'il ne fallait jamais se mettre mal avec les voleurs, parce qu'ils se vengeaient un jour ou l'autre.

Les deux bougies montrèrent à Bianca ce qu'elle savait déjà : on avait pillé ses bijoux, les écrins étaient pêle-mêle sur le tapis. Il fallait que le voleur eût une main bien savante pour avoir si rapidement fait sa razzia.

— Il ne sait pas, dit-elle à sa femme de chambre, que je connais tous les marchands de diamants de Paris, de Londres, d'Amster-

dam, de Constantinople. Il sera bientôt pris.

La duchesse s'assit sur le lit et donna son pied à panser à la femme de chambre.

— Quand je songe qu'ils m'ont volé mon revolver! Voilà un bijou que je ne retrouverai pas.

Et après un silence :

— Dites-moi, Justine, que pensez-vous de ce marquis de Viefville qui est venu l'autre jour?

— Je pense que c'est un homme très-bien; il m'a donné cinquante francs.

Ce fut un trait de lumière pour la duchesse.

— Puisqu'il vous a donné cinquante francs, c'est qu'il voulait m'enlever ou enlever mes diamants.

## XVI

### *Monsieur de Cartouche.*

Le lendemain, le bruit se répandit dans Paris qu'on avait volé les diamants d'une duchesse étrangère, dans une villa du bois de Boulogne.

Chacun hasarda sa version : ici c'était un amant de la dame, là c'était un domestique chassé.

Des journaux donnèrent des initiales. Un seul fut bien informé : il parla du Parc des Princes, il indiqua l'heure et dit quelques mots de la parure; mais celui-là reçut un communiqué officieux d'un habitant du Parc des

Princes, qui écrivait ceci ou à peu près : A savoir que les voleurs de profession, les voleurs qui ont fait leurs humanités à Toulon, aux carrières d'Amérique ou dans la rue du Fer-à-Moulin, ne se hasardaient pas au Parc des Princes. Ils savaient bien qu'il y a là des gens toujours en éveil, braves comme le feu, armés jusqu'aux dents.

Ce à quoi *le Figaro* répondit que les vrais défenseurs du Parc des Princes, c'étaient les amoureux et les maris qui faisaient trop bonne garde les uns contre les autres pour qu'un voleur trouvât pour lui l'heure du berger.

Le préfet de police, qui connaissait la duchesse, vint la voir dans la journée, accompagné d'un juge d'instruction. Il raconta à Bianca que ce vol hardi dont elle avait été victime n'était pas le seul qui les inquiétât à cette heure. On s'était jeté à l'improviste sur un garçon de la Banque deux jours auparavant, rue de Rome, à l'heure où l'on allume les lanternes. Le préfet de police raconta encore trois ou quatre entreprises menées à bonne fin, qui indiquaient des voleurs de haute lige.

— Je n'ai pas peur, dit la duchesse.

— Je sais que vous êtes brave, reprit le préfet; mais vous avez passé un rude quart d'heure.

— Vous savez que j'en ai blessé deux?

— Avez-vous une opinion lumineuse sur vos trois voleurs?

— Mon opinion est toute faite.

Bianca présenta la carte du marquis de Viefville au préfet, qui lui dit en souriant :

— Je n'ai pas l'honneur de connaître ce voleur-là. Voulez-vous me permettre de garder cette carte?

— Je n'ai pas envie de la faire encadrer.

— Quel air avait ce galant homme?

— Oh! c'est un homme du monde; il a de hautes manières. Il était venu l'avant-veille visiter l'appartement sous prétexte d'y amener la marquise. Demandez à ma femme de chambre si c'est un homme bien élevé! Je dois confesser qu'avant de me voler il m'a fait la cour.

Et la duchesse ajouta en souriant :

— Ce n'est peut-être que par dépit qu'il m'a volé mes diamants.

Sans doute celui qui s'était donné le nom de marquis de Viefville n'était pas très-ému par ce qu'il pouvait appeler son vol de haute volée, car le soir même le préfet de police reçut par la poste cette même carte avec les trois lettres consacrées : — P. P. C. —

On chercha bien et on ne trouva pas. Malgré les cent yeux de la Justice combien de crimes inconnus ! combien de crimes impunis ! C'est qu'on n'a pas le temps de s'attarder : il ne faut pas veiller sur hier, il faut veiller sur demain.

Après la visite du préfet et du juge d'instruction, le garde du Parc des Princes vint apporter à la duchesse une croix byzantine qu'elle portait quelquefois, un bijou de famille célèbre par ses émaux. Elle baisa cette croix avec un sentiment ineffable.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, vous êtes toujours avec moi.

## XVII

*Les violettes.*

On avait trouvé la croix au pied du mur, dans le jardin du chalet.

— Sans doute en franchissant le mur elle lui sera tombée des mains, dit le garde, bien heureux de cette trouvaille.

— Non, dit la duchesse, la croix lui brûlait les mains; il n'aura pas voulu la garder. On vole des diamants, mais on ne vole pas Dieu.

Il lui vint l'idée d'aller elle-même dans le jardin du chalet. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait songé à franchir le seuil de

cette retraite désolée, où tous les arbres savaient son secret. Il lui était arrivé bien souvent d'y pénétrer par les yeux, par l'imagination, par l'âme. Elle y suivait l'image errante de celui qui l'avait tant aimée.

— Il faut que j'aille dans ce jardin, dit-elle tout à coup au garde; peut-être retrouverai-je des pierres de mon collier.

Elle ne voulait pas s'avouer tout haut qu'elle venait là pour son cœur.

— Nous avons bien cherché, dit le garde.

— Oui, mais moi je trouverai. Est-ce que la porte est ouverte?

— Oui, je vais vous montrer le chemin.

— Non, laissez-moi seule.

Bianca connaissait bien la porte quoiqu'elle n'en eût jamais franchi le seuil.

— Vous viendrez me retrouver tout à l'heure.

Elle marcha d'un pas rapide et s'égara bientôt dans le jardin du chalet.

Elle s'était enveloppée dans un long châle de l'Inde, qui cachait sa robe de chambre; elle n'avait pas pris le temps de se chausser; elle souffrait d'ailleurs du pied, mais que lui

importait de montrer ses pantoufles si quelqu'un venait à passer par extraordinaire.

Quoiqu'on fût encore en février, les premiers coups de soleil réveillaient la nature et lui donnaient je ne sais quoi d'irritant. Déjà sous les arbres à peine bourgeonnant, sur le gazon reverdi qui allait s'étoiler des mille et une fleurettes du printemps, mars éclatait dans février; la brise arrivait par chaudes bouffées, embrassements perdus qui couraient sur les arbustes.

Les âmes les plus rebelles subissent ce feu invisible que jette le ciel à la terre à toute renaissance. La duchesse, qui croyait son cœur à tout jamais frappé de mort, se sentait des aspirations pour la vie. Elle secouait du pied les herbes du jardin et respirait avec une joie inconnue. Vauvenargues n'a-t-il pas dit : « L'amour qu'on a perdu vous met sur le « chemin de l'amour qu'on trouvera. »

La duchesse croyait pourtant encore ne vivre plus que dans le passé.

Si elle s'approcha du mur mitoyen, ce n'était pas pour retrouver ses diamants; elle ne cherchait pas par là les traces des voleurs : elle y

revoyait encore le comte d'Aspremont. C'était là qu'il montait pour lui parler, c'était là qu'il avait franchi la muraille, c'était là qu'il lui jetait des fleurs. Et comme elle penchait la tête pour mieux revoir le passé, elle s'écria tout à coup :

— Oh! des violettes!

Et elle les cueillit en toute hâte, comme si elle les eût volées. Elle les respira avec bonheur et les mit dans son sein.

Quand la mort nous a séparé d'un être cher, tout ce qui le rappelle est comme une parole de lui. La musique, les fleurs, les choses sont autant de voix éloquentes qui viennent droit au cœur.

La duchesse cueillit encore des violettes. Elle en avait tout un petit bouquet, quand elle entendit marcher près d'elle.

Elle se retourna.

C'était une jeune fille toute vêtue de noir qui allait monter au chalet sans vouloir troubler la chercheuse de violettes.

Bianca fut quelque peu surprise : pourquoi cette jeune fille, puisque le chalet n'était pas habité ?

Un fiacre était à la grille, une domestique venait d'entrer qui portait une valise d'une main et un panier de l'autre.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda la duchesse; tout est mystérieux autour de moi.

Elle eut peur d'être indiscrète et marcha vers la grille, mais le garde vint à sa rencontre.

— Vous pouvez continuer vos recherches, madame la duchesse, j'ai tout conté à cette dame qui a loué le chalet.

— Eh bien ! elle doit être rassurée, si vous lui avez dit que les voleurs passent par ici.

— Oh ! les voleurs ne passent jamais deux fois par le même endroit.

— Quelle est cette dame ?

— Je ne sais pas encore son nom.

— Après cela, dit la duchesse, qu'elle s'appelle comme elle voudra, peu m'importe, puisqu'elle vient quand je m'en vais.

— Oh ! elle ne couche pas encore ici cette nuit.

Une pensée jalouse traversa l'esprit de Bianca.

— Elle est bien jolie, cette dame ! se dit-elle. M. de Prémontré la connaissait peut-

être. Qui sait si ce n'était pas une ancienne maîtresse ?

A ce moment, la dame parut sur le balcon.

— Non, dit Bianca, il m'a dit qu'il n'avait connu que des courtisanes, celle-là n'en est pas une.

Un sentiment irrésistible l'entraîna soudainement vers la nouvelle venue. Elle marcha droit au chalet et monta les premières marches, ce que voyant, l'étrangère descendit à sa rencontre.

— Madame, dit Bianca avec son beau sourire, il faut que je vous donne ces violettes, je les ai cueillies dans votre jardin, ce sont les premières de la saison, elles vous reviennent de droit.

La dame, qui avait salué, avança la main avec une bonne grâce charmante.

— Des violettes! dit-elle.

Elle avait commencé un sourire, deux larmes débordèrent sous ses cils. La duchesse qui la regardait fut surprise de ces larmes soudaines.

— Est-ce que ce bouquet, madame, vous rappelle un triste souvenir ?

— Des violettes! répéta la dame, en respirant celles qui venaient d'être cueillies, j'avais juré de n'en plus jamais toucher une seule, mais je prends les vôtres, madame, ou plutôt je veux partager ce bouquet avec vous.

Et d'une main divinement blanche et délicate, l'inconnue fit deux parts de bouquet.

— Madame, dit la duchesse, je garderai ces fleurs comme ma bienvenue ici.

Bianca saluait pour redescendre.

— Je n'ose, reprit l'inconnue, vous offrir quelques minutes d'hospitalité.

— Non, non! dit Bianca séduite par la voix, par la figure, par les mains de l'étrangère, mais je suis votre voisine, si vous voulez bien, nous nous reverrons?

— Oui, madame; j'étais venue ici pour me cacher, mais on ne se cache ni à Dieu ni à une amie.

La dame avait prononcé ce dernier mot sans le vouloir.

— Oui, une amie, dit la duchesse.

Jamais deux âmes ne s'étaient conquises si soudainement. La sympathie n'est-elle pas un éclair?

— Voulez-vous me dire votre nom? demanda Bianca à cette amie inespérée en lui donnant la main.

— Mon nom! je n'en ai plus. Je suis morte pour tout le monde, appelez-moi Violette, puisque vous m'avez donné des violettes.

— Et puisque vous avez deux yeux qui sont deux violettes.

## XVIII

### *Les deux douleurs.*

Le soir, la duchesse de Montefalcone, qui avait jeté sur sa table ce qui lui restait des violettes cueillies dans le jardin du chalet, les reprit dans sa main et les respira en songeant aux beaux yeux de sa voisine. Il lui sembla qu'elle respirait l'amitié, un de ces doux parfums que répand l'âme chaque fois qu'un sentiment y fleurit. Bianca était heureuse, quoiqu'elle adorât sa solitude, quoiqu'elle eût refusé de revoir ses amies parisiennes, — amies nées d'un caprice, qui sourient un instant et qui s'effacent comme les heures, —

d'avoir rencontré un cœur sympathique éclairé par ces beaux yeux qui lui parlaient du ciel.

Quand on a été frappé dans le passé, on ne rouvre les portes du passé que pour évoquer de douces images, mais on ne veut pas recommencer la vie dans le même cortége; on voudrait, par une métamorphose soudaine, s'envoler dans un autre monde. Voilà pourquoi tant de personnes voyagent pendant leur deuil. Elles fuient la maison de la mort, espérant retrouver la vie dans les pays inconnus; mais elles sont étrangères partout, parce que, dans le voyage, on passe et on ne bâtit pas. Le proverbe musulman dit : « Dès que la maison est achevée, la mort y prend quelqu'un. » C'est la loi de la vie, mais pourtant, c'est dans la maison qu'est le bonheur.

Bianca s'était sentie revivre ce jour-là, par la vertu du printemps et par la vertu de l'amitié : deux renaissances qui couraient généreuses dans son âme. Elle regrettait presque de quitter le Parc des Princes. Qu'est-ce que la vie, sinon l'amitié dans l'auréole des beaux jours, quand l'amour n'est plus là?

Quand Bianca se déshabilla, elle respira encore l'odeur des violettes en dégrafant sa robe. C'était les premières qu'elle eût cueillies et qu'elle eût cachées dans son sein. Elle inclina la tête pour les mieux respirer; une vague volupté lui monta à la tête et fit battre son cœur plus fort. Elle était devant sa psyché, elle se regarda ; elle avait rougi, elle prit les fleurs dans son corsage et les porta à ses lèvres avec un flux d'amour : il lui semblait que toutes les vagues de sa vie lui montaient à la figure et roulaient sur son cœur.

On a beau boire ses larmes, on n'éteint jamais la soif de vivre.

— Ah ! si elle était là, dit la duchesse.

Si elle eût été là, cette amie inespérée ! comme elle se fût jetée dans ses bras, comme elle lui eût conté son chagrin, comme elle l'eût appuyée sur ce cœur frappé presque mortellement !

Le lendemain vers midi, la femme de chambre vint dire à Bianca que la dame qui avait loué le chalet demandait à lui parler.

La duchesse courut au devant d'elle avec une effusion tout italienne :

— Ah ! comme je m'ennuyais de ne pas vous voir ! Béni soit Dieu, montez bien vite, j'ai tant de choses à vous dire !

La jeune femme monta silencieusement. Quand elle fut dans la chambre de Bianca, — car à cette heure, c'était la seule pièce où il y eût du feu, et la duchesse n'avait pas craint de recevoir l'étrangère intimement, — elle lui dit, en s'efforçant de vaincre sa timidité :

— C'est moi qui ai à vous parler. Hier, madame, dans un mouvement d'expansion, je vous ai dit : « Appelez-moi Violette, puisque je n'ai plus de nom. » Je me hâte de venir vous prier de me garder le secret.

La duchesse regardait sa voisine avec une vive surprise.

— Si je ne suis pas morte, plaignez-moi, c'est que je n'ai pas eu le courage de mourir, et cependant, Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour le tenter. Je vous conterai un jour mon histoire. C'est triste. Aujourd'hui, je vous dirai seulement quelques mots de ma vie pour vous faire comprendre combien mon secret est sérieux.

La duchesse supplia sa voisine de lui ouvrir son cœur.

— Parlez, madame, lui dit-elle; moi aussi je vous conterai mon chagrin.

Bianca et sa voisine s'étaient assises devant la cheminée. La jeune inconnue commença ainsi :

— J'étais condamnée avant de naître. Ma mère qui était de la grande famille des Parisis, fut séduite avant son mariage. Elle eut honte de moi, elle jeta mon berceau dans le gouffre de Paris, je fus recueillie par sa femme de chambre qui fut ma vraie mère, puisque c'est elle seule que j'ai connue, puisque je n'ai été aimée que par elle. Elle m'avait enseigné la vertu. C'était une âme d'élite qui avait appelé Dieu sur nous. Nous vivions de notre travail. Je faisais des fleurs : vous voyez que j'étais prédestinée pour m'appeler Violette. Ma mère d'adoption mourut. Un homme passa sur mon chemin. Pourquoi l'aimai-je? Si je vous dis son nom, vous le comprendrez peut-être : c'était le duc Octave de Parisis.

— Oui, dit Bianca. Je ne l'ai pas vu, mais toutes les femmes m'ont parlé de lui.

— Je n'avais aimé que ma mère avant lui, je ne croyais pas que l'amour fût une comédie, — hélas! quel drame pour moi. — Cet amour, qui est aujourd'hui mon désespoir, m'a permis pourtant quelques semaines de bonheur, — des siècles! Ce fut M. de Parisis qui me donna le surnom de Violette. Pauvre petite violette qu'il a foulée du pied. Tout à coup l'abandon, cette autre mort, m'a frappée. Je ne vous dirai pas tous mes chagrins. Ma première amie a été ma rivale. C'était mademoiselle de La Chastaigneraye, c'était ma cousine, comme Octave était lui-même mon cousin. Mais alors, je n'étais pas de la famille; il a fallu que ma mère mourût pour me reconnaître, — et quelle mort!

La duchesse serra la main de Violette.

— Je sais un peu toute cette histoire.

— Oui, il y a eu un procès scandaleux qui a retenti. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que ma cousine de La Chastaigneraye aimait Parisis comme je l'aimais moi-même, à en mourir. Elle en serait morte. Peut-être m'aimait-il encore; c'était le plus étrange des hommes, toujours dominé par ses passions,

aimant toutes les femmes et croyant n'en aimer jamais qu'une seule. J'ai trouvé tout simple de me sacrifier à Geneviève. Qu'était-ce que ma vie? Un calvaire! Combien de stations déjà dans la douleur! Je partis pour l'Espagne, décidée à en finir, mais ne voulant pas me tuer près de Geneviève qui en eût été trop attristée. Mourir loin, c'est déjà mourir dans l'oubli. Qu'est-il arrivé? C'est qu'une fois en Espagne, le courage m'a manqué. Etait-ce la crainte de Dieu ou la peur de la mort? Je ne sais. Mais chaque fois que je mettais la pointe du poignard sur mon cœur, le poignard me tombait des mains.

— Pauvre fille! je comprends cela, murmura Bianca.

— Il y a deux manières de mourir. J'entrai au couvent, où grâce à mes charités je trouvai de hautes sympathies. Je me confessai à un prêtre, en lui disant qu'il me fallait à tout prix envoyer en France mon extrait mortuaire. Ma mort était le salut de M. de Parisis et de mademoiselle de La Chastaigneraye, puisque, moi vivante, ils ne voulaient pas s'épouser. Le prêtre me comprit. J'étais à Madrid, il

alla à Burgos où il arrangea tout à force d'argent. Je ne comptais pas. Cette triste comédie trompa tout le monde; mon cousin et ma cousine se marièrent, et je recueillis la joie de mon sacrifice.

— C'est beau ce que vous avez fait là !

La duchesse embrassa Violette.

— Oh ! ne dites pas cela, car je manque toujours de courage. J'aurais dû achever de mourir à Madrid parmi les religieuses, au pied de l'autel. Mais rien ne peut apaiser mon cœur, pas même l'espoir en Dieu. Je suis revenue en France, pour me cacher dans un couvent de Paris, comme si Dieu était plus doux ici que là-bas. Je suis allée au refuge Sainte-Anne, croyant oublier au milieu de toutes ces pauvres filles repenties. J'étais moi-même une pécheresse. Eh bien ! là encore je n'ai pu m'enchaîner à Dieu. Voilà pourquoi vous me voyez ici, voilà pourquoi j'ai loué ce chalet perdu sous les arbres, jusqu'au jour hélas ! où le souvenir de ma passion me chassera ailleurs.

Violette cachait ses larmes.

— La colère de Dieu nous a tous frappés.

Nous avons tous été emportés dans la fatalité du drame de la vie. Le premier rôle était joué par mon cousin Octave de Parisis ou plutôt don Juan de Parisis. Toutes les femmes du beau monde raffolaient de lui, peut-être parce qu'il ne les aimait pas, à coup sûr parce qu'il était beau, parce qu'il était brave, parce qu'il était spirituel comme pas un. Imaginez un homme magnifiquement doué, du moins à la surface, un enfant gâté de la nature et de la société. Combien de femmes ont voulu vivre pour lui, combien de femmes sont mortes pour l'avoir aimé! Il a créé des pécheresses et des repenties : hélas! ce n'est pas par lui que la rédemption leur est venue. Mais enfin, il a été horriblement puni de tous ses bonheurs par la mort la plus tragique qui puisse frapper un homme de cœur, car il avait beau rire des saintes duperies de l'amour, il vivait lui aussi par le cœur.

— Rappelez-moi l'horrible fin de cette histoire.

— Le marquis de Fontaneilles s'imaginant frapper sa femme dans le lit du duc de Parisis, frappa la duchesse de Parisis. Et, comme

la justice humaine est presque toujours une ironie, dans le duel nocturne, le duel à mort qui s'ensuivit, M. de Fontaneilles tua Octave.

Avant de mourir, le duc de Parisis avait vu passer les douces et funèbres images de toutes les femmes qu'il avait sacrifiées à ses passions d'un jour. Combien d'héroïnes romanesques couchées dans le tombeau, qui l'accusaient dans le silence de leur épitaphe, comme la belle comtesse d'Entraygues! De toutes celles qu'il avait aimées, il ne reste debout — je ne parle pas de moi — que la marquise de Fontaneilles, toute défigurée par les éclats d'une glace qu'un coup de pistolet avait jeté sur ses joues, — terrible punition d'un adultère qu'elle avait failli commettre.

— Et qu'est-elle devenue?

— Je ne l'ai pas revue.

— La pauvre femme! dit la duchesse.

Elle pensait que la marquise de Fontaneilles avait été frappée comme elle dans son amour, sans espoir de lendemain.

— Oui, la pauvre femme, dit Violette. Mais je suis plus malheureuse encore, parce

que j'ai aimé plus profondément. Et que plus je vais dans la vie, plus je suis malheureuse.

— Je vous consolerai, dit la duchesse.

Et avec une expression d'amère tristesse :

— Et vous, Violette, vous me consolerez.

Mais ce n'est jamais une femme qui console une femme des peines de cœur, même quand toutes les deux ont souffert de l'amour.

A Paris, une femme ne se console d'un amour qui s'en va que par un amour qui vient.

## XIX

### *Antonia*

On a vu que cette pauvre âme inquiète de Violette avait toujours cherché Dieu et n'avait jamais trouvé que Parisis, même après sa mort. Il y a des amours qui n'ont qu'une saison, il y a des amours qui sont toute la vie. Cette fatale image de son cousin l'avait brûlée vive. Vainement elle pleurait pour éteindre les flammes, mais les flammes remontaient plus haut que ses larmes. Elle qui se croyait sanctifiée par le sacrifice et par la prière, elle éprouvait toujours une chaste volupté à vivre de son amour passé. Octave de

Parisis avait beau être couché dans la tombe, il avait été si vivant qu'elle voyait toujours ce charmant sourire qui passait comme une âme sur sa figure. Les morts ne meurent pas tout à fait pour ceux qu'ils ont aimé ou pour ceux qui les ont aimés. Comme le soleil qui vient de se coucher dans l'Océan, ils répandent encore de vives lumières si on se tourne vers eux. Il semble que leur âme colore toujours les chers souvenirs comme le soleil disparu colore encore les nuages à l'horizon.

Quelques jours après les funérailles d'Octave de Parisis et de Geneviève de la Chastaigneraye, quand elle eut versé toutes ses larmes et toutes ses prières dans la chapelle du château, Violette dépouilla son habit de sœur de charité et revêtit une longue robe de deuil en disant qu'elle ne la quitterait plus que pour mourir tout à fait. C'était comme un linceul noir qui recouvrait son pauvre cœur blessé mortellement.

Elle décida qu'elle irait se cacher à Paris, le seul pays du monde où on se cache bien, sous le nom de madame de Pernand. Qui la reconnaîtrait dans sa pâleur et à travers le voile?

Elle voulut revoir ce triste château de Pernand où toute malheureuse qu'elle fut elle avait espéré encore. Il lui sembla d'ailleurs que sa mère, elle aussi, avait besoin de prières et de larmes.

Violette alla donc au château de Pernand où le curé faillit se trouver mal en la reconnaissant. Il avait tant dit de messes pour le repos de son âme !

Il lui présenta cette petite Italienne que lui avait confiée pour écolière le duc de Parisis, quand ce n'était encore qu'une bohémienne courant la France en compagnie de Napolitains jouant du violon et de la cornemuse.

Violette comprit que le duc de Parisis, qui perdait toutes les femmes, avait voulu en sauver une. Mais par malheur Antonia était toujours en rébellion contre le bien.

— J'y perds mon latin, dit le curé. Cette petite sauvage se révolte contre mes sermons. J'ai beau lui donner l'Évangile à lire, je la trouve toujours avec un roman.

Et le curé de Pernand raconta que ce démon-là avait pourtant quelque chose des anges. Elle jouait de l'orgue à l'église, elle chantait

des cantiques, elle était l'amie de tout le monde, mais elle faisait des niches à messieurs les marguilliers.

Violette fut ravie de cette figure à la fois douce et mutine, encadrée de beaux cheveux noirs irrités comme des serpents.

— Voulez-vous venir avec moi ? dit-elle à Antonia.

Violette avait le charme ; tout le monde se laissait prendre à cette adorable figure qui était comme un sourire du Ciel.

— Oh ! oui, s'écria Antonia en levant les bras comme si elle voulait embrasser Violette.

— Eh bien ! je vous emmène.

Et Violette embrassa Antonia.

On se promena dans le parc; on parla des pauvres. Antonia n'écoutait qu'à demi, cueillant des fleurettes ou effeuillant les branches. Tout à coup elle poussa un cri.

Elle s'était jetée à terre.

Violette se pencha vers elle et la vit qui saisissait une vipère.

— Voyez, dit Antonia, elle allait vous piquer parce que vous l'aviez effleurée du pied.

— Grand Dieu ! dit Violette qui voyait la vipère vivante, jetez-la donc.

— N'ayez pas peur, dit Antonia, je la tiens bien.

Elle serrait la tête de la vipère entre l'index et le pouce.

Le curé cachait mal sa frayeur, mais Antonia riait.

— Je connais les vipères, dit-elle. Voyez comme elles ont peur de moi !

Disant ces mots, elle lança violemment celle qu'elle tenait à la main contre le tronc d'un arbre.

— Voyez, reprit-elle, voilà comme je les envoie, sans confession, dans le royaume des taupes!

Le curé se signa, Violette embrassa une seconde fois Antonia.

— J'aime qu'on soit brave, dit-elle; vous m'avez peut-être sauvé la vie, je veux vous sauver de l'enfer, puisque M. le curé dit que vous irez tout droit.

Voilà comment Antonia était devenue l'amie de Violette.

Elle devint bientôt l'amie de la duchesse. Il

sembla à Bianca qu'elle retrouvait en elle sa belle Italie.

— Quand je vous embrasse, lui dit-elle un jour, je respire le parfum natal.

— Eh bien! dit Violette, je vous donne Antonia pour huit jours. Elle s'ennuie au Parc des Princes. Elle s'amusera à Paris tout en vous amusant.

— C'est dit, s'écria la duchesse. Antonia sera ma petite Cendrillon. Elle me jouera du piano, elle me chantera des airs napolitains.

— Moi, dit Antonia, je veux être à toutes les deux.

Et comme un enfant gâté, la jolie fillette, déjà grande fille, caressait Violette et Bianca avec adoration.

# XX

## *La vie des lèvres*

Bianca et Violette se virent tous les jours. La duchesse, à son tour, avait ouvert son cœur et son roman à la jeune fille. Elle lui avait tout dit. Il y a des âmes qu'on reconnaît loyales à première vue ; la duchesse n'eut pas peur d'être jamais trahie par Violette.

Cependant l'heure était venue pour Bianca de quitter le Parc des Princes.

Elle avait loué un hôtel avenue des Champs-Élysées, décidée plus que jamais à vivre à Paris, soit que la tombe du comte de Prémon-

tré fût pour elle un point d'appui sur la terre comme elle était une pierre d'attente dans la mort, soit qu'elle eût maintenant peur de porter sa douleur dans la vaste solitude du lac Majeur, soit enfin que Violette, qu'elle était bien décidée à voir toujours, fût un charme qui l'arrêtât.

Aussi promit-elle à la jeune fille de venir souvent rêver avec elle au chalet.

Elle prit quelque plaisir à l'ameublement de son hôtel. Elle avait le haut goût des meubles de style, des tableaux, des tapisseries, des bustes, des porcelaines, des étoffes, des mille expressions du luxe moderne qui n'est beau que par le luxe ancien.

Si l'hôtel n'appelait pas les yeux par sa façade, il les ravissait par toutes les beautés sévères et toutes les féeries de l'intérieur.

Violette, qui se cachait toujours, y venait çà et là, le soir, bien sûre de ne trouver personne chez son amie. Pour la centième fois chacune d'elles rouvrait son cœur. A onze heures les chevaux de la duchesse reconduisaient l'exilée; quelques fois Bianca accompagnait son amie. Comme elle n'allait pas au

Bois dans le jour, il lui semblait bon de le traverser la nuit, quand la nature impatiente, troublée par toutes les cavalcades, assourdie par le roulement des voitures, profanée jusqu'en ses sentiers les plus discrets, reprend possession d'elle-même, écoute le merle et le rossignol, secoue avec les derniers grains de poussière les parfums affadis de la poudre de riz, et répand dans les brises nocturnes les vertes senteurs de ses pousses fécondes.

Toutes ces poésies bocagères de minuit étaient bien un peu gâtées par les mélodies des canards amoureux qui traversaient le lac, vrais Héros et Léandres, mais cette note même ne choquait pas la duchesse. C'était l'âme embourbée qui répondait aux symphonies aériennes.

Il arriva qu'un jour après avoir lu, respiré ses fleurs, refait sa coiffure, la duchesse s'avoua qu'elle s'ennuyait. Elle ouvrit sa fenêtre et passa sur son balcon.

C'était l'heure où tout Paris fuit vers le Bois en toute hâte comme s'il allait trouver là-bas le souverain bien. Ceux qui vont au Lac ont je ne sais quoi de souriant comme l'espérance ;

il semble que quelqu'un ou quelque chose les attende là-bas.

— En vérité, dit la duchesse, tous ces gens-là ont l'air heureux.

Et après un instant de réflexion :

— Moi aussi, j'irai au Lac.

Elle se rappela cette belle journée où Prémontré avait embrasé ses cheveux d'un baiser. Il lui sembla qu'elle sentait encore les flammes courir autour d'elle.

— Non, dit-elle, le feu est éteint. Qui le rallumera ?

A cet instant, elle vit le comte d'Aspremont qui conduisait un mail-coach avec la grâce altière d'Apollon conduisant le char du Soleil.

Elle se rappela qu'en plus d'une rencontre lui et elle s'étaient regardés profondément comme des gens destinés à se voir de plus près.

Ce jour-là, ils se regardèrent encore d'un œil vif et pénétrant.

— Il ressemble à Prémontré, dit Bianca.

Elle soupira.

— Non, reprit-elle, c'est mon cœur qui me trompe.

# LIVRE III

## UN ROMAN SOUS LE BALCON

*Dans la première passion, la femme aime l'amant; dans la seconde elle aime l'amour.*

***

*Le luxe dépasse les ressources de chacun. Le superflu est devenu le nécessaire, et ce superflu, on le prendra, s'il le faut, dans le coffre-fort du voisin. C'est un travers général : nous vivons tous dans une ambitieuse pauvreté. Pourquoi ne pas le dire : on ne fait plus rien qu'à coup d'argent.*

Juvénal.

*L'âme ne trouve rien en elle qui la contente. C'est ce qui la contraint à se répandre au dehors. Il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.*

Pascal.

*Le naturel abandonné à lui-même, et qui n'a rien reçu de l'art, a quelque chose de brut et de rustique : l'art trop recherché, qui l'emporte sur le naturel, lui donne quelque chose d'affecté. Mais si l'ornement et la culture extérieure se joignent avec une sage économie à la candeur de la nature ; si, sans effort et sans défaut, ils se balancent avec une aimable variété, il en résulte la perfection de l'homme poli. C'est ainsi que, dans le corps, la beauté n'est autre chose que l'élégante et juste proportion des formes jointe à l'aimable vivacité du coloris.*

CONFUCIUS.

*Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord : celui des lois, celui de la religion et celui de l'honneur.*

MONTESQUIEU.

*Et le tribunal de l'opinion publique, cour d'appel qui a encore sa cour de cassation ?*

...

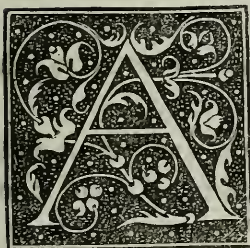
*La plus sérieuse occupation de l'homme est de deviner la femme.*

CRÉBILLON II.



# I

## *Comment on fait des amis à Paris.*




l'heure du dîner, deux jeunes gens qui ne s'étaient jamais vus, un blond très-vif et un brun très-accusé, entrèrent en même temps un jour au Grand Hôtel. Le premier entr'ouvrit la porte du salon d'attente, se retourna à demi et dit au second avec cette froide politesse qui est la marque des hommes bien élevés :

— Entrez, monsieur.

Le jeune homme qui suivait s'inclina sans vouloir passer. Il se nommait Achille Le Roy,

tête de Basque fine et fière, œil de feu, dents de loup. Il était né dans les montagnes des Pyrénées; il venait se perdre ou se retrouver à Paris. Il y apportait une volonté de fer, une bravoure à toute épreuve et une saveur sauvage qui était son charme le plus vif.

Quelques secondes après, les deux jeunes gens se trouvaient assis à côté l'un de l'autre sans l'avoir voulu, à la table du milieu, dans un groupe d'étrangers.

— Pardieu! dit celui qui avait entr'ouvert la porte, c'est une bonne fortune pour moi, monsieur, de dîner à côté d'un Parisien.

Et tous les deux se saluèrent avec un sourire à peine exprimé.

— Parisien! je le suis bien peu, dit Achille Le Roy, en passant sa carte. J'ai un nom français, mais j'ai peur d'être Espagnol.

ACHILLE LE ROY

Étudiant en médecine.

*Hôtel de Bade.*

— Il n'y a plus qu'un peuple, dit le jeune homme blond. Espagnols, Italiens, Français, c'est tout un. Mais ces étrangers du Nord et du Sud c'est l'invasion des barbares. Ils connaissent mieux que nous-mêmes le Paris de l'heure présente ; ils en parlent tous avec une abondance de cœur qui me désespère ; ils me mettent à la porte de chez moi. Comme disait l'ancien : « Quand je suis avec les Athéniens j'accorde mon esprit pour être au diapason, mais quand je suis avec les barbares je brisc les cordes. »

Achille Le Roy, qui de prime abord n'écoutait qu'à demi, l'œil égaré çà et là, se tourna vers celui qui parlait. Il le regarda avee quelque surprise et quelque curiosité. Il comprit, dans le jeu intelligent de ses yeux, qu'il avait devant lui une individualité, un caractère, un homme.

Un homme dans une période effacée comme la nôtre où toute originalité disparaît, c'est déjà un spectacle.

Et pourtant cet homme n'eût fait retourner personne sur son chemin, si on eût dit son nom. Il n'était ni ministre, ni conseiller d'État,

ni sculpteur, ni peintre, ni poëte; il n'avait pas écrit un premier-Paris, ni concouru pour un prix de vertu. Il ne s'était ni enrichi ni ruiné à la Bourse; il n'avait fait courir ni à Chantilly ni à Longchamp; il n'avait pas payé les diamants de mademoiselle Fleur-des-Rues; il ne s'était pas battu en duel avec un chroniqueur ni avec un « crevé ».

— Puisque je sais votre nom et votre pays, dit le jeune homme blond, permettez-moi de me présenter à vous.

Et le jeune homme remit sa carte à Achille Le Roy.

ADOLPHE DE LA CHANTERIE

Étudiant en droit

*Rue Servandoni, 8*

— Bravo! dit Achille Le Roy, voilà un nom nouveau. Je vous dirai franchement que j'avais peur de tomber sur une de ces demi-célébrités qui sont le désespoir des

grands esprits. Vous savez, ces quasi-artistes, quasi-hommes de plume, quasi-philosophes, quasi-hommes d'État. Vous savez, ceux dont on dit : « Le célèbre M. Trois-Étoiles ». Dieu soit loué, vous n'êtes pas plus connu que moi; vous avez droit à toute mon estime, puisque vous n'avez encore fait ni un mauvais livre, ni un mauvais tableau, ni une mauvaise action. Nous sommes encore des spectateurs dans la vie, ne montons sur le théâtre que pour jouer les grands rôles.

— Vous avez bien raison; l'inconnu est, après tout, la vraie force. Il faut se révéler tout d'un coup ou jamais. Dans les arts, dans les lettres, à la tribune, il faut que les commencements soient des coups de maître; la vraie tribune, c'est la table de Camille Desmoulins au Palais-Royal; le vrai début d'un grand artiste, c'est l'ange que peint Léonard de Vinci dans un tableau de son maître, ce qui fait renoncer Verocchio à la peinture. Et l'homme de plume! il devrait toujours débuter par *le Cid*.

— *Le Cid*, un chef-d'œuvre éblouissant: ce qui n'a pas empêché l'Académie de trouver

des taches au soleil. Donc, puisque nous avons tous les deux l'inappréciable bonheur de n'avoir encore rien fait ni rien dit, puisque nous sommes peut-être les hommes et les oracles de l'avenir, donnons-nous la main.

Et les deux jeunes gens se donnèrent une de ces cordiales poignées de main qui sont comme un battement de cœur, qui marquent une date, qui scellent une amitié.

— Où nous verrons-nous?

— Qu'importe. Paris est une grande maison qui appartient à tout le monde. Le boulevard est le salon universel où l'on se retrouve tous les soirs.

— Le salon pour les uns, le lupanar pour les autres, le fumoir pour tout le monde.

Achille Le Roy demanda une bouteille de vin de Champagne frappé en repoussant son verre de vin rouge.

— Ce vin rouge est détestable, reprit-il. On a bien raison de dire *faire du vin*. Celui-ci n'a jamais jailli des vignes. On dîne mal ici.

— Je suppose que ce n'est pas pour bien dîner que vous êtes venu au Grand Hôtel? Et pourtant voyez ce menu?

— Dieu m'en garde! s'écria Achille Le Roy. Vous savez déjà mes principes : si je sais le menu, je n'ai plus faim; si la femme me dit son histoire, je ne l'aime pas; si je sais le chemin, j'en prends un autre. C'est la première fois que je dîne ici, mais je ne prendrai pas souvent le même chemin.

— Après tout ce rosbif n'est pas trop invraisemblable.

— On avait comparé ces dîners aux festins de Paul Véronèse!

— Où l'eau se change en vin. Ici, c'est le vin qui se change en eau. On appelle cela le dernier mot de la civilisation. Nous dînerons mal, mais nous trouverons ici d'excellents cigares. Que voulez-vous? la vie n'est plus qu'un cigare : un peu de feu, beaucoup de fumée.

— Voulez-vous me faire la grâce de boire du vin de Champagne?

— Oui; c'est le vin des jeunes. Louis XIV n'a bu que du vin de Champagne sous La Vallière et sous Montespan. Avec le vin de Champagne toutes les victoires du roi-soleil. Madame de Maintenon est venue nouer sa

coiffe hypocrite sur Phébus. Il s'est mis dévotement au vin de Bordeaux, il a révoqué l'édit de Nantes, il a abandonné toutes ses conquêtes et le roi-soleil s'est enseveli sous sa perruque. Buvons du vin de Champagne!

On leva son verre et on but à l'avenir.

— Permettez-moi une question insidieuse, dit Achille Le Roy.

— Faites. Je ne suis pas un sphinx.

— Pourquoi êtes-vous venu dîner ici? Puisque vous êtes du pays latin, pourquoi diable vous aventurer à cette table d'hôte, quand vous en avez de plus panachées vers le Panthéon?

— Parce que j'ai voulu voyager. Quand j'ai un quart d'heure d'ennui tout parisien, je change d'horizon; je ne prends pas le chemin de fer, je viens ici : je me crois au bout du monde, en Russie, en Amérique, en Cochinchine; voyez plutôt.

Adolphe de La Chanterie montra du doigt des Russes, des Mexicains, des Indiens, des Turcs, des Chinois.

— Moi, dit Achille Le Roy d'un air rêveur,

je suis venu dîner au Grand Hôtel pour faire mon entrée dans le monde.

— Eh bien! l'univers a les yeux sur vous. Voyez!

En effet, on regardait beaucoup Achille Le Roy.

Il fixa une jeune femme qui était à la même table, presque en face de lui. Elle le fixa aussi avec un de ces sourires voluptueusement cruels qui sont l'expression de la vraie femme, — regard de colombe et de serpent, — œil fascinateur de l'oiseau de proie, — abîme de rayons et de ténèbres.

C'était la duchesse de Montefalcone.

Pourquoi dînait-elle au Grand Hôtel — à la table d'hôte — comme une simple mortelle?

Elle était avec la marquise Firini et sa sœur, qui étaient descendues au Grand Hôtel. Elle était venue ce jour-là un peu tard pour les voir. On l'avait retenue à dîner, on s'était fait une fête d'être au spectacle de la table d'hôte.

Mal dîner, mais rire de ses voisins, c'est un bon repas.

— Aimer cette femme, dit Achille Le Roy, c'est devenir Dieu.

— Comme vous y allez! Et si elle ne vous aimait pas?

— On retomberait du ciel. Mais c'est déjà beaucoup d'y être monté.

— Allons, allons, vous buvez trop de vin de Champagne.

— N'est-elle pas divinement belle?

— C'est, dit Adolphe de La Chanterie, beaucoup de dessin sous le pastel. C'est fabuleux comme toutes les femmes d'aujourd'hui savent peindre; ni Baudry, ni Cabanel, ni Diaz n'arriveraient à cette harmonie de touches délicates. Voyez comme ce grain de beauté est vraisemblable!

— Vous voyez mal. Tout cela est vrai, le teint comme le grain de beauté. La nature est encore le meilleur peintre.

— Qu'est-ce que cette femme?

— Qu'importe, si c'est une femme.

Pourquoi la duchesse, qui pleurait encore avec de vraies larmes Charles de Prémontré, s'amusait-elle à jeter l'amour dans ce jeune cœur?

C'est qu'une femme obéit à sa destinée, c'est qu'une femme a toujours des visions de son second amour dans les souvenirs du premier.

Achille Le Roy avait d'ailleurs frappé vivement la duchesse par l'expression de sa figure. Il y a des têtes qui s'imposent et qui se gravent dans l'âme comme par l'eau-forte.

Bianca n'avait si bien regardé Achille Le Roy que parce que lui-même l'avait inquiétée par un regard impertinent.

Mais de beaux yeux sont-ils jamais impertinents quand d'ailleurs ils expriment l'admiration?

La duchesse fut presque effrayée d'avoir bravé à plusieurs reprises un pareil regard, qui disait audacieusement : « Je ne te connais pas, mais je t'aime; tu es loin de moi, mais je répands mon âme sur toi. »

## II

*Le chercheur d'or.*

Le lendemain, Achille Le Roy était éperdument amoureux de la duchesse, mais où était-elle ?

Il la chercha de son œil d'aigle partout où il y avait des femmes. Il ne la trouva pas.

— Si Dieu me l'a montrée, dit-il, c'est que l'amour me la donnera.

Achille Le Roy ne doutait pas de lui. Sa foi faisait sa force.

Il se promena aux Champs-Elysées. Il prit un fauteuil sur la grande avenue et assista en

spectateur à cette comédie du luxe qui recommence tous les jours plus éblouissante.

Il ne comprenait pas.

D'où vient tout ce monde? Qui donc paie ces chevaux et ces robes?

Il avait vu par les journaux le nom de quelques riches, grands seigneurs ou financiers; il s'imaginait trouver cent équipages. Mais qui donc possédait ces milliers de carrosses de toutes les formes, se croisant, se dépassant, se bravant, se caressant, tout un kaléïdoscope?

— Quoi! dit-il, je verrai passer toutes ces voitures, et je marcherai à pied! Je verrai passer toutes ces femmes, et je ne paierai pas leurs robes! Je verrai se jouer toute cette comédie, et je n'y jouerai pas un rôle!

Il se leva agité et fiévreux. Le diable l'avait conduit sur la montagne et lui avait montré toutes les splendeurs du péché : les joies de l'amour, les joies de l'argent, les joies du luxe.

— Et mon père m'a promis mille francs par an pour faire figure ici!

Il ne comptait pas la poignée d'or que lui avait donné sa mère.

Il comprit qu'il avait à peine de quoi vivre un jour de la haute vie parisienne.

— Ah! si je pouvais vendre mon âme au diable! s'écria-t-il.

On vend toujours son âme au diable. Depuis que la philosophie a chassé les ténèbres, on s'imagine que le diable n'est plus là. On ne voit plus le preneur d'âmes, comme dans les visions du moyen âge, mais le diable est toujours là. Aussi Achille fut-il encouragé dans cette belle idée de vendre son âme. Il devait y avoir à Paris des marchands d'or qui prenaient hypothèque sur la jeunesse.

— Oui, s'écria Achille de plus en plus exalté, vivre seulement six mois dans ce carnaval parisien, c'est vivre de toutes les forces de son cœur et de son esprit. C'est brûler Rome, comme Néron, pour jouir d'un beau feu d'artifice. Eh! qu'importe, si on a eu les grandes émotions?

Le démon avait sa proie, Achille avait donné son âme au diable.

Comme il avait une main dans sa poche, il remuait les derniers louis de sa mère. Il en prit quelques-uns et les regarda. Jamais le

spectacle de l'or n'eut une action plus vive sur le cœur.

— Non ! dit-il, je ne ferai pas cela ! Non, je n'engagerai pas ma part du champ sacré.

Et il respira avec joie comme si l'air vif de la montagne fût venu jusqu'à lui. Il reprit le chemin de l'École de médecine.

Mais le démon de Paris, le démon du luxe, le démon de l'amour le ressaisit par une plus vive étreinte : il vit passer dans une calèche à huit ressorts et à quatre chevaux la duchesse de Montefalcone.

Il dit encore comme la veille :

— Aimer cette femme, c'est devenir dieu. O démon ! je suis à toi et je te donne mon âme.

Il vit apparaître dans son imagination la figure sévère de son père, la figure éplorée de sa mère et de sa sœur ; il vit se dessiner ce vieux clocher éloquent qui se profilait sur la neige des montagnes et montrait Dieu du doigt, selon la parole du poëte anglais.

— Des contes d'enfant ! dit-il avec impatience. Je suis un homme.

Achille Le Roy foulait déjà d'un pied dédai-

gneux ses adorations du passé, comme l'enfant cruel qui tue les oiseaux à l'heure où ils vont chanter, quand il vit venir à lui son compagnon de la veille.

— Eh bien ! lui dit Adolphe de La Chanterie, vous voilà au spectacle, mais vous aimeriez mieux être sur la scène que dans la salle.

— Oui, dit Achille Le Roy, je ne demande qu'à jouer un rôle.

— Le théâtre est si cher pour ceux qui jouent cette comédie-là.

— Il ne sera pourtant pas dit que deux hommes intelligents comme vous et moi, nous vivrons en spectateurs passifs en ne ramassant que les miettes de la table, avocat et médecin.

Adolphe de La Chanterie soupira.

— Il y a un an que je me dis cela. Tous les matins, je sors mon esprit du fourreau, mais la lame s'use et se rouille à ne rien faire.

— Le monde est aux avocats.

— Oui, aux avocats cinquantenaires. Je veux m'asseoir jeune au festin de la vie.

— Si nous étions au moyen âge, nous pour rions vendre notre vie au diable.

— Oui, mais aujourd'hui le diable n'en voudrait pas.

— Au moyen âge, Dieu et le démon vivaient près de nous. Depuis la Déclaration des droits de l'homme, Dieu et le démon nous ont abandonnés à nos inspirations. Nous sommes majeurs, mais nous n'en sommes pas plus sages.

Adolphe de La Chanterie s'était assis à côté d'Achille Le Roy. Ils regardaient passer les femmes sans bien reconnaître si celle-là était une femme du monde ou une courtisane.

— Vous voyez, ces nuances sont imperceptibles. Il en est ainsi des hommes d'aujourd'hui, entre un homme honnête et un homme qui ne l'est pas, il y a à peine la distance d'un paradoxe. Montesquieu n'a-t-il pas dit : « Il n'y a que les aventuriers qui fassent les grandes choses. » Et d'ailleurs, il y a encore des honneurs, mais où est l'honneur ?

— Comme vous y allez ! dit le Basque, vous me faites descendre bien vite du haut de ma montagne.

— Mon cher, autrefois les voleurs de grands chemins comme Cartouche étaient des gentilshommes qui s'ennuyaient de ne pas faire

la guerre, arrière-petits-fils des barons pillards du moyen âge. Aujourd'hui, M. de Cartouche n'est plus aussi courageux, il ne fait pas le coup de feu ou le coup de poignard sur la grande route, il ouvre une maison à Paris où il fait des affaires avec l'argent des autres, il fait son chemin dans les chemins de fer.

— Eh bien ! que n'ouvrez-vous une maison?

— Il faut être deux pour cela.

— Ah ! oui, le capitaine et son lieutenant. Vous n'avez donc jamais trouvé votre second ?

— Non, je voulais un homme qui fût de ma taille, comme vous.

Achille Le Roy releva la tête.

— Moi ! dit-il impérieusement, je ne serai jamais le second de qui que ce soit. Voilà pourqnoi, sans doute, je ne ferai jamais rien.

— Qu'à cela ne tienne, dit Adolphe de La Chanterie, je ne ferai pas de façons pour être sous vos ordres. Moi, je ne serai fier que quand j'aurai de l'argent; jusque-là, je m'humilierai devant la fortune.

— Moi, je suis fier même devant la fortune. Mais que prétendez-vous faire? J'ai lu des romans, par exemple l'Histoire des Treize et toutes les histoires nées de celle-là. Est-ce que vous prenez au sérieux toutes ces billevesées, toutes ces franc-maçonneries du guet-à-pens? J'ai à peine vu Paris, mais je connais trop mon cœur, c'est-à-dire le cœur humain, pour croire à la force occulte de tous ces chevaliers d'industrie qui, avec leurs serments, tombent sous le coup de la raison comme des capucins de cartes.

— Je ne suis pas si romanesque que de croire à cela, mais moi je connais Paris, je connais les hommes de Paris, je sais que ce sont des loups se dévorant entre eux. Ceux qui ont le plus faim mangent les autres : la moitié de Paris tend des piéges à loup à l'autre moitié, surtout dans cette forêt de Bondy qui s'appelle la Bourse.

— J'ai ouï dire que pour jouer à la Bourse il fallait avoir de l'argent.

— Si on avait de l'argent, on ne jouerait pas à la Bourse.

— Pour moi, dit Achille Le Roy, j'aime-

rais mieux jouer du violon dans les rues que de jouer à la Bourse sans argent.

— Vous jouez donc du violon?

— Comme Orphée et Paganini, ni plus ni moins.

— Bravo ! C'est un grand art et une petite ressource. C'est égal, ne comptez pas là-dessus.

La conversation dura toute une heure sur la question d'argent. Sans doute, Adolphe de La Chanterie finit par convaincre Achille Le Roy, car celui-ci lui dit en lui serrant la main :

— A la bonne heure. Ce ne sont pas là des trucs de romans ou de mélodrames, vous avez des idées sérieuses pour faire fortune.

— Que voulez-vous ! dit Adolphe de La Chanterie avec l'air du monde le plus naturel, on fait toujours fortune avec l'argent des autres.

— Pour moi, reprit Achille Le Roy, je vais commencer par me ruiner. Ce sera bientôt fait.

## III

### *Sybaris.*

Achille Le Roy pensait qu'il lui serait facile de trouver quelque prêteur à la petite semaine qui, sur l'héritage futur, lui prêterait de quoi vivre une saison.

Mais il pensa encore à ses pauvres champs de la montagne, dont chaque grain de poussière avait tressailli sous le travail de son père et de sa mère.

— Non, dit-il, ce serait une lâcheté.

Par malheur, en retournant vers la place de la Concorde, Achille Le Roy rencontra le comte de Harken, qu'il avait connu aux Eaux-

Bonnes, dans la belle société des gens de cour, où il avait été appelé, lui, le sauvage de la montagne, pour chanter des chants basques et jouer du violon. Il s'y était fait des amis par son esprit et sa fierté, car il descendait de sa montagne comme s'il fût descendu de l'Olympe.

— Ah! vous voilà, quelle bonne fortune! Il n'y a donc plus de Pyrénées, puisque vous êtes ici? Voulez-vous que je vous reconduise chez vous?

M. de Harken était descendu de voiture pour marcher un peu. Il fit signe à son valet de pied, une victoria s'arrêta, Achille monta avec un certain plaisir. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait d'aussi beaux chevaux piaffer pour lui.

— Les belles bêtes! dit-il avec une vive admiration. Quelles têtes, quelle fierté, quelles robes!

— Oui, les deux font la paire; trente-cinq mille francs, mon cher. Et encore si madame Hasard et mademoiselle Destin, les deux femmes les plus chevalines de Paris, eussent vu ces deux merveilles avant moi, je ne les aurais pas. Où faut-il vous conduire?

— Où vous voudrez, à l'hôtel de Bade, où je demeure.

— C'est une bonne idée de demeurer là, car vous êtes en plein enfer de Paris. Nous allons commencer par faire un tour au Bois, après quoi je vous reconduirai chez vous.

Le comte de Harken était un excellent cicérone pour Achille. Il lui dit le mot de mille énigmes ; il lui montra cent figures célèbres, il l'initia presque à tous les mystères des coulisses parisiennes. Aussi le Basque était ravi.

— Jusqu'ici, dit-il, j'avais lu beaucoup de livres, mais je n'avais pas lu le vrai livre. Paris, c'est la science.

— Oui, vous vous apercevrez bientôt que la science, c'est l'amour.

— Je sais déjà cela. Mais je devine que l'amour coûte cher ici.

— Oui et non. Moi, je n'ai pas le sou et je suis amoureux. Vous avez vu tout à l'heure comme toutes ces belles créatures me sourient ? Les riches paient pour les pauvres.

Après une longue causerie à bâtons rompus, on se sépara en se promettant de se revoir.

— Adieu, dit le comte, puisque je sais où vous demeurez, je viendrai fumer un cigare avec vous.

— Adieu, mais vous, où demeurez-vous ?

— Moi ?

M. de Harken se mit à rire.

— Tenez, voilà mon adresse.

Et il donna au jeune homme l'enveloppe d'une lettre qu'il n'avait pas lue encore. Achille y jeta un coup d'œil.

*Monsieur*

*Monsieur le comte* DE HARKEN,

*à la Maison d'Or.*

— J'ai ouï parler de la Maison d'Or, je croyais que c'était un café.

— Oui, on y déjeune et on y soupe, mais on n'y couche pas. Mais pourtant c'est ma vraie maison. Je donne toujours mon adresse à la Maison d'Or, parce que j'y suis souvent, et que je ne sais jamais où je couche.

Voyez-vous, n'avoir pas de train de maison, voilà le vrai principe ; il n'y a de riches ici-bas, que ceux qui dépensent de l'argent de poche. Si vous ne me trouvez pas à la Maison d'Or, c'est que je serai au Café Anglais ; il y a encore le Bois, les courses, le club des infiniment petits, enfin je vais partout où va Paris.

— Adieu.

— Adieu.

Achille monta son escalier, ne doutant pas que M. de Harken ne fût un homme parfaitement heureux.

— C'est la vie à trente-six carats, riche de toutes les folies. Il devrait bien me prendre tous les jours pour aller au Bois.

Achille se rappela avec quelque vanité les œillades tombées sur lui ; on l'avait regardé pour sa beauté, on l'avait surtout regardé parce qu'il était inconnu. A Paris, être beau c'est bien ; être inconnu, c'est mieux. Tout inconnu apporte sa part au festin ; c'est un personnage de plus dans la comédie ; il ne s'agit, pour être un premier rôle, que de faire une bonne entrée.

Le lendemain, le comte ne vint pas chercher

le jeune montagnard — ni le surlendemain. — Achille s'attrista.

Le matin il courait Paris, voulant tout connaître, étudiant toute cette géographie, s'égarant dans ces provinces si diverses, interrogeant ici et là ; allant de Paris qui s'amuse à Paris qui travaille, de Paris qui sommeille à Paris qui pense, de Paris orgiaque à Paris affamé.

Il tenta de prendre goût au pays Latin. Il y fit une visite à un jeune Ossalois qu'il avait connu au collége de Pau et qui étudiait aussi en médecine. Mais après avoir vu le tableau de la haute vie, le tableau de la vie de travail le rebuta : aller de la leçon du professeur au cadavre, du cadavre à la pauvre chambre de l'étudiant, vivre de viande de cheval si on veut passer une heure à la brasserie, et prendre une maîtresse en commandite — et combien d'actionnaires ? — Il admira les Bichat et les Ricord futurs, mais il donna sa démission de grand homme sur ce piédestal des tibias. Il déclara que les leçons d'anatomie n'étaient belles qu'en peinture.

Il se hasarda au Bois, mais il s'y déplut,

parce que sa stalle de spectacle n'était plus bonne ; non-seulement il lui fallait la victoria à deux chevaux — et quels chevaux ! — mais il lui fallait aussi la compagnie de ce jeune gentilhomme ami des belles dames. La forme ! dit Brid'Oison. Le cadre! dit Achille Le Roy. Le plus beau portrait manque de vie et de grandeur s'il n'est pas dans son cadre.

Achille ne se reconnut pas au Bois ; et pourtant, n'avait-il pas la même figure et le même habit ?

Le soir, il tenta de voir M. de Harken à la Maison d'Or, mais quand on lui dit que monsieur le comte était avec ces messieurs et ces demoiselles au grand 8, il eut peur et rebroussa chemin.

Mais il triompha de sa timidité ou plutôt de sa sauvagerie. Il se fit annoncer et entra résolûment.

Tous ces jeunes gens qui se connaissaient et qui n'aimaient pas les nouveaux venus, regardèrent celui-ci en clignant des yeux ou en prenant leurs lorgnons. Mais M. de Harken le reconnut et le présenta comme une fine lame.

— Celui-là est digne d'être des nôtres, c'est un homme nouveau qui n'a pas encore eu le temps de faire de mauvaises connaissances : qu'il soit le bien venu. Nous avons fait des armes ensemble, je ne vous conseille pas d'avoir une affaire avec lui ; Antonio seul pourrait lui donner une dernière leçon.

Voilà comment Achille Le Roy eut droit de cité dans ce club d'élection où tous les clubs ont leurs représentants. Monjoyeux était là.

— Il me va ce sauvage-là, dit-il, en le regardant par les yeux du sculpteur ; décidément, la nature façonne bien ses œuvres.

Achille Le Roy avait alors vingt-quatre ans ; il était beau, de cette beauté basque à lignes fines, aux yeux de flamme, au teint olivâtre — l'énergie tempérée par la finesse — Henri IV avec le nez droit et au temps de la Reine Margot.

## IV

### *Le Paratonnerre.*

Le lendemain, Achille Le Roy rencontra Adolphe de La Chanterie chez un marchand de curiosités.

— Que diable faites-vous là, mon cher ?

— Je me cherche des ancêtres.

— Je ne comprends pas.

— Je cherche des portraits de famille qui puissent me mettre sur le chemin des croisades. Puisque je vous dis tout, je m'appelle Delachanterie en un seul mot. J'ai déjà rebroussé chemin vers la noblesse en coupant mon nom en trois, mais si je pouvais trouver

dans les portraits du temps de Janet un homme d'armes qui eût à peu près mon type, je dirais voilà un La Chanterie. Or, grâce aux principes de 1789, vous savez que la noblesse est en hausse. Il n'y a pas de petit baron qui ne fasse prime.

— Misères que tout cela! dit Achille Le Roy. La noblesse, aujourd'hui, c'est un nuage au vent, qui prend toutes les formes et toutes les teintes du hasard. Vous savez bien qu'il n'y a pas un seul homme du dix-neuvième siècle qui descende en droite ligne des croisades. On voit tous les jours des greffes nouvelles; on finira par mettre des roses sur un abricotier. On m'a montré hier un duc aux Champs-Élysées. Savez-vous son origine?

— Oui, je l'ai rencontré; c'était un valet de chambre qui a plu à son vieux maître; il en a fait son intendant et il a fini par l'adopter quand il est tombé en enfance. Eh bien! savez-vous ce que cela prouve?

— Cela prouve que la noblesse n'est plus qu'une mascarade.

— Pas du tout. Cela prouve que la noblesse est une force indestructible, puisque déjà cet

animal est reçu dans le faubourg Saint-Germain. Voyez-vous, mon cher, vous ne savez pas encore cela : ce n'est pas la noblesse qui est une mascarade, c'est le monde. Bien sot est celui qui ne se paie pas un beau masque. Voilà pourquoi je me cherche des ancêtres, voilà pourquoi je veux être bientôt comte, vicomte ou tout au moins baron.

— Grand bien vous fasse !

— Que voulez-vous ? quand on n'a pas d'argent, on se donne du crédit. Vous verrez : je vais entrer en campagne dans cette rude bataille de la vie ; je ne désespère pas de vous revoir un jour à un de mes guichets, car moi aussi je me fais banquier.

— Banquier ! Vous avez donc déterré un million ?

— Je n'ai pas cent sous vaillants, mais j'ai une idée.

— La banque de Vautrin ?

— Allons donc ! vous l'avez dit, c'est de la vieille école. Et encore Vautrin lui-même n'aurait pas pu vivre cinq minutes dans le monde de Paris sans être démasqué.

— C'est mon opinion. Voilà pourquoi je

m'étonne de voir aujourd'hui tant de romanciers copier ce type théâtral...

— Je suis plus vrai, je connais mieux la bêtise humaine. Demain, je crée un journal à un franc par an. A la première annonce, il m'arrive des mandats sur la poste pour faire dix annonces. C'est la boule de neige : au bout d'un mois j'ai cent mille abonnés.

— Et vous ne faites pas le journal?

— Oh ! c'est encore la vieille école! Je suis un honnête homme, je veux rester un honnête homme. La ligne droite est la meilleure, parce qu'elle est la plus courte. Il n'y a plus que des imbéciles sur la ligne courbe. Mon journal paraîtra une fois par mois; une fois par mois je donnerai un bon conseil à mes abonnés. Douze conseils par an, cela vaut bien un franc, d'autant plus que si je ne leur donne pas conseil de faire fortune, je leur montrerai le danger de perdre ce qu'ils ont.

— Comment s'appellera votre journal?

— Le *Paratonnerre,* journal de la Finance.

Achille Le Roy prit l'air sérieux d'un abonné, il ouvrit son porte-monnaie et donna gravement un franc à La Chanterie.

— Ah ! si je rencontrais aujourd'hui mille abonnés comme vous, ma fortune serait faite.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me faut mille francs pour ma première annonce.

Achille Le Roy avait encore douze cents francs dans sa poche ; il rouvrit son porte-monnaie.

— Eh bien ! dit-il, entraîné par une inspiration hardie, voilà mille francs. C'est à peu près tout ce que j'ai : si vous faites fortune, vous me prêterez cent mille francs.

— Voilà une belle action ! dit La Chanterie, car vous avez peut-être peur que ce soit de l'argent placé à fonds perdu.

— Non, puisque c'est de l'argent placé à cent pour cent.

Deux jours après, l'annonce du *Paratonnerre* paraissait dans quatre journaux. Il y avait là une idée juste : les souscripteurs vinrent en foule de tous les coins de la France. Un franc, qu'est-ce que cela pour recevoir un journal de plus ? D'ailleurs quiconque s'adresse à ceux qui veulent faire fortune, est toujours sûr de faire la sienne.

Au bout de huit jours, Achille Le Roy alla trouver le directeur du *Paratonnerre,* qui signait son journal « comte d'Orcy » et qui prenait sans plus de façon le titre de « vicomte de La Chanterie ».

— Vous avez donc trouvé des ancêtres ?

Ce fut la première question du Basque.

— J'ai trouvé mieux que cela. J'ai déjà vingt mille abonnés, vingt mille amis, vous allez en juger. L'un d'eux, qui porte le même nom que moi, le marquis de La Chanterie, m'écrit qu'il a cent mille francs à placer et qu'il attend un conseil de moi.

— Eh bien ! conseillez-lui de les placer sur ma tête. Je lui donnerai pour hypothèque mon futur héritage. Et d'ailleurs, moi aussi je ferai fortune.

Le marquis de La Chanterie envoya ses cent mille francs au directeur du *Paratonnerre*, qui les plaça tout de suite en fonds turcs, moins dix mille francs qu'il remit à Achille Le Roy.

Il n'y a que les Parisiens à Paris qui manquent d'audace. Les étrangers et même les provinciaux sacrifient beaucoup plus au dieu Hasard.

Achille Le Roy descendit au premier étage de l'hôtel de Bade et s'entendit avec un loueur de voitures pour avoir trois fois par semaine, tantôt un coupé, tantôt une victoria, tantôt une demi-daumont. Il se chargea de l'habit du cocher et du postillon, il choisit lui-même les chevaux, si bien qu'il eut l'air d'être dans ses meubles en allant au Bois. Chez lui, il prit un petit négrillon bon teint, il s'abonna au *Journal Officiel* et au *Sport.*

— Vous avez donc fait fortune ? lui dit le comte de Harken.

— Peut-être, répondit-il.

Il ne jeta pas ses dix mille francs par la fenêtre. Il les dépensa avec la science d'un beau joueur au jeu de la vie, qui ne joue pas à tous les coups.

C'en était assez pour jeter de la poudre d'or aux yeux et s'ouvrir un crédit illimité.

Le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit : il faut bien que les gens d'esprit se rabattent sur Paris.

## V

*Où Achille Le Roy prend la main.*

Quand on apprit un soir, au Café Anglais, la mort tragique du duc de Parisis, ce fut une vraie douleur chez tous ces jeunes gens qui avaient perdu leur chef et leur mot d'ordre. Chacun fit à sa manière son oraison funèbre. Ce ne fut pas l'éloquence de Bossuet, mais plus d'un ami d'Octave de Parisis trouva des expressions dignes de cette figure originale.

— Que voulez-vous! mes enfants, dit Villeroy, cela s'appelle faire charlemagne!

— Qui est-ce qui prend la main d'Octave? demanda Monjoyeux.

— C'est moi! dit Achille Le Roy.

Tout le monde regarda le jeune homme avec la plus grande surprise. Quelques-uns avec une pointe de raillerie, quelques autres avec un air de dédain.

— Oui, c'est moi! reprit-il en élevant sa coupe pleine de vin de Champagne avec la majesté des dieux.

— Si monsieur Le Roy prend la main, dit Villeroy avec impertinence, c'est qu'il a les mains pleines d'or et pleines d'esprit.

Achille Le Roy montra ses mains vides.

— Je n'ai rien là, dit-il fièrement, mais je puis jouer sur parole.

Il salua et sortit :

— Puisque j'ai pris la main, je vais jouer le grand jeu.

— Tudieu! s'écria Monjoyeux, ce va-nu-pieds est beau ainsi.

Quelques jours après, tout Paris parlait d'un duel d'Achille Le Roy avec un mari offensé : — C'est ma femme, disait le mari avec dignité. — Non! disait Achille, c'est la mienne puisque je suis son amant.

## VI

*Un sou bien placé.*

Achille Le Roy se montra-t-il digne des traditions d'Octave de Parisis? Oui, parmi les femmes de théâtre, les courtisanes et les demi-mondaines, où on réussit toujours avec de la figure quand on sait bien monter à cheval, quand on a un duel à propos et quand on se risque çà et là au baccarat.

Le Basque se risquait plus souvent à l'épée comme si son sang lui coûtait moins cher.

— Je suis content de lui, disait Monjoyeux, qui le voyait à l'œuvre. S'il continue, je taillerai son marbre.

Selon Monjoyeux tout homme a son marbre dans la montagne.

— Mais ce qui manque le plus, disait le sculpteur, c'est le piédestal.

Achille continuait d'accentuer sa figure.

Les dix mille francs du *Paratonnerre* n'avaient pas fait long feu. Toutefois, grâce à quelques poignées d'or gagnées au jeu, le Basque avait vécu près de trois mois comme les gens du meilleur monde. Selon l'exemple du duc de Parisis, il donnait aux femmes plus de bouquets que de billets de banque.

La Chanterie lui prêta encore dix mille francs sans faire de façons, car son journal était une vraie mine d'or.

Pour le remercier, Achille Le Roy le présenta à ses amis, avec son titre nouveau né de vicomte de La Chanterie.

Cependant, le Basque n'avait pas encore fait sa trouée dans le beau monde. Il commençait à recevoir quelques invitations chez les Espagnols, les Américains et les Russes de Paris. Mais il ne se sentait pas encore bien chez lui dans le vrai salon parisien.

Il montait un jour les Champs-Élysées

avec le comte de Harken, Miravault et Monjoyeux qui débitait des impertinences sur les promeneurs et les promeneuses. Le sculpteur se moquait surtout des femmes qui tiennent leur cercle au pied d'un arbre à raison de deux sous par place.

— Après tout, dit Achille Le Roy, il ne faut pas leur en vouloir de n'avoir pas toutes une demi-daumont, cela prouve qu'elles sont plus vertueuses que mademoiselle Fleur-de-Pêche et que mademoiselle Trente-six-Vertus.

— Elles attendent leur tour, dit le comte de Harken, la comédie de l'amour est comme celle du théâtre ; parmi les spectateurs qui font queue, il y en a plus d'un qui se pavanera un jour aux avant-scènes.

On rencontra un amoureux de la reine — je ne sais plus laquelle.

— Mon cher Le Roy, dit Monjoyeux, suivez l'exemple de cet homme qui est la théorie et la pratique de la volonté. Comme vous, c'était un sauvage, il a décidé un jour qu'il serait l'amant de la reine, il a été l'amant de la reine.

— Cela ne me surprend pas, dit Achille Le Roy, la civilisation se retrempe toujours dans la barbarie. Malheureusement ce qui manque le plus aujourd'hui c'est la barbarie; voilà pourquoi la civilisation finira par tuer le monde.

On avait dépassé le rond-point, on débita encore des sottises.

Miravault prit sa montre :

— Oh! mes amis, le temps est cher et nous ne parlons pas d'or.

Avant d'arriver à l'Arc de Triomphe, les quatre amis levèrent la tête pour admirer à son balcon une femme adorablement belle qui rêvait et regardait les nuages.

Achille reconnut la belle étrangère du Grand-Hôtel.

— Elle! s'écria-t-il.

— La dame ne regarde pas tant que cela le ciel, dit Monjoyeux, car si nous la regardons, c'est parce qu'elle a voulu que nous la regardions; si nous levons la tête, c'est parce qu'elle a jeté sur nous l'électricité de ses beaux yeux.

— Oh! l'électricité! dit Harken, quand on saura s'en servir dans la vie privée!

— Mais, s'écria Achille Le Roy, on ne fait pas autre chose depuis le commencement.

— C'est vrai, dit Miravault, on fait de la prose sans le savoir.

Cependant les quatre amis avaient dépassé le balcon, quoiqu'ils eussent ralenti leur pas pour mieux voir la dame.

Tout en regardant le ciel, la duchesse de Montefalcone avait vu les quatre amis, je me trompe, elle n'en avait vu qu'un seul, Achille Le Roy.

Ressemblait-il au comte de Prémontré? Non. Pourquoi l'avait-elle remarqué? Se rappelait-elle le dîner du Grand-Hôtel? Je vous pose le point d'interrogation, car je ne sais pas y répondre, n'ayant pas moi-même le dernier mot de l'électricité et du magnétisme.

Quand les quatre amis repassèrent, la duchesse était là encore sur son balcon.

On s'était offert qui des cigares, qui du feu. On fumait, la duchesse trouva cela impertinent, comme si les quatre amis fussent de son intimité. Sa pensée vint frapper le front d'Achille Le Roy : voilà pourquoi il jeta son cigare.

Miravault, qui le lui avait donné, lui dit tout haut :

— Est-ce que ce cigare n'était pas bon ?

— Exquis, répondit Achille Le Roy.

La duchesse comprit sans doute, car elle murmura :

— Voilà un homme bien élevé.

Un homme bien élevé ! Le Basque n'avait pas été élevé du tout. Mais ce qui fait l'éducation, n'est-ce pas la vérité des sentiments? La nature est tout près du cœur. C'est que Dieu se cache moins dans la nature que dans la civilisation.

Le lendemain, Achille Le Roy monta à cheval et alla au Bois vers huit heures. Il ne vit pas la duchesse sur le balcon, mais au retour du Bois, soit que par la force de la volonté, son désir de la voir eût pénétré l'âme de Bianca, elle apparut à peine coiffée, dans une robe de cachemire blanc qui la dessinait dans toute sa grâce héraldique. Arrivé vis-à-vis d'elle, il sauta sur la chaussée et remit à son groom la bride de son cheval.

Ce n'était pas assez pour lui de voir la duchesse en passant, il voulait s'attarder un peu.

Il alla droit à un magasin de voitures, mais la duchesse vit bien qu'il n'allait pas acheter une voiture. En effet, il n'entra pas, il passa lentement sous le balcon.

Tout à coup il regarda Bianca en souriant, comme s'il s'était passé un événement qui dût les rapprocher.

Un grand événement en effet : un sou venait de tomber du balcon. Il le ramassa et monta résolûment chez la duchesse.

Il sonna; il était ému, mais décidé. Il savait déjà le nom de la dame.

— Tenez, dit-il au valet de chambre, voici ma carte. Il faut que la duchesse m'accorde un instant d'audience. Vous lui direz que je lui apporte de l'argent.

Bianca regarda la carte à deux fois.

— Je ne reçois pas, dit-elle.

Puis, se reprenant comme si elle obéissait à un pouvoir inconnu : — Faites entrer.

Elle était dans son petit salon; elle prit un livre pour voir entrer Achille sans le regarder.

— Madame la duchesse, dit-il en s'inclinant profondément, je crois que vous vous êtes trompée.

— Pourquoi me serais-je trompée, monsieur ?

— Parce qu'après tout je ne suis pas un joueur d'orgue.

— Je ne comprends pas, monsieur.

La duchesse était demeurée debout.

— Mon Dieu, madame, si j'avais chanté des sérénades sous votre balcon vous auriez le droit de me traiter comme un pauvre qui demande un sou. Mais qu'ai-je fait ? Je vous ai respectueusement admirée au passage, pourquoi vouloir m'humilier dans mon admiration ? Je vous en prie, madame la duchesse, je ne suis pas à la hauteur d'une telle munificence : reprenez votre argent.

Et Achille Le Roy présenta, avec le plus beau sérieux du monde, le sou qu'il avait ramassé.

Bianca reconnut un sou percé qu'Antonia portait toujours comme un talisman.

— Comment ! je vous ai donné ce sou ? murmura la duchesse toute surprise.

— Vous ne me l'avez pas donné, vous me l'avez jeté.

— La vérité est que je ne m'explique pas

comment ce sou est tombé à vos pieds. Je le reprends. Sans doute il était sur le balcon, la queue de ma robe l'aura balayé. Je suis fâchée, monsieur, de la peine que vous avez prise pour rapporter un sou perdu que je n'avais pas fait afficher. Mais c'est d'autant plus beau de votre part.

— C'est d'autant plus beau, reprit Achille en souriant, que je n'espérais pas une récompense honnête. Mais je fais le bien pour le bien.

— Il y a tant d'hommes qui font le mal pour le bien. Adieu, monsieur.

— Adieu, madame, me permettrez-vous de venir vous demander l'emploi du sou perdu retrouvé?

— Que peut-on faire avec un sou?

— Soulever le monde.

— En vérité!

— Voulez-vous me permettre d'en causer un de ces jours avec vous?

— Peut-être, répondit Bianca qui voulait dire *non*.

Achille sortit; mais non pas tout entier : il avait laissé quelque chose de lui dans le petit salon de la duchesse.

Elle ne remonta pas sur le balcon, mais elle le vit à travers la guipure d'une autre fenêtre reprendre son cheval dans l'avenue.

Et quand il eut dépassé le rond-point, elle ouvrit la fenêtre.

Pourquoi le suivit-elle des yeux jusqu'à la place de la Concorde ?

Ce jour-là elle devait aller au tombeau de Prémontré. Pourquoi alla-t-elle voir Violette au Parc des Princes ?

On parla du paradis, Violette demandait comment Ève n'y était pas rentrée.

— C'est peut-être, dit la duchesse, que pour retrouver le paradis sur la terre, il ne faut pas rouvrir celui qui est perdu.

Violette ne comprit pas ce jour-là ; elle qui se retournait toujours vers le paradis perdu.

La duchesse se promit de ne pas revoir Achille Le Roy. Voilà sans doute pourquoi elle l'invita à dîner avec le prince Rio et quelques amis.

Pourquoi voulait-elle le revoir ?

Était-ce la curiosité, était-ce l'amour? Dans l'amour il y a de la curiosité comme dans la curiosité il y a de l'amour. Certes, la du-

chesse ne croyait pas qu'elle pût retomber dans une autre passion. Mais elle s'ennuyait. Le souvenir de Prémontré ne prenait plus toute son âme. N'était-il pas tout simple qu'elle s'amusât des adorations qui allaient s'allumer autour d'elle, sauf à jeter de l'eau sur le feu? Puisqu'elle avait résisté à Prémontré qu'elle aimait, elle n'avait pas peur de ceux qu'elle n'aimait pas. Mais il ne faut jamais jouer avec le feu.

A ce dîner de la duchesse, Achille arriva le premier. Quand il entendit annoncer deux princes, un duc et un homme célèbre, il pensa qu'il n'était pas chez lui.

— Que ferai-je, dit-il avec quelque inquiétude, pour avoir bonne figure dans ce monde-ci?

La duchesse le présenta comme un ami qui lui avait rapporté un sou qu'elle avait perdu.

C'était une énigme, mais nul n'osa en demander le mot.

La duchesse était un peu fantasque, elle avait trop d'esprit pour qu'on ne lui pardonnât pas ses travers d'esprit.

Achille Le Roy ne fut pas trop dépaysé. Il eut l'art de ne prendre la parole que pour dire quelque chose. Sa figure était d'ailleurs une de ces excellentes lettres de recommandation que la nature donne à ses élus. Ce qui lui gagna tout le monde, c'est peut-être parce qu'il osa n'être de l'avis de personne. Il avait le sens très-juste des choses, il aimait la vérité — jusqu'au paradoxe — c'est-à-dire la vérité dépouillée des préjugés.

Le grand Émile lui proposa d'écrire dans son journal.

— Je m'en garderais bien, dit-il, car si j'avais une opinion, je serais obligé de brouter tout autour comme une chèvre attachée dans un champ. L'homme doit faire le tour des choses puisqu'il fait le tour de la vie. Celui qui voit la vérité de profil dans sa jeunesse la voit de face dans son âge mûr.

Le prince Rio, qui était fier comme un prince du sang, fut si content d'Achille Le Roy qui avait osé discuter avec lui pied à pied, qu'il lui donna la main en s'en allant.

La duchesse aussi était contente de lui. Quand elle fut seule, vers une heure du matin,

elle pensa que c'était un ami de plus pour son salon.

— Un ami! dit-elle en passant toute rêveuse dans sa chambre.

Pensa-t-elle qu'il était trop beau pour cela?

# VII

## *Les brebis de Panurge.*

La duchesse reçut un matin une invitation pour une fête à l'ambassade ***.

Quoique elle se fût juré de ne pas remettre les pieds dans les salons parisiens, elle se laissa reprendre à l'amour de l'imprévu. Qui sait ce qu'une fête peut apporter de nouveau dans la vie du cœur ! Il y avait assez longtemps qu'elle allait au Père Lachaise : on oublie les vivants, pourquoi n'oublierait-on pas les morts? Chaque saison ne ramène-t-elle pas une moisson dans le cœur? Il n'y a que la veuve de Mausole qui ait toujours pleuré.

Et encore c'est la légende! Car ce fameux Mausolée qu'elle lui éleva, savez-vous bien ce que c'était? C'était elle-même. Elle fit brûler le corps de celui qu'elle adorait, elle en recueillit les cendres, elle les emporta dans la chambre mortuaire, elle pleura longtemps, elle pleura jusqu'au jour où elle eut bu les cendres dans ses larmes. Si on a dit que le Mausolée était la huitième merveille du monde, c'est que la femme de Mausole était la plus belle femme de son temps.

Bianca alla donc au bal de l'ambassade. Elle s'imaginait que toutes les Parisiennes et toutes les étrangères allaient lui rouvrir leurs bras avec joie, car toutes l'aimaient, quoiqu'elle fût belle, parce qu'elle dédaignait la coquetterie. Elle ne prenait pas l'éventail comme la belle fille de Virgile qui se cache sous la ramure pour être poursuivie; elle ne se cachait que pour n'être pas vue.

Aussi ce fut pour elle une surprise inouïe quand, à son entrée dans les salons de l'ambassadrice, elle vit une expression glaciale se répandre sur toutes les figures. Elle tendit la main à l'ambassadrice, qui ne lui donna que

le bout de son gant. L'ambassadeur, qui avait été de ses courtisans, ne daigna pas lui offrir le bras pour la conduire dans le cercle des femmes. Elle se retourna vers une de ses anciennes amies qui se retourna de l'autre côté. Elle chercha vainement des regards sympathiques.

Elle ne comprenait pas.

Elle s'imagina d'abord qu'il venait de se passer un événement et que tout le monde était préoccupé ou distrait. Elle alla s'asseoir dans le grand salon où quelques femmes qu'elle avait rencontrées souvent, causaient gaiement avec un ancien ministre de ses amis. Elle s'approcha. Mais à sa seule vue le silence se fit. Elle prit l'ex-ministre à part.

— Qu'y a-t-il donc? lui demanda-t-elle. Est-ce qu'on ne me reconnaît plus? J'ai donc l'air bien effrayant pour imposer ainsi le silence!

— Ma chère duchesse, dit l'ex-ministre à l'oreille de Bianca, toutes ces femmes son des bégueules qui en font plus que vous, mais qui se cachent mieux.

La duchesse se leva d'un bond.

— Je ne comprends pas, dit-elle avec une souveraine dignité.

L'ancien ministre s'était levé.

— Vous ne comprenez pas? Eh bien! ni moi non plus.

Bianca dévorait sa colère. Elle ne voulait pas croire qu'elle fût soupçonnée.

— De grâce, monsieur, expliquez-vous! J'arrive, l'ambassadrice semble ne pas me reconnaître, son mari me laisse passer sans me dire un mot. Mais alors pourquoi m'ont-ils envoyé une invitation?

— Pourquoi! Je suis peut-être assez votre ami pour vous le dire.

— Eh bien! parlez.

— Je ne suis pas bien sûr de ce que je vais hasarder : les invitations se font toujours sur les listes de la dernière année, peut-être n'a-t-on pas songé à effacer votre nom.

— Effacer mon nom! s'écria la duchesse avec deux éclairs dans les yeux.

L'ex-ministre trembla. La trompette du Jugement ne l'eût pas plus effrayé.

— Après cela, je me trompe peut-être.

— Oui, dit Bianca.

Et elle alla droit au maître de la maison.

— Monsieur, lui dit-elle tout haut, on vient de me dire que je n'avais été invitée à cette fête que par mégarde.

L'ambassadeur chercha sa réponse.

— Qui a osé dire cela, ma chère duchesse? Vous êtes ici chez vous.

— Ce sont des phrases toutes faites, dit Bianca, ce n'est pas le cri de la vérité. Mais ne vous imaginez pas que je vais m'en aller comme une petite fille qu'on renvoie de la classe; que celle qui est plus digne que moi d'être ici me jette la première pierre.

Et elle regarda avec son haut dédain et sa noble fierté les femmes qui écoutaient.

Le maître de la maison lui prit doucement les mains pour l'apaiser.

— Voyons, ma belle duchesse, ne vous offensez pas ainsi. Tout le monde sait que vous êtes un ange de vertu, ce n'est pas de votre faute si votre mari tue comme un aveugle vos adorateurs entre onze heures et minuit; s'il y a quelqu'un de banni d'ici, ce n'est pas vous, c'est lui.

Pendant que l'ambassadeur parlait ainsi, l'ambassadrice disait à tout le monde qu'elle ne s'expliquait pas comment la duchesse était venue.

— Ni moi non plus ! dit tout haut une comtesse de la vieille garde, désespérée de ne plus livrer bataille.

Achille Le Roy venait d'entrer. La duchesse lui prit le bras et lui dit :

— Conduisez-moi au buffet.

Et arrivée devant le buffet :

— Pourquoi me conduisez-vous ici ?

Elle était à moitié folle, elle conta sa déconvenue au prince Iatowski.

— Attendez, lui dit-il, asseyez-vous là, j'ai des femmes ici, dans cinq minutes vous aurez une cour.

Les femmes sont comme les brebis de Panurge, elles se suivent toutes dans le bien comme dans le mal. Le prince présenta à la duchesse une jeune chanoinesse toute rousse, qui n'était peut-être pas tout à fait irréprochable, mais qui cachait bien son histoire. Comme elle portait un grand nom du fau-

bourg Saint-Germain on voulait bien ne pas contrôler ses vertus.

La chanoinesse appela d'un signe une de ses amies, une duchesse de Sainte-Clotilde, qui faisait salon à la messe.

Comme l'avait dit le prince, Bianca eut bientôt une cour. Quand on vit deux femmes avec elle, on se hasarda. Les brebis galeuses ne dédaignèrent plus de se frotter à cette blanche toison.

La duchesse put battre en retraite en reprenant son air victorieux. Elle eut une sortie triomphale.

— Il n'y a que celles-là pour faire leur tête, dit une bégueule qui parlait toujours de sa vertu — et qu'on prenait au mot — parce qu'elle était trop laide pour être prise autrement.

## VIII

*Le salon de Bianca.*

Greuze, ennuyé dans son meilleur temps d'avoir été mal accueilli au Salon de 1769, dit avec quelque fatuité : « — Eh bien ! je ferai salon chez moi. » Ce fut ce que dit sans fatuité la duchesse de Montefalcone.

Toutes les femmes rêvent de créer un salon pour y recevoir beaucoup d'hommes et peu de femmes. Elles savent que les femmes ne peuvent vivre qu'en inimitié et recommencent toujours le duel des éventails.

Naturellement Bianca décida qu'elle n'au-

rait pas de femmes. Je ne parle pas de Violette et d'Antonia. J'oubliais : la duchesse avait appelé à son cercle la chanoinesse rousse — qui cachait son histoire — si bien que je vous la dirai bientôt. — C'était la beauté blonde comme la duchesse était la beauté brune.

La chanoinesse avait présenté à Bianca une belle créature qui lui ressemblait un peu : mademoiselle de Saint-Réal, — une fille fantasque en rébellion contre le bégueulisme, — une belle créature qui sculptait avec passion et parlait de l'art avec délire.

La duchesse ne voulait pas d'ailleurs avoir beaucoup d'hommes. Elle appela le prince Rio, le duc d'Albi, le comte Nigro, le duc de Perrigny, le prince Iatowski, le duc d'Ayguesvives, deux peintres célèbres, un historien, un poëte et un romancier, Achille Le Roy, enfin quelques Parisiens et quelques étrangers du *high-life*.

Paris est un étrange pays qui ne se connaît pas. Les philosophes, les moralistes, les romanciers y promèneront vainement leur lanterne plus ou moins sourde, ils ne découvriront que le dessus du panier des passions.

Ils ne descendront jamais dans les profondeurs de cet abîme inouï où l'humanité joue son plus grand jeu.

Le Parisien est le moins curieux de tous les peuples. Pourvu qu'il remue l'or, qu'il tienne bien sa place à une table de baccarat ou au jeu de l'amour, il ne prend pas garde à son voisin. Nul n'a le temps dans cette course au clocher qui s'appelle la vie parisienne, d'aller au fond des choses. On dit qu'il y a de faux billets de banque et de fausses pièces d'or, je n'en sais rien, mais je sais que c'est surtout dans le monde qu'on voit circuler la fausse monnaie. Combien de faux gentilshommes, combien de fausses vertus, combien de dames patronnesses qui n'ont pas de charité, combien de marquis et de barons qui n'ont pas de blasons ! Mais pourquoi serait-on sévère contre toutes ces vanités de l'honneur et des honneurs ? Tout Paris joue la comédie ; s'il y a une différence entre celle du théâtre et celle du monde, c'est que celle du théâtre est apprise. C'est d'ailleurs la moins gaie ou la moins dramatique.

Il y a pourtant quelques salons réservés où

l'on se connaît bien. On n'y joue pas moins la comédie. Qui donc ne pose pas, puisqu'on a reconnu que les vaches elles-mêmes posaient devant le paysagiste? Mais enfin, dans ces salons sévères, on ne reçoit pas le premier venu, quelque titre dont il s'affuble.

C'était bien le salon de la duchesse. Presque tous les habitués se connaissaient. Le seul personnage un peu mystérieux qui fût là, c'était Achille Le Roy; mais nul n'avait mis en doute son cœur d'or et sa main loyale.

Toutefois on se demandait ce qu'il pouvait bien faire là au milieu de ces gens titrés et de ces hommes de talent, car il n'avait ni titre ni talent. Il tenait pourtant bien sa place parce qu'il était fier. On tient toujours compte à un homme de sa fierté : on sent qu'elle cache quelque chose. Il passait d'ailleurs pour un homme d'esprit. Mais quoiqu'il fît souvent des trouvailles imprévues, il ne voulait pas qu'on dît de lui : « C'est un homme d'esprit. » Il se rappelait le mot de Vauvenargues : « Les beaux-esprits ont une place dans la bonne compagnie, mais la dernière. »

Achille avait déjà remarqué que dans

le monde le caractère se fait une trouée tandis que l'esprit fait queue. Il ne croyait pas seulement que l'esprit tue le cœur, il croyait que l'esprit tue la volonté et la force, en amour comme en art. Selon lui il fallait toujours garder un fond de bêtise; il soutenait que les bêtes seules osaient faire leur chemin. « Ils vont en avant sans savoir où, mais ils vont. » Ne rien savoir, tout deviner. Il soutenait son paradoxe en disant que Dieu n'avait pas étudié avant de créer le monde; bien mieux, Dieu avait débrouillé le chaos avant de suspendre une lampe au firmament.

Il accordait peu de créance aux malices des Don Juans et des Lovelaces.

— Il n'y a, disait-il, qu'une commère qui ait bien parlé sur les femmes, c'est Ninon de Lenclos, quand elle a dit : « On ne prend pas la femme par des prières ni par les raisonnements, on la prend. » Si Werther avait été à l'école de Ninon, au lieu de prendre un pistolet il eût pris Charlotte, au lieu de prendre la mort il eût pris l'amour.

# IX

## *Le premier mot du crime.*

Cependant qu'était devenu le duc de Montefalcone avec les cinq coups d'épée qu'il avait reçus au Parc des Princes?

Un médecin de Boulogne était venu panser ses blessures; quoiqu'il fût presque mourant, il avait demandé qu'on le reconduisît à Paris parce qu'il voulait revoir une dernière fois mademoiselle Lucia, sa maîtresse.

Faut-il reparler des cris déchirants de cette fille à la première entrevue? Elle croyait qu'il allait trépasser, elle lui dit mille choses tendres, elle jura qu'elle le veillerait toutes

les nuits. On aime toujours un homme qui va mourir : 1° parce qu'il va s'en aller, 2° parce que c'est l'heure des testaments.

Le duc n'avait rien que beaucoup de dettes et quelques bijoux. Il légua naturellement les dettes à sa femme et les bijoux à sa maîtresse. Mais le testament fut non avenu puisqu'il ne mourut pas.

Mademoiselle Lucia en fut pour ses cris de désespoir et ses larmes de crocodile. Toutes les nuits, après le spectacle, elle était venue passer une heure auprès du blessé, mais dès qu'elle vit qu'il ne mourrait pas, elle disparut peu à peu, disant que c'était un homme à la mer. Elle était allée à d'autres aventures, pensant avec sa haute philosophie qu'il ne faut jamais s'attarder dans la ruine d'un homme.

La duchesse ne vint pas une seule fois voir son mari ; il lui était devenu plus étranger qu'avant le mariage. Elle voulait bien lui payer encore ses bonnes fortunes, mais elle ne voulait pas se retrouver en face de lui.

Un matin, un avocat célèbre alla à lui et lui parla de divorce ; il ne lui fallait pour cela que se faire citoyen du canton de Lucerne. A cette

condition la duchesse lui donnerait deux cent mille livres de rente; s'il refusait, elle ne lui en donnerait que la moitié, à moins qu'il n'aimât mieux une séparation judiciaire qui, peut-être, ne lui donnerait rien : c'était l'opinion de l'avocat.

Le duc était difficile à vivre, même de loin; cet Italien était un Normand, il aimait la guerre. Il déclara qu'il ne voulait pas de séparation ni à l'amiable ni devant les tribunaux; il se regardait comme le seul juge, il ne voulait écouter que les arrêts tombés de ses lèvres.

— Ce n'est pas une raison, dit-il à l'avocat, parce que je me suis battu pour défendre mon honneur, pour divorcer d'avec ma femme puisque j'ai sauvé son honneur.

L'avocat lui parla sévèrement.

— Monsieur, votre opinion n'est pas partagée par madame la duchesse. Je ne sais pas bien ce qui s'est passé. Ce que je sais, c'est qu'elle ne vous pardonnera jamais de l'avoir soupçonnée. S'il faut l'en croire, c'est votre honneur qui serait tombé sur le champ de bataille.

— Ma femme est une coquine, dit le duc avec emportement.

— Vous voyez, monsieur, dit l'avocat avec une gravité magistrale, que vous êtes dans votre tort. Je veux bien oublier ce mot, mais je ne vous permets pas de parler ainsi devant moi.

— Vous me faites mourir de rire !

L'avocat avait tourné le dos, il se retourna, mais tout bien considéré, il se promit que le duc ne rirait pas à l'audience, car il ne doutait pas qu'il n'y eût une séparation judiciaire.

Cela n'arriva pourtant point. Le duc eut le bon esprit de vouloir prendre conseil du temps. Il alla chez son notaire et lui demanda deux cent mille francs pour voyager. Le notaire consulta la duchesse, qui l'autorisa à vendre vingt mille francs de rente italienne. Mais il fut convenu que le duc ne toucherait les deux cent mille francs que s'il n'habitait plus la France.

Comme M. de Montefalcone n'était de bonne foi ni avec lui ni avec les autres, il promit de passer la frontière, mais tout en se

disant qu'il reviendrait à la première occasion. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de retourner avec les mains pleines d'or en Italie où il n'avait jamais eu d'argent. Et puis, les médecins lui avaient dit que le pays natal lui serait bon après cette rude secousse.

Que devint-il à Florence?

A peine arrivé, il retrouva des amis beaucoup plus préoccupés de la pluralité des femmes que de l'unité italienne. Naturellement il fut de toutes les petites fêtes orgiaques que se donnaient les désœuvrés et les désœuvrées, gentilshommes et comédiennes, barons du dix pour cent et courtisanes consolidées.

Huit jours après son arrivée, le duc était amoureux fou d'une Juive vénitienne qui avait chanté à Milan et qui voulait à tout prix faire fortune à Florence.

Quoique sa figure fût un peu accentuée, comme elle roulait avec beaucoup de coquetterie de grands yeux de velours, elle prenait les cœurs à la douzaine. Elle avait plutôt le caractère de la beauté des filles de la Bible ou des Transtevérines que des Vénitiennes. Mais c'était une Vénitienne du Ghetto, cette

écume de l'Adriatique où naissent des Vénus de hasard.

Avec cette fille le duc s'oublia et oublia. Quoiqu'il menât un train d'enfer, quoique la signora Judith lui parlât beaucoup de diamants, les deux cent mille francs durèrent deux cents jours. Il pressentait que la duchesse, quelque généreuse qu'elle fût, ne lui serait pas une Californie toujours ouverte. Il aurait bien pu se résigner aux deux cent mille livres de rente qu'elle lui avait offert, mais dans la haine qu'il avait pour elle il ressentait encore de l'amour : il ne voulait pas se résigner à ne plus la voir.

Le huitième mois il s'aperçut qu'il touchait à ses derniers billets de mille francs. Il écrivit ce simple mot à la duchesse :

« *Madame, je m'ennuie, envoyez-moi cent mille francs.* »

La duchesse ne répondit pas. Le duc écrivit au notaire, qui lui répondit :

« *Hors du divorce point de salut.* »

Le duc entra en fureur. C'était l'heure du déjeuner, il cassa tout ce qui était sur la table. La signora Judith lui demanda s'il était fou; il faillit la briser elle-même. Le duc était violent comme une femme. Il n'avait pas la force de dominer ses colères.

— Oh! cette femme! cette femme! s'écria-t-il, qui me délivrera d'elle! Plût à Dieu que je l'eusse frappée avec cet homme que j'ai trouvé à ses pieds!

— En seriez-vous plus riche? lui demanda la signora, qui se possédait bien.

— Si j'en serais plus riche?

Le duc se rapprocha de la cantatrice et lui prit les mains :

— Écoutez bien ceci, ma chère : Je me suis marié n'apportant pas un sou en dot, mais apportant mon titre de duc dans la corbeille.

— C'est moi qui ne vous aurais pas épousé!

— Écoutez bien, vous dis-je! Ma femme apportait en dot huit cent mille livres de revenu, en maisons, fermes, cinq pour cent italien et Crédit foncier de France. Comme elle n'a ni frère, ni sœur, comme sa mère m'avait pris en amitié, on fit un contrat de

mariage qui me donne tout en cas de survie, moins un million à des arrière-cousins, moins un demi-million aux hospices de Milan. C'est vous dire qu'il me resterait, à cette heure, une douzaine de millions pour la pleurer.

La signora Judith ouvrait de grands yeux caressants comme si les douze millions s'agitaient devant elle et qu'elle voulût les magnétiser.

— Alors, dit-elle d'une voix émue, si la duchesse mourait — de mort naturelle — vous seriez riche?

— Ce jour-là j'aurais de quoi te donner des diamants.

— Il faudra que je fasse un voyage en France, murmura la maîtresse du duc.

Le duc entendit-il ces paroles pleines de promesses?

# X

## *Judith et Antonia.*

Quand Judith arriva à Paris, elle ne perdit pas une heure sans poursuivre son ténébreux dessein : les quinze millions de la duchesse flamboyaient sous ses yeux comme ces phares lointains qui crient « Terre! » aux voyageurs inquiets. Judith aspirait au rivage doré; elle ne doutait pas qu'une fois maître des quinze millions, le duc ne lui en donnât au moins un pour la remercier. Et puis elle faisait un autre rêve: puisque c'était elle qui lui apportait cette fortune inespérée, pourquoi ne l'épouserait-il pas? N'était-ce pas une belle dot?

Si les hommes font leur chemin par les femmes, c'est parce que les femmes ont fait leur chemin par les hommes.

Judith résolut donc de faire son chemin vers la duchesse, par les hommes, ne doutant pas qu'un de ces messieurs du beau monde qui était reçu chez Bianca ne consentît à la présenter comme une étoile future du ciel de l'Opéra.

Elle ne voulait pas frapper la duchesse de loin, elle voulait la frapper de près.

Judith s'y prit si bien que trois semaines après son arrivée elle était liée avec deux amis de la duchesse : le duc d'Albi et le comte de Harken. Selon son désir, ils parlèrent d'elle à la duchesse, qui trouva tout simple de faire bon visage à une Italienne qui chantait. La duchesse ne demanda pas si elle avait un certificat de bonne vie et mœurs, elle chantait : c'était un passeport.

Et puis, la duchesse aimait la beauté d'où qu'elle vînt. La beauté toute biblique de Judith lui fut bonne à voir comme un tableau de maître. Elle avait donc ouvert sa porte à

Judith sans beaucoup questionner les deux Holophernes qui la lui présentaient.

Tout le monde fut charmé à l'hôtel de la duchesse de cette nouvelle venue, qui cachait son âme déjà toute criminelle sous les roses de la jeunesse et de la gaieté. Si on la surprenait çà et là méditative, elle ne manquait pas de dire qu'elle était prise par l'ambition de débuter à l'Opéra ou au Théâtre-Italien. Elle n'était jalouse, s'il fallait l'en croire, que de Marie Saxe et d'Adelina Patti. La vérité est qu'elle n'était jalouse que de la duchesse.

De tous les amis de la maison, il n'y eut que la jeune Antonia qui regarda de travers la nouvelle venue.

Les Françaises n'apprennent pas à lire dans les âmes ; dans leur légèreté, elles ne déchiffrent que les surfaces. Les Italiennes n'ont pas besoin d'aller à l'école pour expliquer les hiéroglyphes du cœur humain : leurs grands yeux sont pénétrants. Dante n'a-t-il pas dit qu'elles voyaient jusqu'au fond de la mer ? Le fond de la mer, c'est l'âme.

La duchesse était trop amoureuse alors pour s'inquiéter du cœur des autres. Judith

lui chantait des airs italiens, elle ne cherchait pas autre chose; mais Antonia, qui n'était pas amoureuse, découvrit la première que Judith chantait faux. Elle découvrit bientôt qu'elle parlait faux, qu'elle pensait faux.

— Croyez-moi, dit-elle à Violette, cette femme est une mauvaise créature. Elle n'est allée chez la duchesse que pour lui faire du mal. J'ai vu son âme dans son regard, son regard poignardait la duchesse. Je connais bien le regard italien, moi!

— Vous êtes une petite folle! dit Violette.

Mais Violette se dit à elle-même :

— Pas si folle peut-être! Quand cette femme est dans le salon de Bianca, on ne s'y trouve plus si bien.

Et, selon l'habitude qu'avait prise Violette quand elle était sœur de charité, elle fit le signe de la croix comme pour conjurer le démon.

Antonia fit aussi le signe de la croix : Violette était sa madone.

— Vous voyez bien, dit-elle, que vous pensez comme moi.

A quelques jours de là, c'était la mi-carême, la duchesse voulait se hasarder au bal de l'Opéra, mais elle ne confia son secret à personne, pas même à Achille Le Roy. Je ne parle pas de Violette, qui était sa conscience et à qui elle ne cachait rien.

Elle voulait entraîner Violette dans cette aventure, mais Violette lui dit que tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de venir passer cette nuit-là chez elle, de lui mettre son masque au départ et de le lui dénouer au retour.

— Eh bien ! dit la duchesse, vous me donnerez Antonia.

On peindrait mal la joie de la jeune fille. Aller au bal de l'Opéra et accompagner la duchesse qu'elle adorait, deux plaisirs à la fois : plaisir des yeux et plaisir du cœur.

La duchesse avait loué une loge. Elle s'y enferma, mais elle permit à Antonia de courir un peu : elle savait que les diables ne se laissent pas prendre. D'ailleurs, Antonia ne devait jamais être absente plus de cinq minutes. Elle allait, elle venait, elle taquinait les amis de Bianca, elle leur échappait comme un oiseau qui s'envole.

Comment la maîtresse du duc de Montefalcone savait-elle que la duchesse était à l'Opéra?

Certes, ce n'était ni Violette, ni Antonia qui lui avaient confié le secret. Les femmes devinent tout. La duchesse avait dit à son monde qu'elle n'oserait jamais se hasarder en de pareilles rencontres. Elle avait dit cela deux fois, donc c'est qu'elle voulait s'aventurer.

Une horrible idée avait monté à la tête de Judith. Elle connaissait bien le bal de l'Opéra : elle jugea que rien n'était plus facile, soit dans une loge, soit au foyer, que de donner un coup de poignard à une rivale, et que de s'esquiver sous le masque sans pouvoir jamais être reconnue.

Ceci ne se fait pas en France, parce que les passions y sont tempérées, mais ceci se fait en Italie où le sang n'épouvante pas l'amour.

La cantatrice italienne alla donc au bal de l'Opéra avec un petit poignard schamylien bien caché sous son domino.

Plus elle voyait la duchesse, plus elle la

haïssait. Elle la trouvait trop belle. Et puis, la duchesse avait beau lui faire des caresses, comme elle gardait sa souveraine fierté. Judith se sentait humiliée devant elle.

Arrivée à l'Opéra, elle questionna les amis de Bianca.

Nul ne la croyait là, mais elle reconnut la voix d'Antonia qui parlait à Harken. Qui donc avait pu amener cette petite fille de quinze ans, si ce n'était la duchesse? Elle ne douta plus, quand elle vit Antonia entrer dans une loge où une femme était toute seule, — une femme qui gardait sous le domino et jusque sous le masque, je ne sais quel air de souveraineté.

— C'est elle! dit-elle avec émotion.

Elle se promena devant la loge, en proie aux plus sombres réflexions. Qu'allait-elle faire? Entrer et frapper en silence à la manière des bravis, ou bien frapper dans le feu de la conversation, après avoir accusé la duchesse de lui avoir pris son amant?

Elle s'arrêta à cette dernière idée.

Antonia ne fit que poser cette fois dans la loge. La duchesse venait de lui confier un

message, un mot à dire à Achille Le Roy, qui venait d'entrer dans une loge du foyer.

Dès que la fillette se fut éloignée, Judith frappa trois coups à la porte de la loge de la duchesse.

Bianca ne voulait pas ouvrir, mais, reconnaissant une femme, elle ouvrit.

La duchesse s'ennuyait; elle fut heureuse de voir entrer une femme : qui que ce fût, elle allait trouver quelque distraction.

Judith n'avait pas refermé tout à fait la porte, pour mieux battre en retraite le cas échéant.

— Bonjour, signora! dit Judith avec une voix mielleuse dépouillée de tout accent italien, vous ètes bien dépaysée ici?

La femme n'est pas comme l'homme, elle n'est dépaysée nulle part. Elle peut aller dans tous les mondes sans s'y mal trouver.

— Je suis très-contente de vous voir. On dit que la vérité va toute nue; moi, je crois que c'est un vieux proverbe : la vérité ne parle que quand elle est masquée.

— Eh bien, parle!

Judith eut peur d'être reconnue. Pour mieux

se dissimuler, elle se hâta de dire qu'elle ne connaissait pas la duchesse, mais qu'un de ses amis du foyer venait de lui confier plus d'un secret de sa vie.

— Parle, te dis-je!

— On m'a dit que tu vivais comme une veuve, mais que ton mari n'était pas si mort que cela. Il paraît qu'il court le monde pour oublier les chagrins que tu lui as faits.

— Tu es bien renseignée.

— Tu ne l'as jamais aimé, mais tu aimes bien tes amants.

— Oui, j'en ai beaucoup. Tiens, les vois-tu là-bas qui dansent le cancan?

La duchesse s'évertuait à bien parler.

— Je t'en fais mon compliment. Pourquoi te laissent-ils toute seule ici?

— Parce que je veux qu'ils s'amusent. On s'ennuie toujours avec moi.

— On dit que tu les entretiens : tu devrais bien entretenir un peu ton mari.

— C'est donc lui qui t'envoie me dire cela?

— Elle brûle, pensa Judith.

Elle s'empressa de dire tout haut :

— Ton mari! je ne connais pas les maris,

moi. J'ai horreur du mariage ; quand on me présente un mari, j'ai peur que ce soit le mien.

Cependant, Antonia, tout en causant avec Achille Le Roy, ne perdait pas de vue la loge de la duchesse. Elle s'aperçut qu'une femme y était entrée ; elle se hâta de brusquer son message, pour retourner auprès de Bianca.

Comme la porte n'était pas fermée, elle entra doucement, et se nicha derrière Judith pour écouter sans être vue.

Pourquoi reconnut-elle la cantatrice italienne, quand la duchesse ne la reconnaissait pas ?

Pourquoi devina-t-elle qu'elle était venue dans la loge avec un mauvais dessein ?

La conversation s'était animée, la riposte partait vive et cruelle, chaque mot frappait. C'était ce duel des lèvres où les dents mordent. La duchesse attaquait du haut de son dédain ; Judith montait à l'assaut avec toutes les armes de la moquerie et de la colère.

— Vous m'avez pris mon amant, dit-elle tout à coup, je me vengerai.

Disant ces mots, la juive de Venise voulut saisir son poignard, mais elle ne le trouva point.

Elle se retourna pour regarder à ses pieds comme s'il devait être tombé.

Que vit-elle ?

Antonia, qui s'était démasquée et qui lui montrait le poignard devant sa figure, toute rayonnante de joie.

— Par la madone! je t'avais reconnue, chienne maudite!

Judith tenta de ressaisir son poignard, mais Antonia fût plutôt morte que de le rendre. Elle le présenta si bien par la pointe à Judith, qu'elle la fit reculer à la porte de la loge.

La maîtresse du duc de Montefalcone s'enfuit dans le corridor, rugissante, mais désarmée.

— Je les tuerai toutes les deux! dit-elle dans sa fureur.

Elle ne rentra pas à l'hôtel du Louvre où elle demeurait depuis son arrivée à Paris. Elle alla habiter l'hôtel d'Albion au milieu des Anglaises. Elle se fit teindre en blond et se baptisa du nom de miss Jane Fulton.

Le lendemain, les journaux de la vie privée racontèrent cette scène presque tragique. Seulement, ils publièrent que c'était une question d'amour quand c'était une question d'argent.

— A Paris, disait le prince Rio, dans toutes les questions d'argent il y a de l'amour, comme dans toutes les questions d'amour il y a de l'argent.

Le prince Rio n'osait pas dire cela devant la duchesse ni devant Violette.

D'Aspremont ne parlait plus ainsi depuis qu'il avait trouvé Colombe sur son chemin.

## XI

*Pourquoi d'Aspremont avait-il peur de lui-même?*

La duchesse demanda un soir à ses amis s'ils connaissaient Georges d'Aspremont.

— Tout le monde le connaît, est-ce que vous ne le connaissez pas?

— Non ; je le rencontre souvent, nous nous regardons comme deux chiens de faïence ; on dirait que nous allons croiser l'épée; je le trouve fort impertinent.

— C'est son meilleur titre auprès des femmes, dit le duc d'Ayguesvives.

On parla de lui pendant une heure. On

raconta son histoire et sa légende, passant comme toujours de la vérité au roman.

— Il a eu beaucoup de bonnes fortunes, reprit le duc; j'ai cru un instant qu'il prendrait toutes les femmes devenues veuves par la mort de Parisis; mais, aujourd'hui, il est à sa seconde manière : au lieu de perdre les femmes, il les sauve; il convertit les pécheresses. Il vient de donner vingt-cinq mille francs pour bâtir une aile de plus aux Filles-Repenties. Ce que c'est que de nous! Je ne serais pas surpris de le voir comme un de ses amis finir à la Trappe.

— S'il est dans ces idées-là, dit la duchesse, il faut me l'amener.

Achille Le Roy réprima un mouvement de jalousie soudaine.

— Est-ce que vous voulez l'empêcher d'aller à la Trappe?

La duchesse ne répondit pas à cette question de son ombrageux adorateur.

— Dites-lui que je veux le voir, n'est-ce pas? murmura-t-elle en s'adressant à M. d'Ayguesvives.

Elle ne fut pas peu surprise, le lendemain,

quand le duc vint lui apprendre que Georges d'Aspremont avait refusé de venir chez elle.

— Pourquoi? Est-ce qu'il a peur de moi?

— Non, mais il a peur de lui.

Et après un silence — plus ou moins éloquent :

— Savez-vous à quoi il était occupé ce matin?

— Parlez!

— A regarder une croix d'or qu'il vient de faire argenter.

— Quelle fantaisie!

— C'est qu'il veut la donner à une pauvre fille, qui s'appelle Colombe et qui n'a qu'une idée, l'idée de s'envoler au ciel.

# XII

*Les âmes qui se cherchent.*

Georges d'Aspremont était presque devenu grave. Si M. Marvillé lui eût légué sa fortune en lui imposant la condition de prendre la vie au sérieux, il n'eût pas si bien réussi à en faire un homme. Il n'abdiquait pas ses droits à la jeunesse, il ne fuyait pas les équipées galantes, il était toujours bon compagnon des fêtes parisiennes; mais un sentiment de mélancolie avait répandu sur son âme je ne sais quelle teinte de douceur et de sérénité. Le jour était moins vif, mais un grand philosophe n'a-t-il pas dit : « La nuit on ne voit que le ciel. »

Georges d'Aspremont se dégageait peu à peu de la forêt envahissante des passions. Lui qui n'avait jamais eu le temps de descendre en lui-même, il commençait à s'étudier et à reconnaître un homme là où il n'y avait eu qu'un enfant, un enfant prodigue.

Il avait pris en profonde amitié ce brave homme, qui était son second père, puisqu'il lui devait la vie, cette seconde vie qu'il voulait faire moins stérile que la première. Il le voyait sur son lit de mort, se reposant avec le sourire de la sérénité d'un rude travail de cinquante années. Il le voyait à Bade, passant comme une âme en peine au milieu de tous ces affamés de plaisirs qui jetaient leur vie aux quatre points cardinaux. Ses amis comme lui-même avaient souvent remarqué M. Marvillé, qui était bien connu. On l'appelait M. Cachemire. Le bonhomme avait une figure sympathique dans sa timidité, qui lui faisait pardonner ses millions inoffensifs et inutiles. Les femmes avaient beau lui faire des agaceries, il souriait vaguement, mais il se trouvait trop ridicule pour se jeter dans une aventure. Il n'eût pas mieux demandé

que de leur donner çà et là une poignée de louis, mais il n'avait pas plus l'art de donner que l'art de dépenser.

— Comment faire? se disait-il.

Et pourtant, il était né généreux. Quand il jouait au trente-et-quarante, si sa voisine était trop malheureuse, il lui disait qu'elle avait gagné même quand elle n'avait pas mis au jeu. Et, d'une main tout émue, il partageait avec elle l'argent qu'il retirait de la rouge, car il jouait toujours à la rouge.

Il ne se passait pas de jour que Georges d'Aspremont n'évoquât le souvenir de M. Marvillé. Plus d'une fois, il avait questionné sur son caractère et ses habitudes les gens de sa fameuse maison, ses associés, jusqu'à ses serviteurs. Il n'avait recueilli que de bons témoignages. C'était un honnête homme et un galant homme, mais il avait vécu courbé par le travail, dévoué à sa fabrique plus encore qu'à sa fortune. Sous le gouvernement de Cavaignac, il avait été un instant maire de son arrondissement, mais c'était déjà pour lui un trop haut piédestal, et il fut heureux de retourner dans sa boutique.

Ses amis lui avaient souvent parlé mariage, il avait toujours remis cela au lendemain.

— Quand je serai plus riche, disait-il.

Et quand il fut devenu riche, il disait :

— Ce n'est plus la peine.

On ne lui avait connu qu'une maîtresse, une chapelière de son quartier, devenue veuve de bonne heure, et qui, sans doute comme lui, remit toujours la cérémonie au lendemain. Avant de mourir, il lui avait, dit-on, donné cent mille francs de la main à la main ; ce n'est pas pour cela qu'elle le regretta plus qu'elle n'avait fait de son mari. La douceur est une vertu, M. Marvillé avait toujours pratiqué la douceur.

Ce fut chez cette femme que Georges d'Aspremont retrouva la meilleure photographie de son ami posthume ; c'était bien cela la figure de celui qu'il avait connu à Bade. Il porta la photographie chez Lehmann et lui demanda un portrait en buste de M. Marvillé. Quoique la physionomie fût quelque peu commune, Lehmann fit une belle chose. L'héritier mit ce portrait dans sa chambre à coucher à côté de celui de son père.

Il avait vendu l'hôtel de la rue du Colysée, pour en acheter un au Parc Monceaux. Il avait mis en vente le château du bonhomme, mais personne ne se présentait pour l'acheter. Quoiqu'il ne fût pas un mathématicien, il savait le chiffre de la succession de M. Marvillé; deux millions et demi à trois millions, selon la variation des fonds publics. Il y avait un peu de tout dans cette fortune; une maison boulevard Sébastopol, du trois pour cent, des obligations de chemins de fer, du Crédit mobilier et du canal de Suez. Le fabricant de châles avait gardé son Crédit mobilier pour se punir d'avoir eu quelques fièvres de Bourse, et il avait souscrit aux actions de l'isthme de Suez par orgueil national, disant que le nom de Lesseps serait un grand nom du dix-neuvième siècle. Georges d'Aspremont avait, en outre, dans la fabrique de châles, une part d'intérêt qui devait lui donner bon an mal an cinquante mille francs.

Ce singulier héritage avait fait quelque bruit dans le monde, quoiqu'il n'en eût parlé qu'avec beaucoup de réserve, glorifiant son ami, mais ne disant pas toute la vérité.

Quoique sa figure, son nom, ses manières lui eussent plus servi à ses bonnes fortunes passées que les trois cent mille francs qu'il avait mangés en trois ans sur le boulevard et sur le turf, il fut plus assailli encore par le cortége des femmes. Mais il se tint coi, disant qu'il se retirait du monde plus amoureux qu'il n'avait été jusque-là, mais plus dégagé des liens charnels. Il devenait le néo-platonicien de l'amour, non pas qu'il n'eût encore ses heures d'ivresse, mais disant que, tout bien considéré, le jeu ne valait pas les cartes.

Le château de M. Marvillé était près de Trouville, — une belle solitude boisée d'où on voyait la mer. — D'Aspremont y vécut huit jours tout seul sans un quart d'heure d'ennui, lui qui naguère ne pouvait passer vingt-quatre heures loin de Paris, — si ce n'était à Bade, à Ems ou à Monaco.

On parla de sa conversion; on apprit peu à peu que le pécheur devenait un prêcheur. Il aimait à remettre les femmes dans leur chemin. Quelques-unes de celles-là qui cherchent des aventures parce qu'elles sont nées romanesques venaient à lui toutes chance-

lantes dans leur vertu ; il soufflait sur leurs illusions, il leur prouvait que le fruit n'a de saveur que parce qu'il est défendu, que la fierté du devoir a des voluptés plus entraînantes que les chutes les plus rapides.

Sauva-t-il quelques âmes penchées vers l'abîme ? Peut-être. J'en doute pourtant. La femme qui a fait un premier pas dans le péché ne s'arrête guère à mi-chemin. Plus d'une se moqua de lui, — avec une autre, — qui ne manqua pas de dire que ce n'était pas chez lui une question de vertu, mais une question de tempérament.

Il continuait à voir le même monde, mais il vivait beaucoup chez lui : il n'avait pas d'ailleurs rayé le mot femme du livre de sa jeunesse.

D'Aspremont adorait Colombe et il était amoureux de la duchesse de Montefalcone.

Mais il combattait cette passion nouvelle qui n'était encore qu'une vive aspiration. Il avait juré qu'il ne serait plus l'amant d'une femme mariée. La duchesse vivait comme une veuve, mais après tout, son mari n'était pas bien loin. Il ne voulait pas être un obstacle

de plus à leur rapprochement; car il avait encore quelque fatuité. Il ne doutait pas qu'il ne parvînt à troubler l'esprit sinon le cœur de la duchesse.

Tout le monde disait que la duchesse avait de hautes coquetteries et qu'elle était inattaquable. C'était la seule raison qui l'aiguillonnât vers elle, car il n'était pas de ceux qui fuient devant l'impossible, mais il fallait que Bianca passât sur son chemin.

Il la rencontrait çà et là au spectacle, au Bois et aux courses; leurs yeux se connaissaient bien. La duchesse, tout autant que lui, éprouvait un charme étrange à braver son regard. On eût dit deux âmes qui s'étaient connues dans un autre monde.

## XIII

*La rose cuisse de nymphe émue.*

Un jour que d'Aspremont se promenait seul aux Champs-Élysées, il rencontra une petite-fille de Notre-Dame de Thermidor, une beauté tout épanouie qui était descendue de sa calèche pour se promener comme une simple mortelle. Il était de son cercle, il la salua et marcha avec elle.

— Je ne vous vois plus, que faites-vous? lui demanda-t-elle.

— Je suis occupé à ne rien faire, ce qui est mon vrai travail, répondit-il. Un philosophe n'a-t-il pas dit que les paresseux avaient hor-

reur de l'oisiveté : « Si vous entrez dans un café, vous verrez qu'on y joue aux échecs et aux dames. »

— Alors les paresseux font échec aux dames.

— Les paresseux sont comme ce duelliste qui craint la mort, qui tire à toute heure son épée hors du fourreau et qui n'a pas de duel.

— Alors vous cherchez un duel — avec une femme, — j'imagine.

— Ces duels-là, je les fuis. Mais pour mon malheur, je crois que je suis amoureux non pas d'une femme, mais de deux femmes.

— Racontez-moi cela bien vite.

— C'est le secret des dieux. Sachez seulement que je suis amoureux d'une duchesse et d'une enlumineuse.

— Et naturellement, c'est l'enlumineuse que vous aimez le plus.

— Oui le matin, mais le soir j'aime mieux la duchesse. Ce qu'il y a de plus joli, c'est que je ne leur ai jamais parlé.

— C'est donc vrai que vous vous retirez du monde?

— Oui, du monde et des femmes.

— Et où demeure cette incomparable duchesse ?

— Je ne sais pas.

On passait alors sous le balcon de Bianca.

La duchesse de Montefalcone était sur son balcon, qui regardait onduler le flux et le reflux des promeneurs.

Elle reconnut d'Aspremont, qui avait levé la tête sans le vouloir.

Sans le vouloir aussi, Bianca laissa tomber, — non pas un sou comme à Achille Le Roy, — mais une rose cuisse de nymphe dont elle admirait les tons délicats.

— Ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat, dit d'Aspremont.

Il ramassa la rose.

— Comme elle est jolie ! dit la belle marquise.

— N'est-ce pas ? répondit-il.

Et il la respira avec passion sans la lui offrir.

Bianca tressaillit comme si elle eût senti les lèvres de d'Aspremont.

Elle pensa à Achille Le Roy.

— C'est singulier, dit-elle, ces deux figures ourmentent mon esprit ; mais elles me sau-

vegardent ; car M. Achille Le Roy m'empêcherait d'aimer M. d'Aspremont, comme M. d'Aspremont m'empêcherait d'aimer M. Achille Le Roy.

Ce jour-là elle alla voir la Joconde au Louvre pour la « dévisager ».

— O sphinx, dis-moi si tu as aimé, si l'amour est la vie, si l'homme n'est un dieu tombé que pour nous rouvrir le ciel.

Ainsi parlait l'âme de Bianca devant cette adorable figure qui ne répond jamais.

— Si je savais ce qu'elle pense je saurais ce que je pense moi-même, dit la duchesse en s'éloignant de la femme aux abîmes.

# LIVRE IV

## LA FEMME QUI FRAPPE

*Nous ne sommes pas tellement revêtus de notre Seigneur que nous ne portions encore bien des haillons de notre première mère.*

Madame de Maintenon.

*Qu'est-ce que prouve la vie? L'amour. Qu'est-ce que prouve l'amour? La mort. Qu'est-ce que prouve la mort? La vie.*

*Pour apprendre à connaître les femmes, pratiquez les femmes; mais pour apprendre à connaître les hommes, pratiquez les femmes.*

*Marie a raison contre Marthe : — Vivre de ce qui est éternel, n'est-ce pas plus vivre que de vivre de la mort de chaque jour?*

*Les femmes n'aiment tant l'amant qu'elles aiment, que par regret de l'amant qu'elles n'aiment plus, et par désir de l'amant qu'elles aimeront.*

*Il était une fois une bonne vieille qui portait d'une main une cruche pleine d'eau et de l'autre un réchaud tout allumé. — Où allez-vous, ma bonne vieille? — Je vais brûler le paradis et éteindre l'enfer, afin que je ne puisse aimer Dieu que pour lui-même.*

*Je ne connais pas une femme capable d'apporter une cruche et un réchaud pour éteindre l'enfer et brûler le paradis de l'amour.*

*Ce n'est pas l'homme, c'est l'amour qui est aimé pour lui-même.*



# I

## *La mariée sans mari.*



D'Un ton dogmatique la duchesse, un soir, avait dit à ses amis :

— Vous m'ennuyez tous chez moi : j'irai demain dans le monde !

M. Charles Taillandier était un agent de change de la plus stricte élégance. Il ne jouait pas au grand seigneur, comme le beau Manuel, qui est mort l'an passé Grand d'Espagne. Comme lui, il ne gardait pas ses gants gris-perle pour son carnet, mais il avait

fort bon air dans la corbeille, quand il offrait trente mille francs de rente 3 p. 100, ou cinq cents actions du Crédit Mobilier. Ses assesseurs criaient le détail ; aussi pendant la Bourse, n'était-il qu'à demi-occupé, hormis les jours de liquidation. Son vaste regard se perdait souvent sur les fresques d'Abel de Pujol ou sur la galerie de curieux et de curieuses qui vont là comme au spectacle.

Horrible spectacle, en effet, que celui de tous ces insensés qui portent à la Bourse le meilleur de leur argent pour se disputer des papiers ayant cours aujourd'hui comme les assignats, mais qui demain ne seront peut-être bons qu'à allumer le feu. Voilà sans doute pourquoi les bonnes gens, pour se consoler, disent quelquefois : « Il faut bien faire la part du feu. »

Law fut l'agent de change par excellence. A-t-il assez vendu de papier, celui-là !

La corbeille de la Bourse n'est pas précisément une corbeille de fleurs ; mais parmi les agents de change qui font leur métier pendant deux heures et demie, on peut remarquer toujours quelques jeunes figures qui ne sont

pas encore marquées au coin de l'argent. En opposition au type juif, qui a toujours là son effigie, on voit quelques têtes parisiennes égayées par le sourire de la jeunesse, illuminées par quelques souvenirs amoureux.

C'est ainsi qu'on voyait Charles Taillandier. Il était marié depuis un an, mais il savourait encore les rayons de la lune de miel. Sa femme ne lui avait apporté en dot que cinq cent mille francs, mais elle était millionnaire par la beauté, du moins, c'était son opinion, car un artiste n'eût pas jugé ainsi : le nez était trop court et le menton trop accentué. Mais heureusement, tous les maris ne jugent pas leur femme d'après les canons du rite grec.

Madame Charles Taillandier n'avait rien à reprocher à son mari, sinon qu'il s'appelait Taillandier. Voilà pourquoi elle voulait qu'on dît Charles Taillandier, comme on dit Victor Hugo et Eugène Delacroix.

Depuis le commencement de la saison, elle recevait ses deux familles, celle de son mari et la sienne, avec une grâce parfaite. Elle avait invité à ses mercredis ses amies déjà mariées et ses amies à marier, pour égayer

un peu la fête et répandre un air de jeunesse dans son salon.

Elle pouvait dire son salon, car elle occupait, rue de la Victoire, un riche appartement doré sur toutes les moulures ; deux salons, un boudoir, une salle à manger d'ébène, quatre chambres à coucher : chambre nuptiale capitonnée de bleu azur, les trois autres chambres revêtues de perse ou de papier à fleurs d'or.

La dame du logis croyait naïvement que rien au monde n'était plus beau, parce qu'elle n'avait pas encore mis le pied dans un hôtel de haut luxe.

C'était donc le jour de madame Charles Taillandier.

Elle avait reçu dans la matinée, c'est-à-dire en langue parisienne, de quatre à six heures du soir, elle avait eu douze personnes à dîner, pas une de plus pour ne pas être treize. Il était neuf heures et demie, on entendait rouler les voitures dans la cour, les intimes du mercredi arrivaient coup sur coup ; non pas dans le grand attirail d'un bal prémédité, mais dans la demi-toilette des réceptions familières. Quelques cravates blanches,

quelques cravates noires, quelques robes décolletées, quelques robes montantes.

Quand sonnèrent dix heures, on mit dans le grand salon, des deux côtés du guéridon en marquetterie, deux tables également en marquetterie; on appela tous ceux qui aiment les cartes et on commença un vingt-et-un au milieu des causeries les plus désordonnées.

On plaça quelques jeunes gens à la troisième table, département des filles à marier, pendant que les jeunes mariées qui aimaient mieux babiller entre elles, allaient se chauffer les pieds dans le petit salon.

Elles étaient quatre.

On annonça à cet instant madame Andami. Cette dame traversa le grand salon, salua vaguement les joueurs, et vint, elle aussi, se chauffer les pieds dans le petit salon.

Tout le monde avait levé la tête : c'était la première fois que madame Andami faisait son entrée dans le monde après son mariage.

Et quel mariage ! C'était à qui le raconterait et nul ne savait bien l'histoire.

On remarqua que la jeune femme était pâle

et mélancolique ; un sourire de résignation s'était doucement imprimé sur ses lèvres.

— Ah ! que je suis heureuse de te voir ! dit une de ses amies. Comme tu es belle !

La jeune femme se récria.

— Moi ! je suis tout en noir.

— Oui, mais cette robe-là n'est pas une robe de deuil.

— Qui sait ? murmura madame Andami.

— Tais-toi donc, puisque c'est une robe décolletée ! Tes épaules et ton sein, ce n'est pas du deuil cela, non plus que tes diamants.

On tenta de questionner madame Andami, elle se renferma dans un silence absolu.

Fut-ce pour l'inviter à la confession que les jeunes mariées parlèrent toutes à la fois de leur mari, de leur intérieur, de leur trousseau, de leur appartement? L'une n'avait voulu que des perles, l'autre n'aimait que les diamants ; celle-ci était désolée d'habiter l'Ile-Saint-Louis, parce que son mari voulait habiter sa maison ; celle-là déciderait le sien à acheter un hôtel aux Champs-Élysées.

— Et toi ? dit la plus curieuse à madame Andami.

— Moi, je n'aime ni les perles, ni les diamants, ni les maisons, ni les hôtels.

— Ni ton mari, hasarda son amie.

Madame Andami leva la tête avec dignité.

— Je n'ai pas dit cela.

— Alors pourquoi n'aimes-tu rien?

— C'est peut-être parce que j'aime mon mari.

La curieuse, quelque peu blessée, décocha ces mots :

— Est-ce que tu en as des nouvelles de ton mari?

— Vous êtes toutes des folles, dit madame Andami en s'adoucissant; vous êtes peut-être plus loin de votre mari, qui couche toutes les nuits chez vous, que je ne le suis du mien, qui est aux antipodes.

— Cette Caroline a-t-elle été toujours romanesque!

— Romanesque, pourquoi? parce que je vis dans moi-même au lieu de vivre dans les infiniment petits qui font votre bonheur à toutes, adorables cancanières que vous êtes! Si le journal n'existait pas, vous l'auriez inventé

Après avoir dit ces mots, madame Andami s'en alla prendre une place au vingt-et-un.

Naturellement les quatre femmes en débitèrent de toutes les couleurs, sur son mariage. C'était au moment où l'on m'annonçait. Je ne venais pas là pour jouer le vingt-et-un. Après avoir parcouru d'un regard rapide le département des jeunes filles, j'allai séjourner dans le département des jeunes mariées. Il faut bien que le romancier aille à la chasse.

On parlait toujours de madame Andami. J'avais rencontré son mari dans un souper d'adieu que donnait le comte de Kaszyck avant de retourner dans son exil de Kazan; peu de jours après, j'avais reçu une invitation à une messe de mariage à la Madeleine, avec ce mot autographe.

« *Venez donc voir un homme heureux.* »

Et il avait signé :

« RODRIGUES ANDAMI. »

Je me demandai quelle était la Chimène de ce Rodrigues. Depuis six mois c'était un

homme à la mode, depuis Tortoni jusqu'au Moulin-Rouge, depuis les Champs-Élysées jusqu'au bois de Boulogne..

J'allai à la messe de mariage à la Madeleine.

C'était un bonheur de première classe; grand éclat de chasubles et de cierges, grand bruit d'orgue et de chant. L'abbé Deguerry officiait, Faure disait le *Salutaris*.

Je me mis naturellement du côté du marié. Il avait peu d'amis, parce qu'il était étranger, mais les amis de la mariée avaient débordé jusqu'à nous.

Pendant que j'admirais la beauté de la jeune fille qui allait être la jeune femme, j'entendais parler de sa dot et de la fortune du beau Rodrigues, car il était splendide dans le premier rôle qu'il jouait ce jour-là.

— Il paraît, disait ma voisine à mon voisin, que mademoiselle Caroline Asselin n'a que deux cent mille francs de dot. Est-elle assez heureuse d'épouser un des Rothschild de la Havane!

Le voisin hocha la tête.

— C'est égal, ce n'est pas encore moi qui donnerais ma fille à un Havanais.

— Pardieu ! je le crois bien, reprit la voisine impatientée, vous avez horreur du tabac.

La hallebarde du suisse retentit, on fit un peu de silence ; mais le dialogue reprit devant moi entre deux jeunes femmes.

— N'est-ce pas qu'il est bien ?

— J'aimerais mieux qu'il fût blond : on dirait un Indien. Ce n'est pas une barbe noire cela, c'est une barbe bleue.

— Ma chère, ne rappelons pas ici de pareils souvenirs.

Faure commença à chanter. C'était l'Opéra : on écouta avec religion. Quand il eut fini, c'était l'Église : le dialogue reprit derrière moi entre deux jeunes gens.

— Comme elle est jolie ! On n'a pas idée de cela : égorger les colombes de Vénus pour ce Rodrigues qui cultive des champs de tabac.

— Tais-toi donc, il est d'une famille princière. Il va revendiquer ses droits à la Grandesse d'Espagne. Ne faisons pas tant de façons sur l'origine de la fortune, nous qui n'en avons pas.

Après la messe, Rodrigues Andami me présenta à sa femme. Quoiqu'elle fût blanche

comme il convient à une mariée, la joie de son âme se répandait dans ses yeux et sur son sourire. Un de mes amis me prit le bras, nous montâmes les Champs-Élysées en décidant que le mariage, s'il est contresigné par l'amour, — s'il a une porte ouverte par le divorce, — est encore le meilleur contrat de bonheur, parce que ce n'est pas le bonheur d'un jour.

Pourquoi M. Rodrigues Andami, qui ne parlait que de millions, épousait-il mademoiselle Caroline Asselin, qui n'avait que deux cent mille francs de dot ? Qu'est-ce aujourd'hui que deux cent mille francs de dot ? Un déjeuner de soleil ! Si avec cela on n'a pas de figure, on ne fera pas de figure dans le monde ; à moins que la fortune, qui joue toujours son grand jeu, ne vienne vous faire des surprises.

Rodrigues, qui se laissait appeler en souriant don Rodrigues, s'était montré dans la société étrangère qui aujourd'hui fait résonner si haut ses fêtes à Paris. C'est là qu'il avait rencontré Caroline Asselin, une de ces adorables beautés, trop délicates peut-être, mais par là plus pénétrantes : cheveux blonds

brunissants, yeux profonds, tour à tour bleus, gris et verts comme l'Océan; nez finement dessiné, aux ailes mobiles, lèvres roses plutôt que rouges, où voltige un sourire; oreilles ciselées comme par un orfèvre, des couleurs de pastel. On aurait pu dire d'elle comme de sa dot : que c'était un déjeuner de soleil.

Dans dix ans, Caroline ressemblera trop à ces pastels effacés, qui sourient encore, mais qui ne vivent plus.

Rodrigues Andami ne voyait pas si loin.

Il valsa avec la jeune fille, il fut doux dans sa force. Si elle le charmait parce qu'elle était blonde, il s'imposa à elle parce qu'il était brun; ce fut le coup de soleil sur la neige. Caroline sentit se fondre son cœur, elle fut heureuse d'entendre le mot amour tomber de cette bouche de pourpre tout ombragée de moustaches noires, tout éclairée de dents blanches.

Hercule ne fila pas longtemps aux pieds d'Omphale.

C'était un chercheur d'aventures, mais il aimait les impromptus. Aussi, jusque-là, n'a-

vait-il frappé qu'aux portes des courtisanes renommées ou aux portes de ces femmes du monde qui vivent comme des courtisanes, à l'abri du mariage.

Quand Rodrigues vit qu'il n'y avait rien à espérer chez cette jeune fille qui était toute candeur et vertu, il n'y alla pas par quatre chemins, il demanda sa main, sachant bien qu'il n'y avait que deux cent mille francs dans cette petite main-là.

Il menait grand train à Paris, on parlait de sa fortune à la Havane, on le croyait plus ou moins Grand d'Espagne, on le rencontrait dans toutes les fêtes officielles, on ne fit pas de façons dans la famille Asselin. Le père, la mère, le frère, la sœur, tout le monde dit oui par acclamation. On savait bien d'ailleurs que Caroline n'en dormait plus.

On publia les bans, je me trompe, on en escamota un, comme on fait dans le beau monde, et on fixa la cérémonie à quinze jours de là.

Jamais un marié ne prépara son bonheur avec tant d'art.

Il loua un hôtel avenue Montaigne, il y mit

vingt tapissiers, il télégraphia à Lyon pour qu'on lui envoyât les plus belles étoffes pour revêtir les murailles, il dévasta les marchands de curiosités pour que chaque pièce fût meublée dans le style le plus pur. Salle à manger Renaissance, salon Louis XIV, petit salon Louis XV, chambre à coucher Louis XVI. Et des glaces de Venise, et des lustres de Murano, et des girandoles en cristal de roche, et des bronzes florentins, et des tableaux, et des marbres, et des tapisseries! Une orgie de luxe.

Mais ce qui surtout émerveilla la famille, ce fut la corbeille. Tout ce qu'il offrit en châles de l'Inde, en dentelles d'Angleterre, de Malines, de Venise, d'Alençon, de Chantilly, robes brodées or et argent, pantoufles de fée, parures et bijoux à éblouir les yeux les plus sceptiques, tout cela arrivait à profusion comme dans une féerie.

Le jour des noces, après la messe, les épousés disparurent; les familiers de la maison Asselin, invités à dîner ce jour-là, les virent reparaître plus radieux encore.

Le dîner fini, on essaya une petite sauterie

au piano; le marié et la mariée valsèrent et disparurent encore.

Cette fois, ils allaient dans leur hôtel.

Quoiqu'on ne fût pas encore dans la belle saison, il y avait dans le vestibule et dans l'escalier tout un jardin; — encore des camélias et déjà des roses; — et des lilas, et des violettes, et des primevères! Une orgie de fleurs..

Caroline était enivrée. Quoiqu'elle eût beaucoup d'imagination, la réalité dépassait son rêve.

Quand elle entra dans sa chambre, quand elle vit ce lit tout ombragé de guipures et de dentelles, quand elle contempla dans l'ameublement ce luxe de haut goût, quand elle remarqua que Rodrigues n'avait pas oublié ces mille riens qui sont un peu la vie de la femme, elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Oh! que je suis heureuse!

Et elle pleurait.

Le lendemain elle pleura, mais ce furent d'autres larmes.

Elle s'éveilla sous les baisers de Rodrigues, qui venait de s'habiller.

— Où allez-vous? demanda-t-elle en voulant le retenir.

— C'est mon secret, dit-il en souriant.

Elle pensa qu'il voulait lui faire encore une de ces douces surprises qui l'avaient tant ravie.

La surprise, c'est qu'il ne revint pas. C'est qu'il ne revint jamais.

Or, pourquoi ne revint-il pas?

C'est ce que se demandaient les quatre jeunes mariées au moment où j'étais venu m'accouder à la cheminée.

— Je le sais bien moi, dis-je.

En vérité, je ne le savais pas. Je me hasardai à donner cette raison :

— Rodrigues Andami est un esprit supérieur, un de ces hommes qui dominent les lois ou qui les brisent. Il aimait trop l'amour pour aimer le mariage.

Toutes les femmes se récrièrent, je crois même que je reçus quelques coups d'éventail.

— Eh bien! je ne dirai plus un mot, mesdames.

— Parlez! parlez! parlez!

— Il adorait cette jeune fille, il a voulu lui donner un jour de bonheur, voilà pourquoi il ne l'a épousée que pour un jour.

— Vous appelez cela un jour de bonheur ! dit la femme à l'éventail. Quoi ! il dépense deux cent mille francs pour meubler cet hôtel, il y conduit sa femme, il la plante là sans avoir payé personne ! C'est un monstre !

— Oui, madame, c'est un monstre, mais il y a du monstre dans tous les hommes. Ceux qui plantent là leur femme après avoir mangé leur dot sont-ils plus innocents que lui ?

— C'est vrai, dit une jeune mariée, qui avait déjà vu son mari malmener sa fortune.

— Remarquez, repris-je, que Rodrigues a donné une parure de diamants qui était bien à lui.

A cet instant parut la duchesse de Montefalcone.

C'était la cliente de Charles Taillandier. Elle avait voulu qu'il lui amenât sa jeune femme au Parc des Princes quand il s'était marié ; elle la trouva charmante et lui promit d'aller la voir. C'était la seconde fois qu'elle venait aux soirées de Charles Taillandier.

Au moment du départ de son mari, l'agent de change lui avait sauvé un demi-million que le duc de Montefalcone voulait s'approprier pour courir le monde. Quoiqu'elle pensât bien peu alors à sa fortune, elle savait gré à l'agent de change de lui avoir sauvegardé cinq cent mille francs.

Tout le monde regardait la duchesse avec une vive curiosité. Elle avait sur la figure cette lumière et ce charme indicibles de toutes les créatures dominatrices. Elle faisait peur et elle faisait plaisir.

Elle aussi passa dans le petit salon.

Madame Charles Taillandier lui présenta celles qui ne l'avaient pas encore vue.

— Que faites-vous là ? me dit-elle en me donnant la main.

— J'explique et je commente un fait historique avec la plus haute gravité.

On reparla devant la duchesse de la jeune femme abandonnée le lendemain de ses noces.

Comme elle aimait les histoires étranges, elle prit intérêt à celle-ci, surtout quand on lui présenta madame Rodrigues Andami.

Justement la jeune femme, qui s'ennuyait au jeu, reparut alors dans le petit salon.

La duchesse lui parla affectueusement et lui dit qu'il n'y avait pas de si grand mal qui ne tournât au bien.

— Pauvre enfant! vous avez eu un jour de bonheur.

— Je ne me plains pas, dit avec quelque fierté l'épouse abandonnée.

— Encore, dit une évaporée, si tu avais eu le lendemain! Moi je ne comprends pas les fêtes sans lendemain.

Et de là mille mots jetés à tort et à travers sur le bonheur qui ne dure qu'un jour, et sur le lendemain qui ne renferme que des mensonges.

Je remarquais que la duchesse ne parlait plus tant; elle semblait préoccupée dev la parure de diamants de madame Rodrigues Andami.

— Vous avez là une magnifique parure, madame, lui dit-elle.

— N'est-ce pas, madame?

— Oui, ces caboches font merveille. Il y a là deux saphirs qui sont de la plus belle eau,

on ne les retrouverait pas aujourd'hui chez Moïana. Cela vient tout droit de Constantinople.

— Comme vous connaissez bien les pierres ! dis-je à la duchesse.

— Savez-vous pourquoi ? me dit-elle en se contenant à grand'peine.

Je la regardai sans lui répondre, tout surpris du feu étrange que jetaient ses yeux. On eût dit les deux saphirs.

— Savez-vous pourquoi, reprit-elle en se penchant vers moi, c'est que ce collier que porte cette femme est à moi.

— A vous !

— Oui, à moi ! on me l'a volé.

Et la duchesse se retournant vers madame Rodrigues Andami :

— Comment s'appelait votre mari, madame ?

— Rodrigues Andami.

La duchesse pencha la tête comme pour chercher dans sa mémoire.

— Non, murmura t-elle tout bas, ce n'est pas cela.

— Madame, reprit-elle d'une voix cares-

sante, — cette voix toute musicale des Milanaises quand elles veulent charmer et vaincre, — avez-vous ici le portrait de votre mari?

— Oui, madame, si on peut prendre une photographie pour un portrait.

Madame Andami portait toujours avec elle un petit carnet en velours qui renfermait l'image de son mari; elle le prit et le présenta à la duchesse.

— Voyez, madame.

La jeune femme avait dit cela avec un secret orgueil.

Ce fut un cri sur toute la ligne sur la beauté de Rodrigues Andami.

— On voit bien qu'il y a beaucoup de blondes ici, dit madame Taillandier.

La duchesse jeta un cri.

Je vis bien qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même; je voulus lui prendre le portrait, mais il était trop tard.

— Je l'avais deviné! dit-elle. Cet homme-là, c'est lui qui m'a pris mes diamants.

Bianca aurait voulu retenir ces dernières paroles.

Le cri qu'elle avait jeté, toutes les femmes le jetèrent.

— Pauvre enfant ! dit-elle en saisissant dans ses bras madame Rodrigues Andami frappée au cœur jusqu'à l'évanouissement.

Le lendemain, madame Rodrigues Andami était l'amie de la duchesse de Montefalcone.

— Ma belle, lui disait Bianca, je vous aimerai comme une sœur, mais à une condition, c'est que vous garderez mes diamants volés. Je vous les reprends, mais je vous les donne.

## II

*Les causeries du vendredi.*

La duchesse avait presque tous les jours quelques amis entre onze heures et minuit. On venait la voir après le spectacle; on trouvait chez elle, non pas tout à fait un souper, mais du thé, du café glacé, des sandwichs, un pâté de foie gras, du vin de Champagne et du vin du Rhin. On se mettait négligemment à table avec une soif et une faim toutes platoniques, on finissait souvent par rappeler le maître-d'hôtel faute de vivres. C'était la belle heure de la journée, l'heure qu'on cueillait sans inquiétude, tout aux choses de l'esprit. Le ven-

dredi, il y avait un dîner, un dîner somptueux, quoiqu'on ne fût jamais que sept à table. La duchesse trouvait que c'était le nombre cabalistique : un de plus, un de moins, la fête était gâtée. Il y avait deux femmes aux deux bouts, à la manière anglaise; la présidente et la vice-présidente, la duchesse et la chanoinesse; les cinq hommes choisissaient leurs places : la duchesse trouvait impertinent d'emprisonner ses convives. Elle disait souvent : « Les choses s'arrangent bien toutes seules ! »

Ces cinq hommes et ces deux femmes, c'était les sept sages de Paris. Ils jugeaient de haut toutes les actions; ils ne permettaient pas à l'opinion publique de s'asseoir à la table; ils étaient tous trop personnels pour accepter les décrets du reste du monde. Et d'ailleurs n'oublions pas, remarqua un jour le prince Rio, que Montesquieu a oublié un quatrième tribunal, celui de l'Opinion, quand il a dit que les trois tribunaux, les Lois, la Religion, l'Honneur, n'étaient jamais d'accord.

Les habitués du salon de Bianca apportaient tous des nouvelles inédites. C'était la

chronique avant la lettre, la chronique plus ou moins scandaleuse. Quoique tout le monde mît des robes à ses phrases, on n'eût osé imprimer ces nouvelles à la main dans aucune gazette tintamaresque, parce que c'était presque toujours l'histoire intime des grands et surtout des grandes de ce monde. Tout le monde apportait sa part du gâteau, le prince Rio parlait des Cours étrangères, la chanoinesse rousse parlait du faubourg Saint-Germain, Monjoyeux parlait du vieux Paris, d'Ayguesvives parlait du club, Achille Le Roy paradoxait, mademoiselle de Saint-Réal faisait des caricatures, la duchesse jetait sur tout cela sa poudre d'or.

Violette écoutait en silence toute à ses évocationsd u passé. Le présent n'avait pu encore la reprendre au tombeau. Elle vivait, mais elle vivait avec les morts. Bianca seule lui faisait croire au lendemain.

Ce salon de la duchesse, c'était le salon de Ninon de Lenclos où l'on contait si bien et où on jugeait si haut, que Louis XIV en était inquiété; on se rappelle qu'il disait souvent : « Que pense-t-on de cela chez Ni-

non? » Il sentait bien que l'opinion publique ne sortait pas de la Cour, mais des salons à la mode.

Aujourd'hui les journaux veulent créer et imposer l'opinion; mais l'opinion est trop capricieuse et trop altière pour se laisser gouverner; elle est fille de bonne maison, elle hante encore les cercles, elle se tient au-dessus de toutes les stériles discussions. Les journaux passent, l'opinion demeure debout. Une femme d'esprit disait, suivant en cela l'idée de M. Émile de Girardin : « Les journaux ne prouvent rien, sinon que les journalistes ont beaucoup d'esprit : donc les journaux ne servent à rien, si ce n'est aux journalistes. »

On peut dire que l'opinion publique hantait le salon de la duchesse; on y parlait politique, beaux-arts, belles-lettres; on y jugeait sans appel les hommes et les choses; on n'attendait pas que la critique eût parlé pour acclamer ou condamner une œuvre. Bianca ne recevait que des esprits originaux et primesautiers, elle avait horreur des phrases toutes faites, vieux habits — vieux galons à l'usage de

tout le monde. Dès qu'elle entendait dire un mot connu, fût-il le plus beau mot, elle disait avec impatience, comme le philosophe anglais : « C'est imprimé ». Condamnation terrible, dont on ne se relevait que par une idée toute vierge ou toute « revirginisée » par l'expression. Voltaire avait bien raison de dire que le premier qui a comparé une femme à une rose dans les épines était un poëte, mais que le second était un sot. La sottise, qu'est-ce autre chose que l'esprit qui court les rues?

On voit donc que chez la duchesse on s'affranchissait vaillamment de tous les lieux communs; on s'insurgeait contre les idoles des journaux et des théâtres; on n'était pas d'ailleurs toujours absolu; plus d'une fois on relevait le faux dieu après l'avoir renversé, comme si on dût trouver un peu d'or dans l'argile.

Pendant quelque temps on parla à peine du salon de la duchesse. C'était un tribunal à huis-clos dont les sentences n'arrivaient guère dans le public. Mais peu à peu le bruit se répandit qu'il y avait là une vraie force. Tout le monde désira y être présenté. Je parle

de tous ceux qui veulent compter à Paris : futurs ministres, futurs ambassadeurs, futurs académiciens, sans parler des Don Juan et des Lovelace qui veulent enfoncer toutes les portes des salons où il y a des femmes à leur portée.

Mais la duchesse était intraitable, elle se barricadait dans son monde; on avait beau faire le siége avec les batteries les plus caressantes, c'était la maison close du Kalife.

Était-ce par vengeance? Le monde lui avait fermé ses portes, elle fermait sa porte. Non. Elle était au-dessus de la vengeance. On a dit : La femme se venge, le lion ne se venge pas. La duchesse était de la nature des lions. Elle disait que la plus grande offense qu'on ait imprimée contre les dieux était celle-ci : La vengeance est le plaisir des dieux.

Il ne faut pas croire que son salon fût un bureau d'esprit. Tout y était ordonné à la diable. Grâce au ciel on n'y faisait pas de lectures académiques. Après un dîner rapide, mais sybarisien, on passait dans un adorable fumoir où on reposait ses yeux des feux de la table dans le demi-jour, car le fumoir n'était

éclairé que par les lumières avares d'un lustre de Murano. Presque toutes les femmes allaient elles-mêmes au fumoir prendre quelques bouffées aux cigarettes russes. On rentrait dans les salons, on chantait un peu, on tourmentait le piano, on ne dédaignait pas de faire un tour de valse ; les belles et ardentes causeries ne commençaient le plus souvent qu'à onze heures. Jusque-là on s'était fait la main, le duel ne commençait que sur la fin de la soirée. Combien de fines lames ! combien d'épées brisées ! Mais on ne se blessait presque jamais, tant on se frappait à armes courtoises.

Quand on se remettait à table pour le thé, tout le monde avait de l'esprit. C'est que l'esprit crée l'esprit; quand douze convives arrivent pour dîner on est bien sûr qu'il va arriver un treizième convive : c'est la Sottise. Les douze convives ont beau être des hommes et des femmes d'esprit, ils viennent là sans avoir laissé sur le seuil toutes les préoccupations de la journée. Et d'ailleurs on a rencontré tant d'imbéciles, que la bêtise humaine a déteint sur les plus intelligents. On a beau

vouloir se dépouiller du contact, on se met à table avec des traces encore visibles. — Vous avez l'air ahuri ? — C'est que j'ai entendu tout à l'heure M ***. — Pourquoi êtes-vous éteint? — C'est que je viens de lire le journal.

On ne se relève que peu à peu dans les régions sereines de l'esprit, on triomphe des nuées, on remonte dans la lumière, mais c'est surtout vers la fin de la soirée qu'on possède son âme, jusque-là plus ou moins l'esclave du pouvoir temporel.

— Que d'esprit perdu ! dit un soir la chanoinesse après une causerie éblouissante.

— Dites donc que d'esprit trouvé ! s'écria la duchesse. Ne faudrait-il pas imprimer tout cela, comme on cloue des papillons dans un cadre ou comme on ensevelit des fleurs dans un herbier ? La vie, c'est l'épanouissement et le rayonnement; tout ce que nous avons dit ce soir est très-beau, mais rien ne vaut la peine d'être imprimé.

Ce qui dominait surtout dans le cercle de la duchesse, c'était la curiosité, curiosité du monde visible, curiosité du monde invisible.

On s'embarquait souvent pour la vie future; on avait beau faire naufrage en route avec les théories méditatives des religions et des philosophies, on se réembarquait le lendemain avec la soif de savoir les destinées de l'âme. Mais le tableau de la vie humaine vu par le tableau de Paris était étudié avec un vif plaisir. Balzac avec sa loupe de moraliste, Alfred de Musset avec ses yeux de poëte, n'avaient pas regardé de plus près les comédies de l'esprit et les drames du cœur. Rien n'était oublié dans ce spectacle au jour le jour On s'intéressait à tout, depuis les scènes de cour jusqu'aux scènes de cabaret. Comme le diable boiteux, on découvrait toutes les maisons pour voir ce qu'il y avait dedans; on arrachait tous les cœurs pour les scalper. Pas un secret dans la capitale des capitales qui ne fût le secret de la duchesse et de ses hôtes; on ne dédaignait rien dans cette recherche de la vérité, on allait jusqu'au fond de tout; même jusqu'au fond de la bêtise de mademoiselle Taciturne; même jusqu'au fond de l'esprit de mademoiselle Brohan; on ne dédaignait pas même le crochet du chiffon-

nier pour remuer les horreurs de l'amour, de l'ambition, du crime et de la misère.

Mais, n'allez pas croire que tous ces jeunes fronts s'assombrissaient devant ce travail d'analyse. On faisait cela gaiement comme le carabin qui a une rose aux lèvres quand il est devant le cadavre. Le plus souvent d'ailleurs la curiosité de ces dames et de ces messieurs s'attaquait aux tableaux riants de la vie parisienne. La question de la vertu des femmes était toujours la vraie question. Achille Le Roy avait une opinion toute faite sur ce point-là, à savoir que la vertu des femmes est en dehors de l'amour; mais les femmes — quoique celles qui fussent là, moins la duchesse, eussent toutes des reprises à leurs robes — ne voulaient pas séparer la vertu de l'amour, tant il est vrai que le péché n'est doux que s'il est terrible.

— C'est la peur de l'enfer qui fait le paradis, dit un jour Violette qui ne parlait jamais que pour dire quelque chose.

Tous les soirs, chacun apportait donc son histoire, si cette histoire devait jeter une lumière nouvelle, sur les candeurs, les ma-

lices, les vertus et les coquineries de la femme. Depuis le commencement du monde, les moralistes ont jugé les filles d'Ève, mais jusqu'à la fin du monde on portera de nouveaux jugements. Les moralistes ne se connaissant pas eux-mêmes : comment ont-ils pu vouloir expliquer ce sphinx qui n'a jamais dit son secret, parce qu'il ne le sait pas ? La femme laisse tous les jours surprendre un secret, mais elle en a encore cent mille autres, quand cette femme est une Parisienne.

## III

### *Mademoiselle Psyché.*

On sait que la chanoinesse rousse avait présenté à la duchesse une jeune fille, mademoiselle Bérangère de Saint-Réal, en lui disant :

— C'est presque votre portrait.

C'était une jeune fille fort bien née, qui avait pris des airs de haute fantaisie. On ne savait trop que penser sur sa vertu. Sa famille habitait presque toujours la Vendée, sans trop s'inquiéter de la laisser seule à Paris dans l'appartement qu'on occupait ensemble trois mois d'hiver. La jeune fille pas-



sait à peine un mois en Vendée. Elle revenait à Paris sous prétexte de faire de la sculpture. Son père l'encourageait à gâter du marbre, parce qu'il avait admiré mademoiselle de Fauveau.

Elle avait l'idéal, elle n'avait pas la main. Pourtant elle était parvenue à sculpter une Psyché d'une nudité très-chaste, mais elle n'avait pas pu rendre le charme des contours. Ses amies, très-indiscrètes, répandirent le bruit qu'elle avait posé elle-même pour sa Psyché, c'est-à dire qu'elle travaillait à demi-vêtue. Mais comme sa Psyché ne donnait pas une haute idée de la femme, la femme en elle se révolta contre l'artiste.

Voilà pourquoi elle posa un jour devant un peintre amoureux de la ligne, un disciple d'Ingres, Amaury Duval, qui fit de mademoiselle de Saint-Réal l'adorable Psyché que l'on connaît.

Le peintre n'avait pas mis l'Amour en scène comme faisaient les maîtres mythologiques, parce que s'il y a une femme il y a l'Amour, même si on ne le voit pas. On se rappelle que Psyché est couchée à demi-nue, les

cheveux abandonnés, avec un bras qui passe sur son front ; les deux mains se joignent sur l'oreiller. Les rideaux étoilés sont soulevés. Le divin corps de la Psyché se détache en pleine lumière sur un fond assombri. Ce n'est pas la lumière dorée de Titien, c'est la lumière plus blanche et plus voluptueuse de Corrége. La figure exprime la rêverie et l'attente, un regard perdu, un sourire commencé. Les seins sont taillés dans le marbre, peut-être les bras sont-ils un peu charnus, mais c'est la faute de mademoiselle de Saint-Réal. La draperie couvre les cuisses et les jambes sans cacher tout à fait les hanches, ni les pieds qui sont des chefs-d'œuvre de contour et d'expression. Quel pied n'a sa physionomie? On ne lit pas seulement dans la main, on lit sur le pied.

Ainsi est la Psyché du peintre, ainsi était mademoiselle de Saint-Réal quand elle se donnait à l'art sans que sa pudeur s'offensât. La duchesse de Ferrare n'avait-elle pas posé toute nue devant Titien? Bérangère disait que ce qui est beau est sacré, et que le nu garde sa pudeur devant un pinceau chaste.

Or Bérangère avait été surnommée Psyché. On disait qu'elle était devenue amoureuse d'elle-même comme Narcisse. La vérité est qu'elle se mirait dans le prince Rio.

Mais le prince Rio — comme Achille Le Roy, comme d'Aspremont, comme tout le monde — était amoureux de la duchesse de Montefalcone.

Quoiqu'il eût foi en lui, parce qu'il avait dompté beaucoup de chevaux et beaucoup de femmes, il désespérait presque de vaincre les rébellions de Bianca. Il savait bien que chez elle, comme chez toutes les grandes dames italiennes, la préface est fort engageante, mais que le livre se ferme à la préface. C'est surtout au delà des Alpes que l'amour de la résistance est plus impérieux que l'amour de la possession.

Le prince vint huit jours de suite, de plus en plus ardent, cachant son cœur par son esprit, sacrifiant ses passions de la veille et de l'avant-veille, jurant de n'avoir plus qu'un amour. Il alla jusqu'à offrir à la duchesse de faire le tour du monde avec elle dans un navire qui s'appellerait *Bianca*, qui porterait

ses couleurs et qui renfermerait tout ce qu'elle aimait : livres, tableaux, meubles, jardinières.

— Même vos amis si vous voulez, dit le prince.

Bianca se moqua de lui.

— Si je vous aimais, lui dit-elle, vous seriez le monde pour moi, et nous ferions le tour du monde sans faire un pas, puisque c'est l'âme qui voyage. Mais je ne vous aime pas.

La duchesse disait cela en laissant tomber sur le prince ses beaux yeux profonds qui versaient l'amour même quand elle ne songeait qu'à l'amitié. Aussi le prince ne désespérait pas encore.

Mademoiselle de Saint-Réal était confidente du prince. Elle s'amusait au roman de cette passion, elle soufflait le feu comme pour attiser sa curiosité.

Un matin, elle se réveilla amoureuse du prince, mais elle ne le prit pas pour confident. Elle ferma son cœur à triples verrous. C'était son second amour ; le premier l'avait vaincue, elle résolut de prendre sa revanche.

— Voilà, dit-elle, une belle occasion de me

prouver à moi-même que je puis reconquérir ma vertu.

Elle fut stoïque pendant huit jours.

Cependant le prince, qui ne posait pas pour le sentimentalisme, pâlissait dans l'attente. Il était insupportable à tout le monde, même à la duchesse, quoiqu'il prît avec elle des airs de lion amoureux. Elle lui coupait les griffes sans qu'il secouât trop sa crinière. Quand Bérangère était là, il ne changeait pas de figure et ne masquait pas un mot. C'était une amie à lui comme une amie à elle : il connaissait son aventure, il ne faisait pas de manières avec elle.

Or, un soir qu'elle était là, le prince dit à la duchesse qu'il venait pour la dernière fois, parce qu'il était trop irrité de voir si souvent un bien qui ne lui appartenait pas.

— Oui, dit la duchesse, vous vous figurez qu'on m'achète comme un tableau, et qu'on me revend le lendemain. Mais je ne me vends pas et je ne me donne pas.

— Adieu, duchesse.

— Adieu, prince.

Le prince se leva résolûment.

— Non, dit Psyché, ce n'est pas un dernier adieu. Je vous condamne à venir demain tous les deux prendre le thé chez moi.

Et elle dit tout bas au prince :

— Vous savez bien qu'on ne prend pas une femme chez elle.

— A demain donc, dit le prince.

— A demain donc, dit la duchesse.

Le lendemain, vers onze heures du soir, le prince était avec mademoiselle de Saint-Réal, dans son petit salon bleu.

Une lettre arriva.

— C'est d'elle, dit-il, je reconnais le doux parfum de ses billets.

La duchesse disait à son amie qu'elle ne viendrait qu'à minuit, parce que Violette était avec elle.

Bérangère ne montra pas la lettre. Son amour lui inspira une idée toute diabolique.

— Pourquoi rougissez-vous? dit le prince.

— C'est que la duchesse est si fantasque!

— Vous ne voulez pas me confier cette lettre?

— Non, mais je vais vous dire ce qui va se passer. Dans une demi-heure, vous trou-

verez la duchesse dans le petit salon jaune.

— Je ne comprends pas.

— Ni moi non plus. Je vais donner des ordres.

Bérangère reparut bientôt. Le prince ne remarqua pas trop son émotion.

On causa du caractère étrange de la duchesse. Le prince avait repris un certain air dominateur qui amusa mademoiselle de Saint-Réal.

On sonna.

— C'est elle, dit Bérangère.

Et elle courut à la rencontre de son amie.

Elle se remontra bientôt à la porte du salon et dit au prince à mi-voix :

— Dans cinq minutes, on vous attendra dans le petit salon jaune.

— Je savais bien qu'elle viendrait, dit le prince en se promenant à grands pas comme s'il marchait déjà vers la conquête.

Il attendit à peine cinq minutes. Il traversa le grand salon, éclairé seulement par deux candélabres à trois branches, il ouvrit la porte du salon jaune, où il fut tout étonné de se trouver dans la nuit. Mais il n'eut pas le

temps de renverser une table ni de briser une statuette. On se jeta dans ses bras avec un abandon charmant.

— A la bonne heure, dit-il, tout en coupant ses paroles par des baisers, voilà de vraies surprises de duchesse.

Quand il retourna dans le salon bleu, ce fut une toute autre surprise.

La duchesse était là qui se chauffait les pieds.

— Ah! vous voilà, mon cher prince, j'ai failli attendre.

— Je ne comprends pas.

Le prince se croyait à la comédie.

— Où est donc mademoiselle de Saint-Réal? demanda-t-il.

— Mais vous devez le savoir mieux que moi?

Bérangère survint.

Le prince la regarda d'un œil curieux.

— C'est singulier, dit-il, comme vous vous ressemblez toutes les deux : du moins par les bras, par les épaules, par la désinvolture.

— C'est d'aujourd'hui que vous voyez cela? dit la duchesse. Si elle n'était blonde et moi brune, on nous prendrait pour deux sœurs : — vues de dos.

— Alors, dit le prince, celui qui a vu la Psyché d'Amaury Duval a vu du même coup la duchesse de Montefalcone et mademoiselle de Saint-Réal.

— Oui, pour les bras, — se hâta de dire la duchesse qui ne voulait pas se dévoiler plus loin, — mais rien que les bras.

Cependant, le prince regardait tour à tour les deux amies. Il les mesurait des yeux, il les dévisageait, il étudiait les mouvements de l'âme dans les mouvements du corps.

— Quel est donc ce mystère ? demanda-t-il à Bérangère en lui parlant à l'oreille.

— Ce mystère ! répondit mademoiselle de Saint-Réal en souriant, c'est que ma femme de chambre est amoureuse de vous. Ne vous offensez pas : un chien regarde bien un évêque.

Le prince se mordit les lèvres, il descendait trop vite des hauteurs.

— Votre femme de chambre ? dit-il lentement en regardant mademoiselle de Saint-Réal.

La jeune fille était devenue si grande comédienne que le prince n'eut pas le mot de l'énigme.

— C'est bien joué! lui dit-il.

— Vous trouvez?

— Oui. Et si la duchesse n'était pas venue?

— Oh! avec moi, les absents n'ont jamais tort : la coupable se fût jetée à vos pieds.

— Quel est donc ce mystère? demanda à son tour la duchesse, impatientée de ne pas entendre.

— Un imbroglio, répondit mademoiselle de Saint-Réal; le prince a rencontré une femme dans le salon jaune, il croyait que c'était vous, — ou peut-être que c'était moi, — car il était sans lumière; ce n'était ni vous ni moi. Il paraît qu'il s'est mésallié en embrassant une femme de chambre.

Le prince sourit avec malice.

— Eh bien! dit-il, je voudrais avoir une Cour de pareilles femmes de chambre.

## IV

### *L'imprévu.*

Bianca avait eu ce jour-là un dîner tout intime : Violette, la chanoinesse, Antonia, un célèbre pianiste allemand, un membre de l'Académie française point célèbre du tout, enfin Achille Le Roy.

La conversation avait été quelque peu tendue. On avait parlé, je ne sais pourquoi, de la souveraineté de la musique sur les autres arts, parce que la musique est tout à la fois poésie, peinture, statuaire; c'est la langue universelle, c'est l'architecture surhumaine, c'est la voix des dieux, des orages et des

vagues. Le pianiste allemand ne craignait pas de mettre Beethoven bien au-dessus de Gœthe. Achille Le Roy, qui aimait le paradoxe, alla plus loin : il décréta que les civilisations avancées n'auraient plus qu'un seul art, la musique. Selon lui, la photographie supprimait déjà le tableau et la statue, les livres s'amoncelaient comme les flots, mais on ne prenait plus la peine de chercher le bon grain dans l'ivraie. La vie, désormais, serait le seul livre qu'on lirait : l'homme ne porte-t-il pas en soi toute une bibliothèque? Tous les traités de philosophie ne sont-ils pas dans son front? Tous les romans ne sont-ils pas dans son cœur?

— Mais l'histoire! dit l'académicien, qui avait écrit sur les Albigeois.

— L'histoire! s'écria Achille, c'est un hibou cloué sur la porte du passé, c'est une science morte, c'est une vérité violée. Voltaire avait bien raison de dire : « L'histoire n'est jamais faite, on la fait toujours. » Le savant ne voit pas comme l'historien, l'archéologue ne voit pas comme le savant : l'histoire la plus vraisemblable n'est qu'une légende. N'avons-

nous pas aujourd'hui des docteurs qui disent que Dieu n'existe pas? ni lui, ni son fils, ni la Vierge, ni la Madeleine! Or, c'est après dix-huit cents ans de religion pour ces figures radieuses qu'on les jette dans le néant, comme on avait fait des dieux de l'Olympe. Croyez-moi, l'art d'écrire en vers ou en prose n'est que l'art des variations de l'esprit humain : variations pour variations, j'aime mieux celles de Mozart. La musique est le seul art bien vivant; voyez dans chaque maison, à chaque étage, jamais une bibliothèque, jamais un tableau, jamais une statue, toujours un piano.

— On a peut-être raison, dit Bianca, son paradoxe n'est pas si fou que cela. Le piano, dont on s'est tant moqué, c'est l'âme de la maison; dès qu'on lui parle il répond. Et il répond à tout, il a des éclats de gaieté pour la joie et des larmes pour la douleur. C'est un tombeau vivant où on a enseveli tous ses souvenirs, mais dès qu'on les évoque, ils se relèvent, ils chantent ou ils pleurent.

L'académicien ne put s'empêcher de dire que le triomphe et la défaite des Albigeois

montraient bien plus éloquemment la grandeur de l'esprit humain. Il en débita tout un chapitre, en prenant le café. On l'écouta d'autant plus volontiers que le musicien allemand s'était mis au piano et jouait avec passion une mélodie de Schubert.

Achille Le Roy, qui déjà un soir avait joué du violon chez la duchesse, lui demanda, pour donner raison à son paradoxe, si elle avait toujours son petit musée musical.

Elle sonna et demanda le violon. C'était un stradivarius digne d'un maître.

Achille le prit et se mit à jouer, comme dans la montagne, ces airs primitifs qui ont la souveraine poésie de l'inconnu.

Les musiciens ont eu beau vouloir les ajuster à leurs opéras ou à leurs romances, ils n'ont pu piller le beau sentiment qui les domine. Il faut les jouer tels qu'ils sont pour y retrouver le charme pénétrant et l'agreste parfum de leur primitivité.

Tout le monde était ravi, la duchesse surtout, qui admirait la grâce innée d'Achille, quoi qu'il fît, même en jouant du violon.

La chanoinesse écoutait silencieuse et triste.

Violette se demandait pourquoi cet air sauvage, qu'elle n'avait jamais entendu, lui rappelait les jours les plus aimés de sa vie.

C'est que la musique, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, déchire victorieusement les voiles du passé. De sa main magique elle vous rejette devant le théâtre de votre vie, elle vous remet soudainement au spectacle des scènes les plus tendres, les plus émues, les plus dramatiques.

Ce doux sourire d'ange qui errait toujours sur les lèvres de Violette s'accentua par je ne sais quoi de plus humain. Elle était reprise à sa passion, elle revoyait Octave de Parisis agenouillé devant elle dans sa petite chambre de la rue Saint-Hyacinthe. Et ce soir-là elle laissa tomber son éventail, comme autrefois elle avait laissé tomber dans sa première ivresse amoureuse le bouquet de violettes que le duc de Parisis lui avait mis dans la main.

On demanda un autre air à Achille, qui reprit le violon et joua avec plus de sentiment encore. Il raconta avec son archet l'histoire d'une jeune fille de la montagne tentée par un pâtre. Ce fut tout un petit poëme rustique,

le poëme de *l'Arc-en-ciel,* qui commençait au soleil levant et qui finissait dans un orage. Tout était merveilleusement peint, la sérénité radieuse du ciel, la neige au sommet des montagnes, les vaches et les moutons sur le versant, le petit bouquet de bois où l'on cueille des pâquerettes et des fraises, le chant du rossignol et le chant de la fauvette, le roucoulement des colombes amoureuses, le bruit lointain des cloches qui rappelle la fillette à son catéchisme, les nuages qui s'amoncellent, les teintes qui s'assombrissent, le premier coup de tonnerre, les éclairs sillonnant la nue, le cœur qui bat, la pluie qui ruisselle. Et, comme dernier tableau, la mère qui cherche sa fille et qui la voit fuir dans l'arc-en-ciel.

Achille avait vaguement indiqué à grands traits les tableaux changeants de cette harmonie imitative. Tout le monde avait compris, hormis le pianiste. L'académicien demanda le mot de la fin.

— Le mot de la fin, dit Achille, vous le diriez, vous, mais le musicien ne le dit pas. Le musicien n'écrit que sur les nues et sur les vagues toujours changeantes, mais il y

a mille manières de le lire et de le comprendre.

— J'ai cru, dit l'académicien, comprendre dans votre coup d'archet que votre montagnarde avait déchiré sa robe.

— Voilà pourquoi, dit Achille, sa mère ne la retrouve pas. Pour toute consolation, le diable, qui a pris sa fille, lui permet de la revoir, à chaque orage, dans l'arc-en-ciel qu'il promène autour de sa maison.

On pria encore Achille de jouer du violon, mais pour toute réponse il alla causer avec la chanoinesse.

Que lui dit-il? je ne sais. Mais la duchesse trouva qu'il lui parlait de trop près. Pour la première fois elle fut jalouse.

Il était onze heures. On vint avertir le pianiste que ses chevaux l'attendaient, l'académicien jugea qu'il était temps de prendre un fiacre, Violette s'esquiva sans qu'on la vît partir. Il ne resta plus pour prendre le thé que la chanoinesse, la duchesse et Achille.

On parla de Violette, on vanta sa beauté et sa douceur.

— Décidément, dit la duchesse, on a eu

raison dans l'antiquité et dans le moyen âge de faire une vertu de la douceur.

— Mais Violette a toutes les vertus, dit Achille.

— Oui, dit la chanoinesse qui la connaissait bien, toutes les vertus, même la vertu.

— C'est une bouche d'or qui parle, dit le Basque; les premières folies de l'amour ne tuent pas la vertu.

On discuta toute une heure sur cette grave question. La duchesse se renfermait dans l'île escarpée et sans bords. La chanoinesse prouvait par la rédemption qu'on pouvait y rentrer. Naturellement Achille Le Roy disait qu'on était d'autant plus vertueuse qu'on avait remonté l'âpre montagne après avoir failli.

La chanoinesse se leva pour s'en aller; on l'avait avertie que sa voiture était dans l'avenue, elle avait entendu le bruit des sabots de ses chevaux.

— Puisque je ne vais pas de votre côté, dit Achille, je vais vous reconduire.

Mais la duchesse trouvait qu'il avait été toute la soirée trop caressant par la voix et le regard, pour la belle rousse.

— Non, dit-elle sans bien cacher un accent de jalousie ; j'ai à vous parler sérieusement.

— Entre quatre-z-yeux, dit la chanoinesse en souriant. C'est grave.

Et elle tendit une main à la duchesse et une main à Achille en ajoutant :

— N'oubliez pas que nous nous retrouverons mardi aux Italiens.

Et quand la duchesse et Achille furent seuls :

— Je suis sûr, dit-il, en adoucissant sa voix toujours un peu rude, que vous ne me direz pas ce que vous avez à me dire.

Elle lui répondit par un seul mot :

— Je vous aime.

## V

### *Le violon du diable.*

Naturellement, quand ce beau mot tomba des lèvres fières de la duchesse, Achille Le Roy se jeta à ses pieds comme pour ramasser des perles.

C'était pour lui prendre les mains, c'était pour lui parler avec plus de passion, c'était pour être plus près d'elle.

Comme la duchesse était surprise elle-même d'avoir osé dire ce mot, elle échappa bien vite à cette première ivresse.

Tout le sentiment qui s'exprimait sur sa figure s'effaça sous un sourire demi-railleur.

— Ce n'est pas une raison pour m'étouffer. Vous n'y allez pas de main morte dans vos embrassements. Est-ce que vous vous imaginez être à la Maison d'Or?

— J'obéis à mon cœur. A la Maison d'Or on ne s'embrasse pas.

— Eh bien! on a raison, lui dit la duchesse en dégageant ses mains. L'amour est une passion de l'âme, on ne doit s'embrasser qu'avec les bras de l'âme, des bras incorporels, des bras de flammes et de roses. Voilà comme je comprends l'amour.

Mais Achille semblait ne pas vouloir comprendre l'amour comme la duchesse; aussi, pour jeter un froid entre eux, elle le supplia de reprendre le violon et de lui jouer encore une symphonie des montagnes.

Il tenta de lui prouver que la vraie symphonie à jouer, c'était celle de la passion.

— Non, dit-elle, pas celle-là.

Elle alla elle-même prendre le violon. Elle mit tant de grâce à le donner à Achille, elle eut tant de charme dans son sourire, qu'il obéit, subjugué par cette volonté toute pleine de maléfices.

Cette fois il descendit des hauteurs de sa montagne, il improvisa les strophes et les anti-strophes les plus émues, les plus colorées, les plus enthousiastes de la passion, tout ce qu'il n'eût osé dire de l'amour et de la volupté à ces chastes oreilles, il le chanta sur le violon. Jamais l'archet n'avait caressé avec plus de charme les cordes magnétisées. C'était le cri suprême de la victoire et de la défaite.

La duchesse se laissa prendre tout à coup à cette symphonie étrange qui remuait en elle des idées inconnues. Il lui semblait qu'elle partait pour les pays charmeurs sur le navire doré, dans l'atmosphère des roses fanées, des coupes pleines, des chevelures dénouées. Le rouge lui montait au front quand ses yeux rencontraient les yeux d'Achille. Il avait un jeu à la fois énergique et doux, passionné et tendre. La musique courait tout autour d'elle avec ses langues de feu. Elle était dans l'enfer de l'amour, les flammes l'envahissaient toute, elle aurait voulu crier et ouvrir les bras.

Peu à peu Achille s'était approché d'elle, la dévorant toujours du regard. Les voix du

violon étaient de plus en plus éloquentes. Toutes les notes retentissaient en elle, elle était prise à la fois par le cœur et par l'âme comme par le corps. Elle qui jusque-là avait voulu faire deux parts d'elle-même, la part matérielle et la part spirituelle, elle sentait les étreintes de la musique, elle était devenue tout une. Debout, les doigts sur la cheminée, elle avait beau se vouloir contenir, elle était subjuguée et folle. Il lui semblait que l'archet passait sur elle et que son corps vibrait comme le violon.

Elle voulut fuir, mais Achille l'arrêta par un accent plus profond et plus fascinant encore.

Et toujours le violon l'assiégeait sans merci par les mille caresses de l'harmonie, par les mille baisers de la mélodie, par la violence, par la douceur, par les ondulations et les serpentements, par toutes les voix de la volupté.

Elle était vaincue.

En la voyant pâlir et chanceler sous l'ivresse, Achille Le Roy brisa son violon et la prit dans ses bras.

C'était une seconde trop tard.

Elle se réveilla furieuse de cette quasi-déchéance, elle reprit toute l'énergie de sa fierté, elle remonta jusqu'aux hauteurs de sa vertu.

Achille l'appuya sur son cœur et voulut l'enchaîner dans ses bras.

C'était à cette heure les bras d'Hercule. Il se jurait à lui-même que l'heure était venue de triompher ou jamais. Il comptait plus encore sur l'amour que sur la force, mais l'amour le trahit. La duchesse, revenue à sa dignité, brisa comme par enchantement cette chaîne de fer et de feu qui l'étreignait : elle courut se réfugier dans sa chambre.

Achille s'imagina que c'était un réappel. Il la poursuivit et donna un tour de clé.

La duchesse le regarda froidement venir à elle. Tout égaré qu'il fût, il était beau toujours, les cheveux soulevés, l'œil caressant, les lèvres agitées.

Il voulut la ressaisir, mais elle avait détaché l'épée, sa garde de nuit. Elle recula d'un pas et mit la pointe en avant.

— Je suis la femme qui frappe, lui dit-elle.

## VI

*La femme qui frappe.*

Achille Le Roy avait trop d'esprit pour faire une mauvaise figure devant une épée, — l'épée de la vertu.

Il partit d'un grand éclat de rire.

La duchesse laissa tomber sa sentinelle.

— Vous riez, donc vous êtes désarmé, dit-elle à son terrible amoureux.

Elle avait raison, le rire est le dissolvant de l'amour.

Achille ramassa l'épée et la regarda avec attention. C'était une rapière milanaise du XVI^e^ siècle, de cette époque où l'escrime était

dans son enfance, où l'on frappait indistinctement de la pointe et du tranchant. Lame bien trempée, un peu trop large ; coquille finement ouvrée à jour, pommeau couvert de nielles. C'était une belle arme de prix et de curiosité, mais lourde et mal en main.

Mais légère et bien en main dans la main de la duchesse.

— Oui, dit Achille, une vraie épée de combat ! ce n'est pas là une arme de luxe pour faire peur aux enfants.

— Une épée de combat, comme vous dites, murmura amèrement la duchesse. Il y a des femmes qui jouent avec des poupées, d'autres avec des aiguilles, moi je joue avec une épée.

— Est-ce que vous vous seriez déjà battue en duel avec cette épée, Bianca ?

La jeune femme releva la tête.

— Bianca ! dit-elle avec une dignité blessée.

— Puisqu'il y a une épée, c'est entre nous à la vie et à la mort. Permettez-moi donc de vous appeler Bianca.

La duchesse avait tressailli. Une femme n'entend jamais sans émotion prononcer son nom de baptême, s'appelât-elle Adélaïde.

— Eh bien ! dit-elle, appelez-moi Bianca.

Achille baisa la duchesse au front, un simple baiser de paix après ce quart d'heure de guerre.

— Vous ne répondez pas à ma question : vous êtes-vous déjà servie de cette épée ?

La duchesse regarda silencieusement Achille.

— Oui, dit-elle enfin. Mais c'est là mon secret.

— Eh bien! confiez-moi votre secret. Un secret n'est jamais mieux gardé que quand on est deux pour cela : un homme et une femme.

Bianca était retombée dans ses sombres tristesses.

— Non, je ne dirai jamais le mot de cette histoire.

Nul homme au monde, nulle femme, peut-être, n'avait plus de pénétration qu'Achille. Comme toutes les natures vierges que les mille opinions des philosophes n'ont pas envahies, il voyait loin, il voyait juste, parce qu'il voyait par l'œil simple de la nature. Dans une assemblée de rhéteurs on lui eût accordé une médiocre estime, parce que là il

faut être habillé de toutes pièces — l'habit d'arlequin ou de l'omniscience. — Mais dans une assemblée de femmes et de moralistes, il eût obtenu le prix d'éloquence, parce qu'il avait étudié le cœur humain par son cœur. Le poëte a eu raison de dire : « J'ai mon cœur humain, moi ! »

— Puisque vous ne voulez pas me confier votre secret, dit Achille à Bianca en s'asseyant avec elle sur un tête-à-tête, je vais vous le dire, moi. Cette épée a vengé votre amant.

— Mon amant! s'écria la duchesse, je n'ai pas eu d'amant.

— Ce n'est pas ce que dit l'histoire, mais si vous me dites que non, je vous crois.

— Et que dit encore l'histoire ? dit la duchesse avec curiosité et avec impatience.

— L'histoire dit que votre mari a tué le comte de Prémontré dans un duel sans témoins.

— Et c'est tout ce que dit l'histoire ?

— L'histoire dit encore que vous avez été surpris, le comte et vous, dans un massif du parc. Vous vous êtes enfuie.

— Moi, je me suis enfuie!

— Je parle d'après l'histoire, car, entre l'histoire et la vérité, il y a toujours un abîme.

— Et après?

— Il y a deux versions : selon la première, le duc jeta une épée au comte et lui dit en lui montrant la sienne : « Défendez-vous ! » Suivant la seconde, le duc n'avait qu'une épée, il se jeta sur le comte, le frappa au cœur et se frappa lui-même.

Bianca sourit de son sourire terrible et doux.

— Eh bien ! il y a une troisième version, la seule qui soit vraie, mais je ne vous la dirai pas.

— Je vous attendais là, madame.

Achille avait toujours l'épée à la main.

— Cette troisième version je la devine et je vais vous la dire. Puisque vous avez cette épée, c'est que vous étiez du duel ou de l'assassinat.

Achille regarda profondément la duchesse.

— Je ne fuis pas votre regard, lui dit-elle, que lisez-vous dans mes yeux?

— Eh bien ! voici ce que je lis : votre mari est venu jeter éperdument la mort dans l'amour. Il n'a pas dit au comte : « Défendez-vous, » il l'a

frappé sans merci, dans la fureur de la passion trahie. C'est vous qui avez pris la seconde épée, c'est vous qui vous êtes tournée contre le duc, c'est vous qui l'avez frappé. Oh! que j'aurais voulu être témoin de ce duel-là!

La pâleur s'était répandue sur la figure de Bianca.

— Si vous aviez été témoin, vous vous fussiez aperçu que les choses ne s'étaient pas passées comme vous le dites.

— Je le sais bien, reprit Achille, qui ne voulait pas avouer qu'il cherchait encore. Il n'y avait qu'une épée; cette épée, la voici : cette épée a frappé l'amant et le mari.

— Et comment? dit Bianca, toute haletante, comme si elle se retrouvait dans l'angoisse de cette nuit épouvantable.

— Eh bien! l'épée a frappé l'amant par la main du mari et le mari par la main de la femme.

— Oui! dit Bianca en reprenant l'épée d'une main vaillante.

Et de la pointe elle fit le signe de la croix, un vrai mouvement d'Italienne, qui associe toujours Dieu à toutes ses actions.

— Vous avez compris, n'est-ce pas, Achille? En frappant mon mari, je vengeais le comte et je sauvais mon mari; car, si on ne l'eût ramassé tout ensanglanté auprès de sa victime, n'eût-on pas dit qu'il avait assassiné le comte?

— J'ai compris. Vous avez fait croire à un duel, vous avez sauvé l'honneur de votre mari, vous avez cru sauver le vôtre.

— Oui, mais le mien est resté sur le champ de bataille, parce que la calomnie, l'odieuse calomnie tache toujours la robe de la femme avec le sang du duel. Et ma conscience a eu beau laver ma robe!

Achille regardait Bianca avec admiration. Ce qu'il aimait surtout dans la femme, c'était le caractère.

— C'est beau, ce que vous avez fait là!

Minuit sonnait.

— Oui, mais ce que vous allez faire sera tout aussi beau. Vous allez vous-même rouvrir la porte de ma chambre et vous en aller sans que je vous en prie.

— Oui, répondit Achille en se levant, parce que l'homme qui frappe est vaincu par la femme qui frappe.

## VII

*Il faut qu'une porte soit fermée.*

La duchesse était presque vaincue. Elle avait aimé le comte de Prémontré par toutes les poésies du rêve. Elle aimait Achille Le Roy par toutes les violences de la passion.

Quand il la quitta, furieux d'avoir échoué quand il avait senti de si près la victoire, elle voulut l'apaiser par des promesses :

— Non, lui dit-il en cachant son cœur, je ne reviendrai plus.

C'était à la porte. Il était au delà, elle était en deçà.

Elle pencha sa belle chevelure sous les

lèvres d'Achille, tout en murmurant d'une voix étouffée :

— Demain.

Le lendemain Achille Le Roy vit Bianca à l'Opéra. Elle était accompagnée de la chanoinesse et de mademoiselle de Saint-Réal.

Il alla les saluer.

— A bientôt, dit la duchesse quand il sortit de la loge.

— A ce soir, lui dit-il. Vous oubliez, moi je me souviens.

Dès que Bianca fut rentrée, elle fut prise d'une vive émotion. Deux courants l'emportaient tour à tour. Tantôt elle s'abandonnait aux tentations, tantôt elle se révoltait contre elle-même.

— Moi ! dit-elle, je serais vaincue par mon cœur !

Et elle relevait la tête avec toute sa dignité héraldique.

Elle s'avança vers la cheminée et se regarda dans la glace.

— Je ne suis pas belle, ce soir.

Sa pâleur l'effraya presque. Elle ferma les yeux et rêva.

Quand elle les rouvrit pour se voir encore, elle poussa un cri et recula de trois pas.

Elle s'était vue dans un linceul comme au Parc des Princes.

C'était la même apparition.

Elle se sentit chanceler, elle tomba sur un canapé, elle jeta sa tête dans ses mains et elle sanglota.

Cette vision funèbre n'annonçait-elle pas un malheur, comme celle qu'elle avait eue déjà?

Elle se rappela l'horrible scène de minuit.

A cet instant, on sonna.

— N'ouvrez pas! cria la duchesse.

## VIII

### *Légende.*

La duchesse se rappela cette vieille légende italienne :

*Au commencement du monde Dieu regarda sur la terre. Il neigeait. Peu à peu Dieu distingua un point noir : c'était un homme qui levait les mains au ciel pour prendre Dieu à témoin des malheurs de l'humanité.*

*— O Seigneur! n'es-tu pas épouvanté du tableau de nos désolations : la guerre, la lèpre, la famine et le néant?*

*— Eh bien! dit Dieu, console-toi, je ferai l'âme immortelle.*

*L'homme ne fut pas consolé.*

*— O Seigneur! ce n'est pas assez de l'espoir en Dieu. Pourquoi nous faire souffrir mille douleurs avant le tombeau?*

*— Comment! s'écria Dieu, n'avez-vous pas déjà la Mort pour vous consoler de la Vie! Je vais envoyer vers vous une autre divinité : l'Amour. Mais je vous avertis que l'Amour est aveugle comme la Mort; et comme la Mort, le jour où l'Amour frappera à votre porte, c'est qu'il ne sera pas attendu. Aussi vous aurez beau les appeler tous les deux, l'Amour et la Mort, ils ne viendront pas, mais ils seront toujours sur votre chemin.*

*C'est depuis ce jour-là que chaque coup frappé à notre porte est un coup de l'Amour ou de la Mort.*

— N'ouvrez pas! dit encore la duchesse.

*Fin du premier volume.*

# TABLE DU TOME PREMIER

## LIVRE I

### LE DUEL DE LA VIE ET DE LA MORT



## LIVRE II

### UNE AVENTURE AMOUREUSE
#### AU PARC DES PRINCES

## LIVRE III

### UN ROMAN SOUS LE BALCON

## LIVRE IV

### LA FEMME QUI FRAPPE



PARIS. IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30

4 vol.
Ed. originale

